

Université de Montréal

**Du pont du baleinier aux laboratoires du Muséum : circulation des  
objets et savoirs marins à la fin du XVIIIe siècle en France**

Une étude de cas de *l'Histoire naturelle des cétacées de Lacépède* (1804)

par Céline M. Stantina

Département d'histoire, Faculté des Arts et Science

Mémoire présenté en vue de l'obtention du grade de Maître ès arts (M.A) en histoire

Juillet 2018

© Céline Martine Stantina, 2018

À ma grand-mère Jacqueline.  
qui a été très curieuse de me lire tout au long de la rédaction ...

## Résumé

En analysant le tout dernier tome des *Histoires naturelles* (1804) de Lacépède, nous tenterons dans la présente étude de comprendre comment il est possible pour un naturaliste – aussi renommé soit-il – d’écrire une œuvre majeure de cétologie sans n’avoir jamais vu de baleine de son existence. Ce travail est motivé par une hypothèse initiale: les naturalistes de cabinet voulant s’intéresser aux mammifères marins depuis leur “capitale savante” n’ont d’autre choix que de mobiliser le savoir vernaculaire marin pour enrichir leurs recherches. Par le biais de méthodes diverses, nous tenterons de faire émerger les voix de ces hommes de mer à première vue très peu présentes dans les lignes de l’ouvrage. Partant du constat que Lacépède ne put déduire les informations contenues dans son œuvre par ses propres observations, il convient d’enquêter sur les circonstances de rédaction de l’ouvrage, sur les méthodes employées par le naturaliste ainsi que sur les différents individus ayant participé à sa rédaction, tout en ne perdant pas de vue l’institution à laquelle le naturaliste appartient alors: le Muséum d’histoire naturelle de Paris. Dès lors nous interrogeons les mécanismes complexes de la circulation du savoir naturel, mobilisant une bibliographie issue des recherches sur le monde Atlantique, ô combien pointue sur ce thème. Nous n’oublierons pas de situer ces questions dans le contexte politique, scientifique et culturel de la France à l’aube du dix-neuvième siècle.

**Mots clés : Savoir, Lacépède, Muséum, Baleine, Cétologie, Science, Curiosité, Histoire naturelle, Atlantique**

## Abstract

Examining a specific publication, l'*Histoire naturelle des Cétacées* (1804), this study seeks to determine how Lacépède managed to compose his classic work of cetology without having seen a single whale in his entire life. The operating hypothesis is that, while referencing numerous well-read naturalists' and other authors' works, Lacépède was in fact exploiting the knowledge held by the persons that were the most familiar with the species: the whalers. Since this vernacular maritime knowledge does not appear clearly in the book, we will investigate the naturalist's methods, sources and relationships with other fellow natural philosophers of the Museum d'histoire naturelle to try to understand the role seamen could have played in this work. To help us examine the complex mechanisms of the circulation of natural knowledge, we will benefit from a bibliography mostly composed with research on the Atlantic world, highly comprehensive on these topics. We will carefully take into consideration the political, scientific and cultural context of early nineteenth century France.

**Key words: Knowledge, Lacépède, Cetology, Atlantic, Museum, Curiosity, Whales**

## Table des matières

<b>RÉSUMÉ</b>	<b>II</b>
<b>ABSTRACT</b>	<b>III</b>
<b>LISTE DES FIGURES</b>	<b>VI</b>
<b>REMERCIEMENTS</b>	<b>VIII</b>
<b>INTRODUCTION</b>	<b>1</b>
<b>1. PRÉSENTATION DE L'HISTORIOGRAPHIE ET DE LA SOURCE</b>	<b>3</b>
<b>1.1. LE CADRE HISTORIOGRAPHIQUE</b>	<b>3</b>
1.1.1. TRANSFERTS DE CONNAISSANCES	3
1.1.2. LE CONCEPT DE « SAVOIRS »	10
<b>1.2. LA SOURCE</b>	<b>11</b>
<b>1.3. LES HYPOTHÈSES</b>	<b>15</b>
<b>1.4. APPROCHE MÉTHODOLOGIQUE</b>	<b>17</b>
<b>2. LES SOURCES IMPRIMÉES ET LES CORRESPONDANCES</b>	<b>18</b>
<b>2.1. UN TRAVAIL DE COMPOSITION</b>	<b>19</b>
2.1.1. LES ÉCRITS DE SES « ILLUSTRES » CONFRÈRES	20
2.1.2. LES RÉCITS DE VOYAGE	25
<b>2.2. ACTIVATION D'UN RÉSEAU</b>	<b>36</b>
2.2.1. LA CORRESPONDANCE D'UN NATURALISTE DU MUSÉUM	36
<b>2.3. L'ILLUSTRATION ZOOLOGIQUE DE L'<i>HISTOIRE NATURELLE DES CÉTACÉES</i></b>	<b>60</b>
2.3.1. LES ILLUSTRATIONS DANS LES OUVRAGES D'HISTOIRE NATURELLE ET LEUR RÔLE AUPRÈS DES NATURALISTES	60
2.3.2. L'ILLUSTRATION AU SEIN DE L' <i>HISTOIRE NATURELLE DES CÉTACÉES</i>	63
<b>3. UN TRAVAIL DE RECHERCHE</b>	<b>76</b>

<b>3.1. UTILISATION DE SPÉCIMENS</b>	<b>76</b>
3.1.1. LES SPÉCIMENS PRÉSENTS AU SEIN DU MUSÉUM D'HISTOIRE NATURELLE	76
3.1.2. LA PROVENANCE DES SPÉCIMENS	82
3.1.3. QUE RETIRER DE L'USAGE DES OSSEMENTS?	86
<b>3.2. UTILISATION DU SAVOIR DES MARINS</b>	<b>89</b>
3.2.1. LACÉPÈDE ET LA CHASSE À LA BALEINE	89
3.2.2. LA VOIX DES MARINS DANS L'HISTOIRE NATURELLE DES CÉTACÉES	95
3.2.3. LE SAVOIR VERNACULAIRE MARIN	103
<b>CONCLUSION</b>	<b>120</b>
<b>BIBLIOGRAPHIE</b>	<b>I</b>

---

## Liste des figures

Figure 1 : Lettre de Lacépède à Sir Joseph Banks de la Royal Society, Archives de la British Library MS8099/267 .....	42
Figure 2 : Dessins accompagnant la lettre de Boddaert à Lacépède, Archives du Muséum d'Histoire naturelle de Paris Ms 346 .....	45
Figure 3 : Brouillon de lettre, de la main de Cuvier, à envoyer aux correspondants du Muséum, MS2528/42 .....	48
Figure 4 : Lettre datant du 17 Vendémiaire de l'an 9 du Capitaine Baudin au Citoyen Jussieu, directeur du Muséum National d'histoire Naturelle. Archives du Muséum d'histoire Naturelle de Paris, MS 2082.....	55
Figure 5 : Lettre datant du 14 Brumaire de l'an 9 du Capitaine Baudin au Citoyen Jussieu, directeur du Muséum National d'histoire Naturelle. Archives du Muséum d'histoire Naturelle de Paris, MS 2082/3.....	57
Figure 6 : Planche 1 de l' <i>Histoire naturelle des cétacées</i> (1804).....	70
Figure 7 : Planche 2 de l' <i>Histoire naturelle des cétacées</i> (1804).....	71
Figure 8 : Planche 3 de l' <i>Histoire naturelle des cétacées</i> (1804).....	72
Figure 9: Planche 4 de l' <i>Histoire naturelle des cétacées</i> (1804).....	73
Figure 10 : Planche 5 de l' <i>Histoire naturelle des cétacées</i> (1804).....	74
Figure 11 : Planche 8 de l' <i>Histoire naturelle des cétacées</i> (1804).....	75
Figure 12 : Illustration d'une tête de baléinoptère rorqual 'd'après la nature', issue de l' <i>Histoire naturelle des Cétacées</i> de Lacépède, 1804.....	77
Figure 13 : Illustration des vertèbres et fanons de baléinoptère rorqual 'd'après la nature', issue de l' <i>Histoire naturelle des Cétacées</i> de Lacépède, 1804 .....	78
Figure 14 Illustration d'une tête et mâchoires de Cachalot macrocéphale 'd'après la nature', issue de l' <i>Histoire naturelle des Cétacées</i> de Lacépède, 1804 .....	79
Figure 15 Illustration d'une côte et vertèbres de Cachalot macrocéphale 'd'après la nature', issue de l' <i>Histoire naturelle des Cétacées</i> de Lacépède, 1804 .....	79
Figure 16 : Illustration d'un squelette et d'une tête de dauphin marsouin 'd'après la nature', issue de l' <i>Histoire naturelle des Cétacées</i> de Lacépède, 1804 .....	80
Figure 17 : Illustration d'une portion osseuse crânienne et mâchoires d'un dauphin orque 'd'après la nature', issue de l' <i>Histoire naturelle des Cétacées</i> de Lacépède, 1804 .....	80

Figure 18 : Schéma de découpe d'un Cachalot avec de nombreuses annotations que l'on peut trouver chez Colnett, A voyage to the South Atlantic an round Cape Horn into the Paciifc Ocean for the purpose of extending the specmaceti whale fisheries and other objects of commerce, 1798. .... 108

Figure 19 : Mâchoires de cachalot rapportées par des baleiniers en 1843 à l'Université d'Édimbourg, National History Museum, Edinburgh, Scotland ..... 114

Figure 20 : Détails de mâchoires de cachalot rapportées par des baleiniers en 1843 à l'Université d'Édimbourg, National History Museum, Edinburgh, Scotland ..... 115

Figure 21 : State Records Authority of New South Wales: Shipping Master's Office; Passengers Arriving 1826 - 1900; Part Colonial Secretary series covering 1845 - 1853, reels 1272 [4/5227] -1280 [4/5244]. Transcribed by Gloria Sheehan. .... 117

Figure 22 : Exemple de Scrimshaw sur dent de cachalot visible à l'Aquarium de San Sébastian, Pais Vasco..... 118

Figure 23 : Description de la provenance du spécimen A.2929 de l'actuelle Galerie d'anatomie comparée de Paris (photographie prise le 16 Novembre 2017)..... 124

Figure 24 : Description de la provenance du spécimen A.2931 de l'actuelle Galerie d'anatomie comparée de Paris (photographie prise le 16 Novembre 2017)..... 125

Figure 25 : Le *Cetaceum* de la Galerie d'anatomie comparée de Paris..... 126

## Remerciements

Je tiens avant tout à remercier mon directeur de recherche, Thomas Wien, pour ses précieux conseils, son intérêt constant et pour avoir cru en mon projet alors que je me trouvais de l'autre côté de l'Atlantique. Merci également pour mon fabuleux nouveau surnom « Madame baleine », maintenant très en vogue dans les couloirs du département.

Je remercie également ma famille qui, malgré la distance, a su m'apporter tout son soutien. À mon grand-père et mon père pour m'avoir transmis cet intérêt pour la zoologie, la nature et la mer et à ma mère, mes grand-mères et mes sœurs pour avoir supporté de m'en entendre parler continuellement ...

Merci à mes soutiens du quotidien : Juliette, pour son oreille attentive et ses mots rassurants quand le stress m'emportait; et Larry qui, étant un chien, n'était pas d'une grande aide intellectuelle mais avait le mérite d'être là quand même.

# Introduction

Les liaisons croissantes avec le Nouveau-Monde au cours du seizième et dix-septième siècle, enrichissent les collections des musées, cabinets de curiosités, jardins botaniques d'Europe, de quantités considérables de nouvelles espèces encore inconnues des Européens. Ces lieux deviennent les points de rencontre des plus grands naturalistes d'Europe comme des voyageurs curieux et envieux de parfaire leur éducation<sup>1</sup>. L'arrivée abondante de nouvelles espèces induit un besoin de réorganisation des collections. Si Ulysse Aldrovandi, grand historien naturel de la fin du seizième siècle classe ses quelques 18,000 spécimens différents « marqués de leur nom pour qu'ils puissent être retrouvés<sup>2</sup> »; cela devient bien vite une option inenvisageable. L'esprit des lumières veut trouver du sens, un ordre et surtout une logique au monde du vivant.

Dans les années 1740 au jardin du Roi à Paris, Georges-Louis Leclerc de Buffon est chargé d'édifier, dans cet esprit, un catalogue des collections. À la place il entreprend de créer une encyclopédie du vivant nommée *Histoire naturelle*. Malgré un rythme soutenu (il publie 36 volumes en l'espace de 45 années), il ne suffit pas de la vie d'un homme pour achever ce projet titanesque<sup>3</sup>. Vers la fin de sa vie, Buffon prend sous son aile un jeune homme qui aura pour mission de le seconder avant de continuer son projet. Arrivé à Paris depuis Agen en 1777, Bernard Germain Étienne de Laille-sur-Ilion, comte de Lacépède (1756-1825) est un compositeur, mais aussi un physicien, qui publie quelques ouvrages et articles sans pour autant percer au sein de *l'intelligentsia* parisienne. Admirant son enthousiasme et « instinct intellectuel<sup>4</sup> », Buffon lui donne sa chance et le jeune homme complète *l'Histoire Naturelle des quadrupèdes ovipares* d'après les notes du maître en 1788. La Terreur l'éloignant quelques années de Paris, il publiera par la suite *l'Histoire naturelle des poissons* en 5 volumes entre 1798 et 1803 et finira par *l'Histoire Naturelle des Cétacées* (sic) en 1804, dont il est ici question. Si ses ouvrages connaissent un succès éditorial certain (au moins une douzaine de rééditions) et que certaines des nomenclatures restent celles utilisées encore

---

<sup>1</sup>Kelly J Whitmer, « Imagining uses for things: Teaching “useful knowledge” in the early eighteenth century », *History of Science*, vol. 55, n° 1, 2017.

<sup>2</sup> Claudia Swan, « From blowfish to flower still life paintings: Classification and its images, circa 1600 », *i Smith, PH og P. Findlen, Merchants and marvels: Commerce, science, and art in early modern Europe, Routledge, New York, 2002.*

<sup>3</sup> Lacépède, *Lost fish : anthologies of the work of the Comte de Lacépède*, New York, N.Y., New York, N.Y. : Assouline, 2008. p.4

<sup>4</sup> *Ibid*, p.7

aujourd'hui, il est très surprenant d'apprendre que Lacépède ne vit jamais de baleine de sa vie. Wiliam Scoresby (1789-1857), un scientifique britannique connu pour avoir fait fortune dans la pêche à la baleine, dira sur lui en 1824 « Lacedpède était néanmoins très poli et amical et il admit que n'ayant jamais vu de baleines il prit tout à partir de recherches <sup>5</sup>». De manière générale, L. Harrison Matthews dira qu'au dix-septième et dix-huitième siècle « toutes les histoires naturelles sont écrites par des «naturalistes de cabinet » qui n'avaient aucune connaissance personnelle sur les cétacés, mais qui incluent généralement les toutes dernières informations récoltées lors de voyages et dans les publications des sociétés savantes<sup>6</sup>. » S'il semble ici presque tenter un procès d'intention, il s'agit dans la présente étude de découvrir de quelles manières ces informations étaient en effet rassemblées dans le contexte culturel et intellectuel de la fin du dix-huitième siècle en France.

---

<sup>5</sup> Scoresby cité dans L Harrison Matthews, *natural history of the whale*, Weidenfeld and Nicolson, 1978.

<sup>6</sup>*Ibid.*p.9

# **1. Présentation de l'historiographie et de la source**

## **1.1. Le cadre historiographique**

Le sujet de ce mémoire nécessite de mobiliser une bibliographie assez diverse et plus ou moins fournie selon les thèmes et concepts. La thématique principale de ce travail est sans nul doute le transfert de connaissances, sujet assez large qui a mobilisé de nombreuses études historiques ces dernières années. La diversité des situations dans lesquelles ces transferts s'opèrent motive une multitude de recherches permettant par l'entrecroisement de ces récits à préciser au mieux les contextes de ces échanges au dix-huitième siècle en France.

### **1.1.1. Transferts de connaissances**

#### **1.1.1.1. Général**

S'intéresser à des thèmes tels que les transferts de connaissances induit de questionner l'histoire des sciences dans son ensemble. L'histoire des sciences s'est bien longtemps contentée de biographies de scientifiques illustres et autres récits de « grandes découvertes » et révolutions scientifiques. Ainsi, l'historiographie concernant le transfert de connaissances semble questionner la construction, la production et circulation du savoir tout en proposant de nouveaux paradigmes plus cohérents pour la compréhension même de l'histoire des sciences. Des différentes disciplines historiques, l'histoire des sciences semble être celle qui fut la plus imperméable aux « crises » de l'histoire sociale et culturelle, persistant dans un modèle qui se verra critiqué dans l'historiographie de ces quinze dernières années.

Pour imager ce changement, nous pouvons étudier l'exemple de Robert K. Merton, sociologue des sciences, qui conceptualisa dans les années 1930 les notions de facteurs internes (changement au sein même de la discipline scientifique et dans la pensée rationnelle) et facteurs externes (les facteurs sociaux). Une présentation très dichotomique qui semble penser la science comme « pure » et implique que les autres formes de forces sociales ne peuvent être considérées qu'externes à celle-ci. C'est finalement seulement dans les années 1980 qu'une déconstruction des normes de Merton va s'opérer pour adopter des normes constructivistes et penser les institutions non pas comme des réseaux

de distribution de normes universelles mais comme des constructions sociales. Selon Harry Collins, c'est d'ailleurs la société qui se voudra déterminante des décisions prises par les scientifiques<sup>7</sup>.

De la même manière, nombre d'historiens des sciences sont d'avis qu'il serait bon de repenser la périodisation de l'histoire des sciences aujourd'hui découpée notamment entre l'époque moderne et l'émergence de la science expérimentale en Europe et la seconde révolution scientifique (fin dix-huitième siècle, début dix-neuvième) qui correspond notamment à la disciplinarisation et institutionnalisation de la science. Il faudra donc remettre en cause le concept même de « révolution scientifique » qui suggère une mise à plat des pratiques et connaissances d'autrefois pour entrer de manière unanime dans une science moderne. James A. Secord regrette d'ailleurs que la plupart des historiens qui critiquent cette périodisation ne proposent pas de solution viable pour adopter un schéma temporel ou un paradigme plus approprié<sup>8</sup>. Une des solutions serait peut-être de s'éloigner des grandes institutions (différentes académies européennes) et encourager les études dans des sphères plus privées et moins officielles<sup>9</sup>. D'après cette périodisation, le travail présenté ici se situerait en pleine « révolution scientifique » alors que, comme nous le verrons, nombre des pratiques imagent celles du dix-septième et dix-huitième siècles. De la même manière, il serait bon de moins parler des auteurs et davantage de leurs travaux. On lit Newton ou Darwin, mais il est en réalité extrêmement réducteur de placer leurs œuvres derrière un simple nom. Cela donne l'impression que l'histoire des sciences est encore une histoire consacrée aux grands hommes plutôt qu'à des concepts plus complexes, occultant jusqu'à un certain point l'évolution des interventions changeantes dans les discussions scientifiques, notamment celles liées à la circulation du savoir. Le travail présenté ici tente de démontrer également la multitude des voix qui composent un unique ouvrage. Secord regrette aussi que la plupart des historiens des sciences semblent penser que la transmission du savoir s'arrête après que le « vrai » travail d'explication ait été donné. Cela reviendrait à dire que l'on passe directement des lieux de production individuels à une masse indéfinie, sans produire une

---

<sup>7</sup> Jan Golinski, *Science as public culture: Chemistry and enlightenment in Britain, 1760-1820*, Cambridge University Press, 1999.

<sup>8</sup> James A Secord, « Knowledge in transit », *Isis*, vol. 95, n° 4, 2004.

<sup>9</sup> Adi Ophir et Steven Shapin, « The place of knowledge a methodological survey », *Science in context*, vol. 4, n° 1, 1991.

étude précise du cheminement de ce savoir. Il considère la science comme une action communicative et il faut ainsi répondre aux questions « comment », « où », « quand » et « pour qui » quand on s'intéresse à la transmission du savoir.

La sous-discipline sociologique « sociology of knowledge », s'intéresse donc à tous ces aspects et propose des pistes de réflexion. L'une de ces pistes serait de penser l'importance du langage en science et notamment les différences qui existent entre le langage « d'amateur » et « d'expert ».

Shapin dira en 1988 « the career of experimental knowledge is the circulation between the private and public spaces<sup>10</sup> ». Il n'est donc pas suffisant d'identifier un point de départ, associé à la production du savoir, à un point d'arrivée qui serait un public plus ou moins avisé, par le simple biais de la publication d'ouvrages, de traités ou même de conférences scientifiques. Il faut donc questionner ces transitions, tenter de comprendre comment le savoir passe d'un lieu de production très privé à l'universellement « vrai » et accepté. Les différentes étapes (langage, lieux, public, périodisation) mentionnées plus haut sont donc des pistes de réflexion indispensables mentionnées à diverses reprises par ces différents auteurs encourageant unanimement l'adoption de nouveaux paradigmes en histoire des sciences.

### **1.1.1.2. Le monde Atlantique**

L'étude proposée ici part d'un ouvrage composé en France, mais les sources mentionnées par l'auteur (et également celles qui sont tuées) proviennent d'ouvrages qui concernent principalement le monde atlantique, espace conçu comme zone d'échanges multiformes dans lequel des transferts de savoirs s'opèrent, comme le souligne Neil Safier. Les études du monde atlantique, particulièrement prolifiques ces quinze dernières années, apportent de nouveaux questionnements sur cet espace hétérogène. Pour en citer un exemple, l'article de Safier « Global knowledge on the move<sup>11</sup> », publié en 2010 résonne tel un plaidoyer pour adopter une approche multidimensionnelle et réfléchir davantage sur de nouveaux paradigmes afin de ne pas réduire notre vision du monde atlantique à un prisme européo-centré. Les

---

<sup>10</sup> Jan Golinski, *Making Natural Knowledge: Constructivism and the History of Science, with a new Preface*, University of Chicago Press, 2008, p.94

<sup>11</sup> Neil Safier, « Global knowledge on the move: Itineraries, Amerindian narratives, and deep histories of science », *Isis*, vol. 101, n° 1, 2010.

savoirs indigènes, notamment, se placent comme une ultime frontière du savoir vernaculaire, d'où l'intérêt d'élargir les horizons vers des approches interdisciplinaires pour proposer de nouvelles lectures. Cet article est un véritable appel pour que les historiens des sciences se concentrent sur l'aspect multidimensionnel des découvertes scientifiques et de porter une attention plus particulière au contexte dans lequel elles sont faites plutôt que de se contenter des auteurs officiels, auteurs qui impriment leurs noms en grosses lettres d'or sur les publications étudiées par les historiens. Safier ne réduit pas son propos à simplement suggérer un « nouveau » paradigme - qui finalement a d'ores et déjà retenu l'attention de quelques auteurs – mais propose plutôt des solutions pour y parvenir. Pour cela, il faut considérer des approches pluridisciplinaires en mettant notamment l'accent sur l'anthropologie ou la sociologie.

S'intéresser aux transferts de savoirs et au monde atlantique, permet donc de mieux comprendre les différents niveaux d'interactions qui existaient au dix-septième et dix-huitième siècle entre les différentes populations, habitant notamment en Amérique et les sphères de publications du savoir naturel en Europe. Il semble néanmoins que l'historiographie sur ce sujet mobilise davantage d'exemples en botanique et en médecine qu'en zoologie. De la même manière, nombre des écrits en zoologie semblent s'intéresser plus particulièrement aux espèces terrestres par opposition aux espèces marines. De là, nous pouvons nous demander s'il s'agit d'un manque dans l'historiographie ou si, plus simplement, il n'existait pas particulièrement d'intérêt pour les espèces marines de la part des naturalistes durant cette période et ainsi proposer une étude de synthèse serait difficile.

### **1.1.1.3. Histoire naturelle marine**

Ce mémoire ayant pour objectif de traiter d'une espèce marine en particulier, il parut nécessaire de s'intéresser à l'historiographie existante sur ce sujet. Un des ouvrages fondateurs de l'histoire naturelle marine serait certainement celui de Margaret Deacon, *Scientists and the Sea*<sup>12</sup> publié en 1970, qui reprend les plus éminentes expéditions scientifiques marines menant par la suite au développement de l'océanographie. Son ouvrage est centré spécifiquement sur la Grande-Bretagne mais nous permet de déceler l'intérêt grandissant des scientifiques pour la mer et la

---

<sup>12</sup> Margaret Deacon, *Scientists and the sea 1650-1900. A study of marine science*, UK: Ashgate, 1997.

nécessité d'employer les marins pour effectuer différents prélèvements et relevés d'informations. Les principaux auteurs de l'époque moderne cités par l'historienne ne semblent pas s'intéresser à l'histoire naturelle marine en tant que telle, mais ils informent sans conteste les naturalistes de leur temps sur l'habitat des espèces étudiées.

Le premier chapitre de *Natural History of the Whale*<sup>13</sup>, « Cetology from its beginnings », publié en 1978 est un bon moyen de s'informer sur les différents auteurs qui ont pu écrire sur l'espèce à travers les siècles. Harrison Matthews remonte jusqu'à l'Antiquité – et ce à raison – car Aristote et sa classification du vivant restent jusqu'au système de classification de Carl Von Linné (1707-1778), le système de référence pour tout naturaliste. Sa compréhension des cétacés est d'ores et déjà conséquente car il considère la baleine comme un mammifère (sans utiliser ce terme) et la distingue des poissons. Rondelet en 1554 alimente l'ambiguïté mammifère/poisson et, de ses écrits jusqu'à Duhamel du Monceau et son *Traité général des Pêches* en 1782, aucune littérature de type scientifique conséquente ne sera produite sur le sujet. Durant ces deux siècles, nombre de récits de voyage seront publiés, faisant mention des cétacés mais aucun réel travail de naturaliste ne sera publié. Finalement les travaux effectués au dix-septième et dix-huitième siècle ressemblent plus à des compilations de récits de voyages et de brèves articles issus des publications de sociétés savantes qu'à une production scientifique concrète née d'une observation de terrain et de l'étude anatomique des espèces de cétacés. Ce type de travail sera davantage effectué au dix-neuvième siècle, aidé des avancées en océanographie et des nombreuses expéditions marines de mieux en mieux financées par les états.

Pour entreprendre l'étude de l'histoire de l'histoire naturelle marine, il faut tenter de penser la mer non pas uniquement comme un lieu de passage obligatoire dans le commerce et les voyages atlantiques, mais également comme un espace à part entière. Dans son article, « Putting the Ocean in Atlantic History : Maritime Communities and Marine Ecology in the Northwest Atlantic, 1500-1800 », Jeffrey Bolster<sup>14</sup> soutient qu'il convient de tenter d'adopter un nouveau paradigme pour ne pas réduire notre compréhension de l'Atlantique à un simple espace de transit et ainsi mieux assimiler sa complexité naturelle et biologique. C'est ce paradigme novateur et cher à l'auteur, en particulier pour entreprendre des études en histoire

---

<sup>13</sup> Matthews, *op. cit.*

<sup>14</sup> W Jeffrey Bolster, « Putting the ocean in Atlantic history: maritime communities and marine ecology in the Northwest Atlantic, 1500–1800 », *The American Historical Review*, vol. 113, n° 1, 2008.

environnementale, qui lui permet de composer une monographie tout spécifiquement dédiée à l'impact humain sur les espèces marines.

Ainsi dans *The Mortal Sea*<sup>15</sup>, il étudie principalement le rapport existant entre les humains et les espèces commercialisables telles que la morue ou les baleines. Pour analyser l'impact de la pêche de masse sur ces écosystèmes, il utilise des récits de voyage de la Nouvelle-Angleterre, qui vantent l'abondance de poissons et de baleines. C'est sans grande surprise que les stocks de poissons et cétagés s'épuisent à nouveau sur les côtes de cette terre autrefois si foisonnante. Selon Bolster, les pêcheurs auraient éradiqué les populations de baleines sur les côtes littorales du Massachusetts en à peine 70 ans. Ceci explique le développement très rapide de législations de régulation de la pêche en Nouvelle-Angleterre (dès 1668 au Massachusetts). Quant aux marins du seizième et dix-septième siècle, ils comprenaient, selon Bolster, les liens de base entre température des océans et les espèces qui les habitent. Il nous laisse donc penser qu'il existe un savoir, au moins élémentaire, chez les marins que d'autres auteurs développeront davantage.

Dans la littérature scientifique récente, la monographie de Graham Burnett apporte une étude de taille sur la connaissance de la biologie marine par l'intermédiaire d'une histoire tout à fait passionnante et de sources surprenantes pour un tel thème : des archives judiciaires. *Trying Leviathan : The Nineteenth-Century New York Court Case that Put the Whale on Trial and Challenged the Order of Nature*, publié en 2007, retrace l'étonnant procès opposant *Maurice vs Judd*, soit un marchand d'huile de poisson et de baleine et le fonctionnaire responsable du contrôle des barriques d'huile de poisson conformément à la loi. Le conflit peut se résumer simplement; le marchand considérant que les baleines ne sont pas des poissons exige de ne pas payer la taxe imposant l'huile de poisson. S'ensuit un procès réunissant à la barre différents types d'experts où des marins sont entendus. Une étude approfondie de différents journaux de bord prouve, non seulement que les marins et baleiniers possédaient un intérêt certain pour les espèces qu'ils observaient ou traquaient, mais également que leur savoir pouvait s'avérer être très utile. L'auteur étudie notamment le cas des schémas produits par des baleiniers – les premiers remontant à 1798 et faits par le Capitaine James Colnett – pour expliquer les systèmes de découpe des carcasses ainsi que les meilleurs moyens de porter un coup fatal à l'animal. Si la

---

<sup>15</sup> Id., *The mortal sea*, Harvard University Press, 2012.

plupart des espèces peuvent être rapportées dans des bocaux afin d'être étudiées par des étudiants naturalistes, pour les cétacés il faut souvent se contenter du savoir des marins qui eux-mêmes n'aperçoivent souvent que la partie « émergée » de l'animal. L'auteur nous explique l'expertise de ces chasseurs qui étaient capables de reconnaître une espèce seulement de par son souffle ou sa queue. Lors de leurs témoignages, ils décriront non seulement les habitudes de vie du mammifère mais seront également écoutés sur leur propre opinion quant à la classification appropriée pour les cétacés. Le grand travail effectué par Burnett auprès de sources primaires donnant la parole aux baleiniers et l'importance de leur témoignage dans la cour de justice nous prouve l'utilité du savoir zoologique des marins et le fait que celui-ci était estimé par d'autres groupes. L'expertise zoologique du procès n'est pas seulement produite par les baleiniers mais également par d'éminents naturalistes.

La plus grande partie du plaidoyer pour une séparation des baleines et des poissons est tenue par Samuel Latham Mitchill, un naturaliste renommé empruntant aux travaux de Linné pour classer les cétacés parmi les mammifères. S'ensuit donc un combat de rhétorique sur la taxonomie des espèces, opposant principalement les théories de Buffon et de Linné. Le procès fera aussi appel aux commerçants et acheteurs d'huile de poisson et de baleine et finira par reconnaître que la baleine est un poisson. Même si la « bataille » taxonomique est perdue pour Mitchill, la loi sur l'huile de poisson sera par la suite amendée pour exclure les baleines, prouvant bien la persistante ambiguïté de cette classification.

Ainsi, avec la littérature existante sur le sujet de l'histoire naturelle marine, il est possible de faire ressortir quelques grands traits. Tout d'abord, il semble que les études les plus éminentes d'histoire des sciences produites dans le domaine de la mer concernent avant tout l'océanographie et donc l'étude des courants, de la composition chimique et de la météorologie et finalement très peu les espèces marines. Cela reflète-t-il un manque d'engouement de la part des scientifiques de l'époque, traduisant certainement la difficulté d'observer certaines espèces marines, ou simplement un manque dans l'historiographie de l'époque moderne? Malgré cela, plusieurs auteurs semblent souligner l'importance du savoir des marins pour la compréhension des océans, qu'il s'agisse de l'océanographie (Deacon<sup>16</sup> et Chaplin<sup>17</sup>), de la circulation des idées

---

<sup>16</sup> Deacon, *op. cit.*

<sup>17</sup> Joyce E Chaplin, « Knowing the Ocean: Benjamin Franklin and the Circulation of Atlantic Knowledge », dans James Delbourgo & Nicholas Dew, dir., *Science and Empire*, :, Routledge 2008.

des lumières (Gilje<sup>18</sup>) ou du savoir zoologique (Burnett<sup>19</sup>). Cette partie nous permet donc d'établir une autre géographie du savoir qui pourrait se situer dans les océans et nous permettrait donc de comprendre l'océan comme une entité à part entière comme le suggérait Bolster. Cet espace, moins accessible aux savants que la terre ferme, pose donc d'emblée le problème du transfert du savoir vernaculaire des marins.

### **1.1.2. Le concept de « savoirs »**

Les changements sociétaux du 20ème siècle ayant impulsé de nouvelles approches historiques, l'effondrement des vieux empires coloniaux apporte avec lui la remise en question de l'altérité et, de ce fait des savoirs de l'Autre. Il faut en effet attendre le développement des théories postcoloniales pour qu'un réel changement s'opère au sein de l'histoire des sciences. Les théories postcoloniales définissent la colonisation comme une pratique impériale et sous entendent ainsi de redéfinir les notions de centre et de périphéries aussi bien pensés en termes d'espace que de mentalités. Ainsi, dans les années 1970-1980, certains intellectuels, notamment issus de pays anciennement colonisés, révèlent la difficulté d'écrire une histoire qui leur est propre tout en dépendant des structures mentales héritées des logiques impérialistes. C'est à partir de ce moment que les historiens vont tenter de repenser l'histoire des sciences à travers un prisme moins européo-centré, en essayant d'adopter de nouveaux outils critiques. Ceci implique non seulement, une redéfinition de la scientificité connue depuis des siècles, mais également de réfléchir sur le concept même de « savoirs » pour adopter un nouveau paradigme plus cohérent dans un espace globalisé. L'histoire des sciences a donc évolué avec le concept de savoirs passant d'une attention toute particulière portée aux grands scientifiques, à l'étude des institutions telles que les sociétés scientifiques, des pratiques comme les expériences et l'observation, et des lieux comme les laboratoires ou les jardins botaniques,<sup>20</sup> sous l'influence à la fois de ces nouvelles théories postcoloniales que de philosophes des sciences comme Bruno Latour.

Lorsque l'on s'intéresse à la circulation du savoir dans un espace géographique donné, il est intéressant de voir la forme d'autorité qui s'exerce pour qu'un objet puisse être labellisé en «

---

<sup>18</sup> Paul A Gilje, « The Enlightenment at Sea in the Atlantic World » *The Atlantic Enlightenment*, : , Routledge, 2017.

<sup>19</sup> D Graham Burnett, *Trying Leviathan*, Princeton University Press, 2010.

<sup>20</sup> Melissa Calaresu *et al.*, *Exploring cultural history : essays in honour of Peter Burke*, Surrey, Surrey : Ashgate, 2010., p9-10

savoir ». Dans son chapitre sur les différents concepts de l'histoire du savoir, Peter Burke nous parle de l'autorité comme « the power to authorize or reject knowledges, to declare ideas to be orthodox or heterodox, useful or useless<sup>21</sup> [...] ». Cette autorité est souvent détenue par des entités telles que l'Église, l'État ou l'université. Au dix-huitième siècle, les différentes Académies représentaient sans aucun doute la forme la plus effective d'autorité sur la définition du savoir. Dans l'actualité scientifique très récente, Whitmer a travaillé sur l'idéal des différentes académies scientifiques européennes de produire un savoir « utile » au début du dix-huitième siècle<sup>22</sup>. Elle va baser son étude sur un guide, destiné aux jeunes voyageurs allemands en quête d'une expérience formatrice, pour appréhender leur périple afin de n'en retenir que les informations les plus « utiles ».

Pour l'historien issu de tradition post-coloniale, il est donc intéressant de déconstruire ce rapport de force et de pouvoirs, et les conceptions qui régissaient au dix-huitième siècle le « vrai » du « faux » et en relisant des sources publiées ou même des notes, de chercher entre les lignes des acteurs du savoir qui ne font pas nécessairement surface. Il s'agirait donc d'employer la définition de Berger et Luckmann dans *The Social Construction of Reality*: “knowledge refers to any and every set of ideas accepted by a social group or society of people, ideas pertaining to what they accept as real for them<sup>23</sup>”.

En s'inspirant de ces travaux il convient ici de s'intéresser à différents types de savoirs, de voir comment le savoir académique absorbe le savoir vernaculaire et s'impose sur la scène scientifique européennes.

## 1.2. La source

Pour entreprendre ce « retour aux sources », il parut important de choisir un succès de publication. *L'Histoire Naturelle des cétacées* parut être une bonne option pour différentes raisons. D'abord parce que celle-ci s'inscrit dans la tradition des *Histoires Naturelles* de Buffon sans pour autant être issue des recherches de celui-ci (à la différence de *L'Histoire Naturelle des quadrupèdes ovipares*, rédigée par Lacépède à la demande de Buffon et à partir des notes de celui-ci); ensuite car cet ouvrage rassemble des espèces peu connues de l'auteur ou des naturalistes de manière

---

<sup>21</sup> *Ibid* p.15

<sup>22</sup> Whitmer, *loc. cit.*

<sup>23</sup> *Ibid* p.15

générale. Comme il a été dit précédemment, très peu d'ouvrages sur le sujet ne paraissent en l'espace de trois siècles; et la plupart d'entre eux sont davantage des récits de voyage que de travaux de naturalistes. Cet argument rend l'ouvrage particulièrement intéressant car il implique la nécessité de faire des recherches, auprès de ses homologues ou au sein des spécimens ramenés au Muséum, pour apporter des éléments nouveaux.

La première édition de l'ouvrage est annoncée dans le *Journal typographique et bibliographique* de l'Académie des Sciences le 1<sup>er</sup> Ventôse de l'An 12 (2 février 1804) avec un communiqué tout à fait alléchant :

Le Professeur Gmélin, dans la 13<sup>e</sup> édition du *Système de la Nature*, de Linné, a décrit quinze espèces de Cétacées, distribuées dans quatre genres ; le Professeur Bonnaterre , dans la Description des Planches de *l'Encyclopédie méthodique*, a traité de 25 Espèces, réparties dans quatre genres. On trouvera dans l'ouvrage que nous annonçons; l'Histoire de trente-quatre espèces de Cétacées, placées dans dix genres différents [...] <sup>24</sup>.

On peut voir ici assez nettement l'intention de placer l'ouvrage comme "La" Référence indéniable en la matière. Une technique « marketing » à coups de chiffres où Lacépède double le nombre d'espèces décrites par rapport à Linné, grand rival de son maître<sup>25</sup>. On comprend le désir de faire un succès éditorial du dernier livre achevant l'œuvre titanesque entreprise par Buffon il y a plus d'un demi-siècle, mais à qui s'adresse cet ouvrage ?

La première édition est composée de 329 pages « orné[e] de 16 planches » et n'est précédée d'aucune préface, mais simplement d'un paragraphe mentionnant les multiples distinctions de l'auteur et rappelant, à la même manière que le *Journal typographique*, le nombre d'espèces présentées par rapport à ses prédécesseurs. Il ouvre par la suite son propos par un texte très romancé :

Que notre imagination nous transporte à une grande élévation au-dessus du globe.

La terre tourne au-dessous de nous : le vaste océan enceint les continents et les îles ; seul nous paroît animé. À la distance où nous sommes placés, les êtres vivans qui peuplent la surface sèche du globe, ont disparu à nos yeux ; nous n'apparcevons plus les rhinocéros, ni

---

<sup>24</sup> Journal typographique et bibliographique : ou annonce de tous les ouvrages qui ont rapport à l'imprimerie, comme gravure, fonderie, papeterie, géographie, musique, estampes, architecture, librairie ancienne et moderne, chefs-d'œuvre de reliure, et de tous les arts libéraux et mécaniques. Ventes d'imprimeries et de librairies, n.19, 1804, p.145

<sup>25</sup> Sur l'opposition Linné/Buffon, voir Levacher, Burnett ou Kolbert.

les hippopotames, ni les éléphants, ni les crocodiles, ni les serpents démesurés : mais, sur la surface de la mer, nous voyons encore des troupes nombreuses d'êtres animés en parcourir avec rapidité l'immense étendue, et se jouer avec les montagnes d'eau soulevées par les tempêtes. Ces êtres que de la hauteur où notre pensée nous a élevés, nous serions tentés de croire les seuls habitans de la terre, sont les cétacées<sup>26</sup>.

Une telle entrée en matière suggère un ouvrage accessible au plus grand nombre. Ici Lacépède semble emprunter au style buffonien à l'origine du succès des *Histoires Naturelles*, une manière ingénieuse de susciter l'intérêt d'un lectorat plus ou moins spécialiste. Ce style consiste en une subtile alternance de discours très techniques et d'anecdotes plus usuelles. Buffon était à l'origine de ce style et le défendra dans son premier discours *De la manière d'étudier et de traiter de l'Histoire Naturelle* en disant « [...] pour éviter la monotonie du style, il faut varier la forme des descriptions et changer le fil de l'histoire, selon qu'on le jugera nécessaire; de même pour rendre les descriptions moins sèches, y mêler quelques faits, quelques comparaisons, quelques réflexions sur les usages des différentes parties ; en un mot, faire en sorte qu'on puisse vous lire sans ennui, aussi bien que sans contention<sup>27</sup> ». Une ambition non dissimulée d'atteindre un lectorat large et de dépasser le simple style encyclopédique. De la même manière, Lacépède tentera d'appuyer l'utilité<sup>28</sup> de l'histoire naturelle dans ses ouvrages, en commentant par exemple les aspects alimentaires de certaines espèces, leur capacité à combattre et, dans le cas des baleines, l'utilité commerciale de leurs fanons<sup>29</sup>.

S'il ne fait aucun doute que cette manière d'écrire invite un lectorat plus large, peut-on pour autant parler de vulgarisation scientifique ? Selon Maëlle Levacher, Buffon dans ses *Histoires Naturelles* ne vulgarise pas

---

<sup>26</sup> Lacépède, comte de, *Histoire Naturelle des cétacées*, chez Plassan, Paris, 1804, p.xi-xii

<sup>27</sup> Cité dans Levacher, Maëlle. 2011. *Buffon et ses lecteurs: les complicités de l'Histoire naturelle*. Éditions Classiques Garnier.p.12

<sup>28</sup> Voir l'article de Whitmer pour comprendre quelle est « l'utilité » du savoir dans le monde des sciences au 18<sup>ème</sup> siècle. Whitmer, Kelly J. 2017. « Imagining uses for things: Teaching « useful knowledge » in the early eighteenth century ». *History of Science* 55: 37-60.

<sup>29</sup> Schmitt, Stéphane. 2010. « L'apport de Lacépède à la discussion sur l'utilité de l'histoire naturelle en France autour de 1800 ». *Journal of the History of Biology* 43: 429-457.p.439

son discours scientifique. Il propose simplement une alternance de styles au sein d'un même ouvrage en variant des descriptions anatomiques très précises et des textes de synthèse plus accessibles. Selon elle, ceci « a sans doute conduit certains critiques modernes à voir en elle une œuvre de vulgarisation qui traduit la science et la rend accessible au plus grand nombre, alors qu'elle est plutôt une œuvre de science agréable à un public large<sup>30</sup> ». Si cela est son expertise pour la série d'ouvrages rédigée par Buffon, nous pouvons constater la même alternance de style chez Lacépède. Un paragraphe tel que celui mentionné plus haut peut être suivi d'explications anatomiques très précises à l'image de celles-ci :

L'œil de la baleine, considéré dans son ensemble, est assez aplati par-devant pour que son axe longitudinal ne soit quelquefois à son axe transverse, que dans le rapport 6 à 11. Mais il n'en est pas de même du cristallin : conformé comme celui des poissons, des phoques [...], le cristallin de la baleine franche est assez convexe par-devant et par-derrrière [...]. Il paroît du moins que le rapport de l'axe longitudinal du cristallin à son diamètre transverse, est, dans la baleine franche, comme celui de 13 à 15, lors même que ce diamètre et cet axe sont le plus différens l'un de l'autre<sup>31</sup>.

C'est donc cette variété de styles si chère à Buffon qui permet de convaincre un lectorat large et d'assurer le succès éditorial de l'ouvrage, sans enlever la crédibilité scientifique.

*L'Histoire Naturelle des cétacées* a été rééditée à de nombreuses reprises, on ne compte pas moins d'une douzaine de rééditions entre 1804 et 1881, et chez des éditeurs différents (Plassan, Jouvett & cie, Verdrière et Ladrangé...). Comparer ces différentes éditions nous permet d'en apprendre davantage sur le public qui est visé par un tel ouvrage. Dans un premier temps, les préfaces sont porteuses de sens. Si les premières éditions n'en possèdent pas (1804, 1826), celles plus tardives sont généralement précédées d'un

---

<sup>30</sup> Levacher, Maëlle. 2011. *Buffon et ses lecteurs: les complicités de l'Histoire naturelle*. Éditions Classiques Garnier p.14

<sup>31</sup> Lacépède, comte de, *Histoire Naturelle des cétacées*, chez Plassan, Paris, 1804, p.17-18

éloge fait au citoyen Lacépède (1881, Jouvett & Cie). Elles semblent vouloir pérenniser l'auteur à l'instar de son œuvre, l'immortalisant au panthéon des grands hommes ayant fait l'histoire des sciences.

Si ces préfaces sont porteuses de sens, les illustrations le sont davantage. En effet, la première édition comprend une série de 16 planches de types très différents. Certaines représentent une vue de profil (très classique dans l'illustration zoologique du dix-septième et dix-huitième siècle) de différentes espèces de cétacés; d'autres des vues de haut, moins précises avec la disposition de certains os et enfin certaines sont des illustrations d'ossements issus du Muséum d'Histoire naturelle de Paris (squelettes, mâchoires, crânes, dent de narval ...). Ce qui est intéressant est de constater quelles sont les illustrations qui perdurent avec le temps. Illustrer les ouvrages est coûteux (certaines éditions en sont tout simplement dépourvues), ces éditeurs effectuent donc un choix stratégique que l'on imagine induit par le lectorat qu'ils visent. Ainsi, entre l'édition de 1804 et 1881, seules les planches représentant les espèces de profil sont conservées. Ces mêmes illustrations sont par ailleurs modifiées pour disposer les silhouettes non plus sur un fond blanc, à l'image des pratiques d'illustration traditionnelles, mais dans des décors, de manière assez maladroite (en termes d'échelle et de réalisme). Une telle évolution de l'usage des illustrations suggère une volonté de s'adresser à un public moins spécialiste et plus large, qui achèterait ces nouvelles éditions, non seulement ornées d'une préface mettant à l'honneur un grand homme des sciences et de la République, mais proposant également des images divertissantes qui immortalisent ces géants des mers.

Après ces quelques considérations d'ordre éditorial concernant l'ouvrage phare de cette étude, il s'agira par la suite de décrire la manière dont il a été composé par Lacépède.

### **1.3. Les hypothèses**

Le but de ce mémoire est d'étudier la composition de ce succès de publication afin de retracer la provenance des sources et de mettre à jour de manière plus visible l'utilisation d'une forme « alternative » de savoirs. Il est donc motivé par différentes hypothèses qui orientent ces recherches.

L'hypothèse principale est que Lacépède utilise le savoir des baleiniers. Celle-ci ne nécessite pas de recherches conséquentes puisqu'il mentionne lui-même des éléments qui lui ont été décrits par des baleiniers (avant de préciser que ces informations aient été confirmées par une tierce personne de confiance). Mais devant le nombre imposant d'informations qui demeurent sans sources (aucune note de bas de page renvoyant à un ouvrage ou autre) et le fait que Lacépède n'ait jamais vu d'espèces, il convient d'imaginer qu'une plus grande quantité d'éléments soient issus du savoir de ces hommes qui les côtoient quotidiennement au péril de leur vie.

De la même manière, il n'est pas irréaliste d'imaginer que les ouvrages et individus qu'il mentionne avec plus d'enthousiasme puisent également leurs informations du savoir des baleiniers et autres marins.

Si elle se vérifiait, une troisième hypothèse viendrait confirmer que les informations disponibles dans ces différents ouvrages concernent davantage les espèces qui sont les plus pêchées par ces marins. Il sera ici question de constater quelles espèces sont les plus décrites et leur usage dans l'industrie de la baleine. Si cette hypothèse se vérifie, elle permettrait d'affirmer la pérennisation d'une pratique de l'histoire naturelle qui remonte au quinzième siècle et qui induit une plus forte attention portée aux espèces ayant un intérêt économique<sup>32</sup>. Ceci est souvent motivé, comme nous avons pu le voir plus tôt, par la volonté de prouver une « utilité » à l'histoire naturelle par une application, soit dans la vie courante, soit dans ce cas-ci, dans une économie lucrative<sup>33</sup>.

Enfin une dernière hypothèse serait de supposer que cette pratique d'utiliser un savoir « alternatif » ne serait pas simplement motivée par la difficulté logistique d'étudier de tels spécimens qui ne trouvent pas leur place, dans leur condition pleine et entière, dans les cabinets de curiosités ou Muséums d'histoire naturelle. Le fait que l'observation de ces spécimens soit rare – et l'est encore aujourd'hui – et soit par conséquent quasiment exclusive des personnes qui les traquent en mer, rend leur étude plus particulière que d'autres espèces à coup sûr, mais est-ce que cela signifie que des naturalistes tels que Lacépède mobilisent ces connaissances pour cette unique raison ? Ou le fait de faire appel à un savoir « de terrain » fait-il partie de pratiques

---

<sup>32</sup> À l'image des plantes à qui profite leur importance économique par leur usage en cuisine et dans la médecine, et se trouvent être plus au cœur des intérêts des naturalistes au 17<sup>ème</sup> siècle. Voir Chansigaud, Valérie. 2009. *Histoire de l'illustration naturaliste*. Delachaux et Niestlé.

<sup>33</sup> Michel Foucault, *Les mots et les choses: une archéologie des sciences humaines: une archéologie des sciences humaines*, Gallimard, 1966.

plus récurrentes en Histoire Naturelle, à l'image de Darwin qui fait appel au savoir des éleveurs bovins pour théoriser sa théorie de l'évolution<sup>34</sup> ?

Il s'agira donc ici de déterminer si ces hypothèses se confirment au cours des différentes recherches et ce par le biais de méthodes diverses.

## 1.4. Approche méthodologique

Pour effectuer cette « remontée aux sources », il convient d'abord de partir de l'ouvrage en lui-même. Lacépède, en tant qu'académicien, fait preuve d'une rigueur scientifique qui – sans être comparable à celle exigée aujourd'hui – nous oriente sur quelques pistes : des ouvrages, des discours, des ossements du Muséum d'histoire naturelle de Paris etc... Il convient donc d'abord de voir quelle est la part de composition de cet ouvrage. Quels sont les éléments qui sont extraits de publications antérieures. Ceci nous permettra de mettre en lumière quels sont les éléments qui lui sont exclusifs.

Il convient également d'étudier le langage de l'auteur pour déterminer la part du discours rapporté. En effet, quand Lacépède ne cite pas ses sources il fait souvent appel à des expressions telles que « On eut dit », « il semblerait que »; nous orientant sur les éléments qui ne sont pas directement issus des ouvrages de ses homologues.

Si l'étude du texte se veut déterminante, il paraît également essentiel de s'intéresser aux illustrations. Il s'agirait ici de tenter d'en retrouver les auteurs en s'aidant de différents éléments : les signatures des gravures, le texte qui indique une vague provenance, les choix habituels de Lacépède en termes de graveurs et d'illustrateurs, la consultation d'autres ouvrages sur les cétacés pour déceler d'éventuelles copies. La tâche se veut tout aussi laborieuse que pour les informations, mais il serait vraiment intéressant de retrouver les dessins originaux. Cela pourrait nous permettre de comprendre le parcours d'une illustration et le nombre de mains nécessaires à l'élaboration d'un tel ouvrage.

Par la suite il sera utile de consulter la correspondance de Lacépède pour déterminer les éléments qui lui ont été rapportés ou pour éventuellement y découvrir des descriptions de ses méthodes.

---

<sup>34</sup> James A. Secord. 1985. 18 « Darwin and the Breeders ». In: David Kohn, ed. *The Darwinian Heritage*. Princeton: Princeton University Press, pp. 519-542.

Sachant qu'il utilise des objets du Muséum d'histoire naturelle de Paris, il sera alors important de déterminer la provenance de ces ossements, par le biais des archives du Musée, pour remonter à une éventuelle aide des marins.

La partie concernant l'utilisation du savoir des marins se veut plus ardue. Il sera nécessaire de tenter de remonter à des témoignages issus de journaux de bord, disponibles par milliers dans les archives nationales de France, mais que je n'ai pu consulter dans le cadre de ce mémoire. Pour pallier à ce manque, nous ferons appel à des journaux de bord qui ont été publiés afin d'imaginer la teneur des informations d'histoire naturelle qu'il était possible d'y trouver.

Par cette démarche j'entends prouver le fait qu'un ouvrage, une découverte, n'est pas simplement le fait d'un homme et d'un nom mais englobe une multitude de réalités, d'acteurs et processus complexes. Il convient également d'étendre l'historiographie des connaissances en biologie marine, qui semble souffrir d'un grand manque d'intérêt de la part des historiens des sciences.

## **2. Les sources imprimées et les correspondances**

Comment rédiger un ouvrage de cétologie sans jamais avoir aperçu de baleine? La situation semble ironique. Elle n'est pourtant ni exclusive à Lacépède, ni extraordinaire pour l'époque où il rédige son ouvrage. Elle représente néanmoins un cas intéressant pour l'historien qui s'intéresse aux questions de sources et de trajectoires d'informations, ainsi que leur traitement par un illustre représentant du « centre de contrôle ».

Ce chapitre développe ainsi dans un premier temps la manière dont Lacépède compose ses sources imprimées (qu'ils s'agissent de récits de voyage ou de travaux scientifiques) avant d'étudier l'aide essentielle apportée par le réseau du Muséum d'histoire naturelle de Paris (correspondances, voyageurs-naturalistes et spécimens), avant de finir par analyser le cas particulier des illustrations.

## 2.1. Un travail de composition

Ce chapitre aura pour but de suivre les cheminements qui ont mené à la composition de cet ouvrage. Si les prochaines parties et chapitres s'attarderont sur des méthodes de recherche, d'étude d'ossements et d'interprétation des informations envoyées par courrier, cette toute première partie se consacre à la démarche la plus évidente employée par le naturaliste: utiliser des informations déjà publiées sur les cétacés, que cela soit dans des ouvrages relatant des voyages ou écrits par ses collègues naturalistes. Cette approche paraît, en effet, être la plus évidente pour qui cherche à suivre la démarche de Lacépède, car ce dernier cite allègrement ses sources publiées. Le comte profite généralement de cette occasion pour rendre hommage à des auteurs qu'il semble porter en estime. Ainsi Hunter et Albert sont des « habiles anatomistes »; Banks se trouve être son « illustre confrère » ou M. de Saint-Pierre, membre de l'Institut national « son célèbre confrère ». Ces quelques expressions permettent, à la fois, de donner un certain appui à ces sources – des collègues dont la renommée n'est pas à prouver – tout en signifiant à ces mêmes collègues, qui recevront peut-être une copie de l'ouvrage, son estime.

Lacépède cite une multitude d'ouvrages et d'auteurs au sein de son livre. Sur la vingtaine d'ouvrages qui sont mentionnés, une douzaine ont été rédigés au cours du dix-huitième siècle, deux au dix-septième, un au seizième, un au quinzième et deux - Aristote et Pline l'Ancien - durant l'Antiquité. Sans grande surprise, l'intégralité de ces auteurs se trouve sur le vieux continent, avec presque une moitié de Français, trois auteurs britanniques, deux hollandais, deux prussiens, un danois et un islandais. Lacépède semble consulter, le cas échéant, la traduction de ses ouvrages en français ou dans leur version anglaise. Il paraît cependant important de spécifier qu'aucun de ces travaux ne porte exclusivement sur l'histoire naturelle des cétacés – même si l'article de Bonnaterre au sein de l'*Encyclopédie méthodique* concerne exclusivement ces mammifères marins, il fait partie d'un ouvrage plus large rédigé par divers auteurs. Nous pouvons distinguer au moins deux types de sources citées ici: des écrits de ses collègues naturalistes, publiés dans des revues, des annales ou des livres; ou des récits de voyage. Dans

les deux cas, nous tenterons de voir la manière dont Lacépède utilise les informations qu'il y trouve tout en examinant les types d'études que les naturalistes pouvaient trouver à leur disposition à la fin du dix-huitième siècle dans la capitale française sur ce sujet précis.

### 2.1.1. Les écrits de ses « illustres » confrères

Il n'est pas surprenant de voir qu'un naturaliste appartenant à la fois au Muséum d'histoire naturelle de Paris et à l'Institut National puise avant tout dans la littérature scientifique de son temps pour rédiger son étude. Après tout c'est notre premier réflexe à tous. Parmi cette littérature nous retrouvons des ouvrages incontournables pour qui souhaite se renseigner sur les cétacés tels que le *Traité général des pêches* de Duhamel du Monceau <sup>35</sup>(1769), les *Leçons d'anatomie comparée* <sup>36</sup>de Cuvier (1799), ou l'article de Bonnaterre dans l'*Encyclopédie méthodique* <sup>37</sup>(1788). Lacépède cite ces trois études tout au long de l'ouvrage. Si cette récurrence prouve leur importance pour les recherches du naturaliste, je choisirai ici d'étudier deux autres auteurs qui m'ont semblé intéressants pour différents aspects. L'un, chimiste, se distingue de tous les autres autorités qui défilent dans les pages de l'*Histoire naturelle des cétacées* en raison de la large place – pas moins de six pages – qui lui est réservée pour son étude sur le produit de la putréfaction des cadavres; l'autre se distingue selon moi car il ne s'agit pas d'un naturaliste stricto sensu mais d'un chirurgien de formation qui excelle en anatomie. Ces deux figures sont donc tous deux de fins ambassadeurs de pratiques avant-gardistes (analyse des cadavres, dissections), jusqu'alors peu visibles dans les *Histoires naturelles*. Intéressons-nous maintenant à tour de rôle à ces deux personnages et la place qu'ils prennent au sein de notre sujet d'étude.

#### 2.1.1.1. L'adipocire de Fourcroy

Le destin du chimiste Antoine-François Fourcroy (1755-1809) et Lacépède est lié par Roger Hahn au sein d'un article relatant le parcours de deux professeurs qui vivent la mutation du Jardin du roi en Muséum d'histoire naturelle au lendemain de la Convention nationale<sup>38</sup>.

---

<sup>35</sup> Henri Louis Duhamel du Monceau, *Traité Général des Pêches, et Histoire des Poissons: qu'elles fournissent, tant pour la subsistance des hommes, que pour plusieurs autres usages qui ont rapport aux Arts et au Commerce*, Chez Saillant & Nyon, 1769.

<sup>36</sup> Georges Cuvier, *Leçons d'anatomie comparée*, Paris, Imprimerie de Baudoin, 1799.

<sup>37</sup> Pierre Joseph Bonnaterre, *Encyclopédie méthodique ou par ordre de matières: Tableau encyclopédique et méthodique de trois règnes de la nature, ichthyologie*, chez Panckoucke, 1788.

<sup>38</sup> Roger Hahn, « Du Jardin du roi au Muséum: les carrières de Fourcroy et de Lacépède », dans C. Cohen C. Blanckaert, P. Corsi, & J.-L. Fischer dir., *Le muséum au premier siècle de son histoire* :,Paris, Le Muséum d'histoire naturelle 1997.p.31

L'auteur les présente comme « des acteurs non négligeables dans la politique et l'administration » répondant tous les deux aux besoins de cette institution en développement. A l'époque où la chimie organique n'est pas encore née, Fourcroy contribue à de nombreuses études telles qu'une « étude des calculs, des urines, [...] reconnaissance des phosphates dans le lait, découverte des albumines végétales, du phosphate de magnésium dans les os<sup>39</sup> ». Il fait encore parler de lui dans la revue *Forensic Science International* en 2011, dans un article qui s'intéresse aux avancées de la science concernant l'adipocire ou gras des cadavres, dont il est amplement question dans l'ouvrage de Lacépède. L'étude de cette substance, ainsi que d'autres concrétions du corps humain et animal, est le sujet d'étude principal du chimiste Fourcroy. Dans un mémoire paru en 1802 dans les *Annales* du Muséum, ce précurseur de la chimie organique constate que :

Ce n'est que depuis quelques années qu'il est permis aux naturalistes et aux chimistes de déterminer et de reconnoître la nature diverse et comparée des différents concrétions calculeuses qui naissent spontanément dans le corps des animaux<sup>40</sup>.

D'après Hahn, Fourcroy aurait découvert l'adipocire en étudiant des restes humains provenant du cimetière des Innocents à Paris – et en récoltant les témoignages des fossoyeurs<sup>41</sup>. Lui-même conscient de l'avant-gardisme de ses recherches, il trouve dans l'*Histoire* de Lacépède une visibilité qu'aucun autre naturaliste ou savant ne peut se vanter d'avoir. Durant six pages (environ des pages 180 à 188) – qui tranchent assez nettement avec le style buffonien d'alternance de descriptions divertissantes avec éléments scientifiques plus concrets que nous avons vu plus tôt – Lacépède déroule l'étude sur l'adipocire figurant dans le dixième tome, paru en 1801, du *Système de connoissances chimiques* de Fourcroy. En pleine description du Cachalot macrocéphale, Lacépède introduit une citation de trois pages du livre de son « célèbre et savant collègue<sup>42</sup> » sur cette « matière huileuse, concrète, particulière, [...] trouvée dans plusieurs composés animaux, et qui a des caractères moyens entre la graisse et la cire, quoiqu'elle ne soit ni l'une ni l'autre<sup>43</sup>. » Il endosse les conclusions de Fourcroy quant à la présence de l'adipocire dans les cadavres de différentes espèces :

---

<sup>39</sup> Georges Kersaint, « Antoine-François de Fourcroy (1755-1809), sa vie et son œuvre », *Revue d'Histoire de la Pharmacie*, 1967.p.595

<sup>40</sup> *Annales du Muséum National d'Histoire Naturelle*, Paris, Les frères Levrault 1802. tome I p.93

<sup>41</sup> Douglas H Ubelaker et Kristina M Zarenko, « Adipocere: what is known after over two centuries of research », *Forensic science international*, vol. 208, n° 1-3, 2011.p.167

<sup>42</sup> Lacépède, *Histoire naturelle des cétacées*, chez Plassan, 1804.p.180

<sup>43</sup> *Annales du Muséum National d'Histoire Naturelle*, op. cit.p.109

Nous en avons une preuve frappante dans le blanc du cachalot : pendant long-temps on l'a cru un produit particulier de l'organisation du macrocéphale. Mais continuons d'écouter Fourcroy; et nous ne douterons plus que cette substance ne soit très-abondante dans la Nature<sup>44</sup>.

La longue citation – entrecoupée de quelques commentaires et éloges de Lacépède -, plus longue que celles de tous les autres auteurs mentionnés, ainsi les jugements de valeur sur l'importance de ces recherches montrent combien il est important pour Lacépède de mettre en avant son collègue, dont il a sûrement pu suivre les travaux dans l'enceinte du Muséum; et de la même manière rehausser l'institution dont ils font partie<sup>45</sup>.

Si, on le sait, les *natural philosophers* se revendiquent d'une sorte de grande famille "transnationale" qui ne travaille que pour le bien de la science (et à cet effet Lacépède cite abondamment des auteurs britanniques, prussiens ou hollandais), un tel accent mis sur les recherches d'un savant étranger en particulier ne peut qu'avoir pour but de le mettre spécifiquement en lumière. Celui qui a particulièrement attiré mon attention se nomme John Hunter.

#### **2.1.1.2. John Hunter, « le savant anatomiste de Londres »**

N'importe quelle personne passionnée d'histoire naturelle est familière de ce patronyme, devenu un adjectif désignant deux institutions muséales britanniques, l'une située à Glasgow et l'autre à Londres : les *Hunterian Museums*. La première est issue des collections de William Hunter (1718-1783), physicien et obstétricien, qui fit collection de spécimens anatomiques lui servant à appuyer ses cours de chirurgie<sup>46</sup>. La seconde est issue des collections du frère cadet de William, John (1728-1793), chirurgien lui aussi. Comme la majorité de ses homologues, John Hunter n'avait pas de qualification académique, il travailla cependant dans l'école d'anatomie de son frère William où ses qualités de chirurgien furent assez vite remarquées. Si les naturalistes ne forment pas un groupe social uniforme avec un diplôme d'accès (du moins pas avant la toute fin du dix-huitième siècle), rares sont les chirurgiens qui font partie de ces sphères,

---

<sup>44</sup>Id., *Histoire naturelle des cétacées*, op. cit., 183-4

<sup>45</sup> Carol Harrison nous montre par ailleurs au sein d'un article passionnant le lien étroit entre patriotisme et science française. Carol E Harrison, « Projections of the revolutionary nation: French expeditions in the Pacific, 1791–1803 », *Osiris*, vol. 24, n° 1, 2009.

<sup>46</sup><https://www.rcseng.ac.uk/museums-and-archives/hunterian-museum/about-us/william-hunter/> consulté le 26 avril 2018 à 21 :29

contrairement aux médecins que l'on y compte en grand nombre<sup>47</sup>. Si Hunter entre dans ces cercles très prestigieux c'est qu'il est particulièrement talentueux pour ausculter les corps, aussi bien humains qu'animaux, dissections qu'il pratique souvent pour les autres, médecins ou naturalistes. Il publie à de nombreuses reprises le résultat de ces dissections dans les *Philosophical Transactions* de la Royal Society. Par ailleurs, il travaille souvent pour Joseph Banks, alors président de la Society, qui lui donne sûrement accès à cet organe de publication en échange<sup>48</sup>.

En se joignant à la *Society for Promoting Natural History*, fondée en 1782, ainsi qu'en publiant (par ses propres moyens), *Directions for Preserving Animals, and Parts of Animals, for Examination*, à l'intention des voyageurs, en 1785<sup>49</sup>, Hunter met en avant son désir d'avoir plus de spécimens disponibles à la dissection, ce qui suggère une volonté certaine de pénétration des sphères de l'histoire naturelle.

Lacépède le cite avant tout dans la partie sur le Baleinoptère museau-pointu, d'après un article publié dans les *Philosophical Transactions* en 1787. Au-delà de la description anatomique extrêmement poussée des différents spécimens abordés (par le biais notamment d'illustrations annotées très précises que nous étudierons plus tard), le plus intéressant demeure l'irritation de l'anatomiste qui s'avoue quelque peu impuissant face à la difficulté d'étudier les cétacés. L'impossibilité d'avoir accès à ces animaux dans leur condition pleine et entière rend leur étude dérisoire pour ce chirurgien expérimenté.

But even such opportunities [d'étudier des cadavres de cétacés] too seldom occur, because those animals are only to be found in distant seas, which no one explores in pursuit of natural history; neither can they be brought to us alive from hence, which prevents our receiving their bodies in a state fit for dissection<sup>50</sup>.

La majorité de la description qu'il présente dans cet article concerne le Baleinoptère Museau-pointu (chez Lacépède, que nous appellerions aujourd'hui Petit rorqual) dont il a acheté un spécimen de 17 pieds (environ 5 mètres), quelque peu « endommagé », à *St. George's Field* à Londres. Cette description méticuleuse fait honneur à l'anatomiste qui décrit point pour point

---

<sup>47</sup> Simon Chaplin, « Nature dissected, or dissection naturalized? The case of John Hunter's museum », *museum and society*, vol. 6, n° 2, 2008.P.138

<sup>48</sup> Id., « John Hunter and the Anatomy of a Museum », *History today*, vol. 55, n° 2, 2005.p.20

<sup>49</sup> Id., « Nature dissected, or dissection naturalized? The case of John Hunter's museum », *loc. cit.*P.138-9

<sup>50</sup> John Hunter et Joseph Banks, « Observations on the Structure and Oeconomy of Whales. By John Hunter, Esq. FRS; Communicated by Sir Joseph Banks, Bart. PRS », *Philosophical Transactions of the Royal Society of London*, vol. 77, 1787.p.371-2

tous les organes de l'imposant animal. Il compare cette dissection avec celle d'autres spécimens de cétacés dont il a pu étudier des parties. Lacépède utilise des éléments très concrets de cette description tels que le nombre de vertèbres, d'estomacs, etc.

Au-delà de l'usage que Lacépède en fait, cet article est révélateur d'une mouvance qui prend de l'ampleur à la fin du dix-huitième siècle, au point qu'elle effraie les naturalistes qui n'en font pas partie. En effet, baser l'histoire naturelle, que ce soit la zoologie ou la botanique, sur la dissection systématique des individus plutôt que sur des approches comparatives réduit considérablement le bassin des praticiens, car peu de naturalistes sont capables de telles manœuvres<sup>51</sup>. Hunter croit en ce qu'il appelle « l'animal oeconomy » qui consiste en l'étude de l'organisation interne même des espèces plutôt que des différences entre les êtres vivants. Ce point de vue alors très controversé est affiché assez nettement dès le premier paragraphe de son étude :

The animals which inhabit the sea are much less known to us than those found upon land; and the oeconomy of those with which we are best acquainted is much less understood: we are, therefore, too often obliged to reason from analogy where information fails; which must probably ever continue to be the case, from our unfitness to pursue our researches in the unfathomable waters<sup>52</sup>.

Pour lui, raisonner par analogie est plus une solution de secours qu'une pratique systématique, alors que cette méthode est employée par la majorité de ses contemporains. Voilà pourquoi il est considéré – sûrement de manière un peu trop hagiographique selon Chaplin<sup>53</sup> – comme le fondateur de la chirurgie scientifique.

Si Lacépède est souvent confondu avec un naturaliste en retard sur son temps, attaché à l'héritage buffonien de l'Ancien Régime<sup>54</sup>, il cite cependant un homme, chirurgien de profession, qui a su faire ses preuves en usant de son scalpel. Il est en fait intéressant de voir que s'il s'appuie sur une large gamme d'ouvrages clés de l'histoire naturelle, Lacépède semble porter davantage d'attention à ces études d'un nouveau genre qui, alliant chimie et anatomie, le fascinent visiblement. Il endosse, très certainement, ces études car il ne dispose que de quelques ossements et descriptions. Ce type de sources n'étant encore que peu nombreuses, il puise

---

<sup>51</sup> Chaplin, « Nature dissected, or dissection naturalized? The case of John Hunter's museum », *loc. cit.*P.139

<sup>52</sup> Hunter et Banks, *loc. cit.*P.371

<sup>53</sup> Chaplin, « Nature dissected, or dissection naturalized? The case of John Hunter's museum », *loc. cit.*p.136

<sup>54</sup> Voir par exemple Toby Appel, « Lacépède, Bernard-Germain-Étienne de La Ville-sur-Ilion, comte de », *Dictionary of Scientific Biography*, t. 7, NY, Scribner, 1981, p. 546-548.

également dans les récits de voyage qui, traditionnellement, trouvent place dans les histoires naturelles.

### **2.1.2. Les récits de voyage**

L'article d'Andreas Motsch sur les relations de voyage éclaire quelque peu sur la place que pouvaient prendre ces récits dans la littérature – scientifique ou non – de l'époque moderne en Europe. Il situe au dix-septième siècle une vague de popularité des récits de voyage appelés à perdre de leur influence au siècle suivant. Il existe une certaine ambiguïté entre relations de voyage et récits de voyage, la première ayant une signification amplement plus institutionnelle. La relation de voyage, initiée par les missionnaires jésuites dès le dix-septième siècle<sup>55</sup>, est une forme de rapport institutionnel mais établit également un certain savoir sur les territoires et populations rencontrées. Finalement, les institutions – étatiques, coloniales, religieuses, académiques - que nous connaissons au dix-huitième siècle dans les capitales d'Europe développent un discours méthodique et stratégique sur la manière dont les voyages et, a fortiori, leurs relations se doivent d'être faits pour trouver leur légitimité chez les naturalistes et scientifiques de ces établissements<sup>56</sup>. Nous présenterons ici trois ouvrages - les plus cités chez l'auteur - appartenant à la catégorie des récits de voyage au sens large : sans que le mot « voyage ou « relation » apparaisse nécessairement dans le titre, il s'agit de descriptions de pays étrangers où l'on raconte, en l'occurrence, les traditions de pêche locales. Ces récits s'inscrivent parfaitement dans la mouvance institutionnelle puisque leur rédaction est intimement liée aux besoins des Académies ou de l'Amirauté. Il importe de s'intéresser de près au but de leur rédaction – ainsi que de leur traduction en langue française – pour comprendre le ton ainsi que les informations qui y sont données.

#### **2.1.2.1. *Voyage en Islande*, d'Olafsen et Povelsen, traduit du danois par Lapeyronnie (1772)**

L'édition des frères Levrault de 1802 nous donne une idée dès les premières lignes du but de la rédaction de l'ouvrage:

---

<sup>55</sup> Andreas Motsch, « Relations of Travel: Itinerary of a Practice », *Renaissance and Reformation/Renaissance et Réforme*, 2011.p.211

<sup>56</sup> *Ibid.*

Sa majesté Danoise, tout aussi intéressée que jalouse de connaître l'Islande, une des parties intéressantes de ses possessions, chargea son Académie des Sciences de faire parcourir cette île, dont on n'avait jusqu'alors que des notions vagues et imparfaites<sup>57</sup>.

Dès lors nous pouvons voir que cette relation (qui n'en porte cependant pas le nom), n'est pas le fait d'un voyage d'exploration anodin, mais bien une mission ordonnée par l'Académie de Copenhague avec certainement ses instructions strictes données aux voyageurs. Les deux personnes choisies pour lever le voile sur le mystère de cette île sont Eggert Ólafsson (1725-1768) et Bjarni Pálsson (1719-1179), « le premier était né en Islande, et l'autre y demeurait en qualité de premier Médecin<sup>58</sup> ». Nous disposons de peu d'informations sur ces deux auteurs, à part le fait que le libraire semble apprécier la qualité de leur travail.

L'ouvrage – ou du moins sa traduction – se décline en 5 volumes dont seul le troisième est cité par Lacépède. Systématiques, les auteurs décrivent les dispositions géographiques et géologiques de l'île, ses volcans, ses cours d'eau; le climat; la fertilité de ses sols; ses habitants, leurs mœurs, leur industrie, leur science; les animaux qui l'habitent; les établissements et améliorations à y faire et enfin les ports de l'île et son commerce. Ces catégories démontrent le désir d'exploitation de ces terres par la Couronne danoise, et la chasse à la baleine y étant traditionnellement pratiquée, le naturaliste peut y trouver des informations sur ces mammifères peu connus.

Cet ouvrage étant avant tout un travail de repérage des terres et des ressources de l'île, les auteurs ne se veulent pas particulièrement précis sur les espèces de mammifères marins. Déjà, le traducteur nous indique que : “La classification que je me propose de suivre ici, est très-ancienne, est connue dans le Nord, et en même temps la plus naturelle; on l'a trouvé dans le *Speculo regale*<sup>59</sup>, et la nation islandaise l'a suivie de temps immémorial<sup>60</sup>.” Ce schéma ne respecte donc pas les normes de classification établies par les illustres Linné ou Buffon (les deux se faisant “concurrence” au dix-huitième siècle) et reconnues assez universellement en Europe. Dans l'extrait sur le Baleinoptère museau pointu de l'*Histoire naturelle des Cétacées* de Lacépède, outre les nombreuses références aux travaux de Hunter que nous avons eu l'occasion

---

<sup>57</sup> Eggert Olafsson and Bjarni Pálsson, *Voyage en Islande, fait par ordre de S.M. danoise* Paris, les frères Levrault 1802.p.i

<sup>58</sup> *Ibid.* Tome I p.I

<sup>59</sup> Le *Speculum regale*, est un texte norvégien du treizième siècle, originellement rédigé dans le but d'éduquer le souverain norvégien à la morale et à la politique: [https://en.m.wikipedia.org/wiki/Konungs\\_skuggsj%C3%A1](https://en.m.wikipedia.org/wiki/Konungs_skuggsj%C3%A1) consulté le 2 Juillet 2018 à 16 :17.

<sup>60</sup> Pálsson, *op. cit.* Tome 3 p.228

d'étudier dans la partie précédente, nous découvrons des informations trouvées dans *Voyage en Islande*. Si Hunter produit une étude anatomique détaillée, Olafsen et Povelsen apportent des indications précieuses sur la qualité de son huile. Les auteurs nomment cette baleinoptère "andarnafía" (Baleine-bec selon la traduction de Lapeyronie), et nous pouvons comparer les deux descriptions. Chez Ólafsson et Pálsson :

L'*Andarnafía* est une baleine facile à reconnaître; [...] car ce qu'on dit des qualités de l'huile fine et volatil de ce poisson, n'est applicable qu'à celle que l'on extrait de l'*andarnafía*. En Islande, les vaiselles de bois ou de terre ne peuvent la contenir, et même le verre dans lequel elle est renfermée, devient humide en dehors; si on en fait usage intérieurement, elle sort de suite par les pores; c'est pourquoi on l'emploie en Islande, comme un remède parégorique, ou anodin, et comme un excellent résolvant ; cette huile produit aussi des effets très-salutaires pour les enflures, les tumeurs, les clous, et dans toutes sortes d'inflammations<sup>61</sup>.

Et chez Lacépède:

MM. Olafsen et Povelsen assurent que l'huile des baleinoptères museau-pointu que l'on prend dans la mer d'Islande, est très-fine, s'insinue facilement au travers des pores de plusieurs vaisseaux de bois ou même d'autre matière plus compacte, et produit des effets très-salutaires dans les enflures, les tumeurs et les inflammations<sup>62</sup>.

La version de Lacépède est donc résumée et plus limpide. Il est également intéressant de remarquer l'accent qu'il met sur l'utilité de cette huile. Ces informations viennent assez nettement en complément de l'étude anatomique poussée du "savant anatomiste" Hunter et des dessins fournis par Joseph Banks.

L'ouvrage islandais ne fournit pas d'informations précises sur les différents spécimens, il dépeint cependant le déclin de la chasse à la baleine sur ses côtes à cause de sa pratique abusive durant les siècles précédents :

Les baleines se tenaient autrefois en grande quantité sur la côte occidentale de l'île; mais depuis que dans le dix-septième jusqu'au commencement du dix-huitième siècle, les pêcheurs espagnols et français les ont si fort poursuivies, elles sont en partie détruites et le reste a émigré vers le nord<sup>63</sup>.

---

<sup>61</sup> *Ibid.* p.234 – 5

<sup>62</sup> Lacépède, *Histoire naturelle des cétacées*, *op. cit.* P.141

<sup>63</sup> Pálsson, *op. cit.* p.227

Nous le verrons plus loin, Lacépède prendra position sur la pêche à la baleine en s'appuyant sur des informations de ce genre.

Cet ouvrage mentionné par Lacépède semble venir en complément d'autres études qu'il a pu consulter. La chasse à la baleine en Islande étant une pratique ancestrale, le naturaliste cherche dans ces lignes des indications sur les produits que l'on peut tirer de l'exploitation de mammifères marins. Olafsen & Povelsen livrent également des indices intéressants quant à la décadence de la chasse dans cette région. L'ouvrage contient aussi quelques références aux mythes et croyances portés par les Islandais sur ces mystérieux mammifères, éléments étudiés par le naturaliste dans son propre travail. Le voyage de Colnett, autre grande source utilisée par Lacépède, aussi motivé par d'autres motifs que l'histoire naturelle, apporte plusieurs éléments d'information supplémentaires.

#### **2.1.2.2. A voyage to the South Atlantic, James Colnett (1798)**

Le Capitaine James Colnett (1753-1806), officier de la marine royale britannique, ayant servi sous les ordres de James Cook lors de son second voyage, est cité à de nombreuses reprises par le naturaliste et ce pour un nombre très varié d'espèces telles que, selon la nomenclature de Lacépède, la Baleine franche, le Baleinoptère gibbar, la Baleine noueuse et le Cachalot macrocéphale. Les informations qui sont apportées par le capitaine dans la publication de son journal de bord (que l'on imagine corrigé), sont avant tout des données sur la localisation des spécimens, leur taille et leur comportement lors de la chasse:

Le capitaine Jacques Colnett a vu et pris de ces baleines dénuées de graisse, à seize degrés de latitude boréale, dans le grand Océan équinoxial, auprès de Guatimala, et par conséquent dans la zone torride<sup>64</sup>. [...]

Aussi n'avons-nous pas été surpris de lire, dans le voyage du capitaine Colnett autour du cap Horn et dans le grand océan, que depuis l'île Grande de l'océan Atlantique, jusqu'au près des côtes de la Californie, il avait vu des troupes de pétrels bleus accompagner les baleines franches<sup>65</sup>. [...]

---

<sup>64</sup> Lacépède, *Histoire naturelle des cétacées*, *op. cit.* p.28

<sup>65</sup> *Ibid.* P.31

On peut croire, en effet, qu'on doit rapporter au Gibbar la baleine *finback* ou a nageoire sur le dos, que le capitaine Colnett a vue non seulement auprès des cotes de Californie, mais encore auprès du golfe du Panama, et par conséquent de l'équateur<sup>66</sup>.

Voici la manière dont est décrit ce dernier extrait chez Colnett:

We cruised off this coast till the twelfth, seeing only the kind of fish already mentioned, with the addition of some fin-back and hum-back whales; so that we had no inducement to remain there, after we had ascertained that the species of whale on this coast is of no value<sup>67</sup>.

Ainsi Colnett écrit dans son journal quel type de poissons et mammifères il rencontre au cours de son périple, apportant parfois quelques maigres descriptions de leur comportement ou de leur taille et nombre, et Lacépède repartit ces données rangées chrono-géographiquement chez Colnett parmi la classification qu'il a établie. Si le naturaliste utilise amplement ces informations dans son ouvrage, elles paraissent minoritaires chez Colnett qui semble avoir des préoccupations plus importantes à bord de son vaisseau.

Le nom de l'ouvrage suggère déjà l'optique de la rédaction de ce compte rendu: *A voyage to the South Atlantic [...], for the purpose of extending the spermaceti whale fisheries etc.* Nous nous étendrons plus tard dans cette étude sur l'historique de la pêche à la baleine mais il est bon de préciser ici que les pêcheries du Nord (Groenland, Spitsbergue...) étaient alors en déclin, ceci étant dû à la diminution drastique de populations de Baleines franches chassées dans ces régions. Les populations côtières de l'Amérique du Nord étant alors pratiquement inexistantes dans la seconde moitié du dix-huitième siècle, les marins de Nantucket s'orientent dès lors vers les pêcheries dites "du Sud" qui concernent davantage les cachalots. On comprend alors le désir de l'Amirauté britannique de s'intéresser plus amplement à ce type de pêche, la Grande-Bretagne étant, au cours des derniers siècles, un acteur dominant du commerce d'huile de cétacé. Colnett décrit lui-même la mission qui lui a été donnée de cette manière:

In consequence of this application, I was informed that the Board of Admiralty had nominated me to undertake a voyage, planned in consequence of a memorial from merchants of the City of London, concerned in the South Sea Fisheries, to the Board of Trade; for the purpose of discovering such parts for the South Whales Fishers who

---

<sup>66</sup> Bernard Germain Etienne de La Ville et Étienne de Lacépède, *Histoire naturelle des cétacées*, Plassan, 1804.p.115-116

<sup>67</sup> James Colnett, *A Voyage to the South Atlantic and round Cape Horn*, W. Bennett, London, 1798. p.92

voyage round Cape Horn, as might afford them the necessary advantages of refreshment and security to refit<sup>68</sup>.

Cette mission, il va la remplir avec beaucoup d'intérêt, alimentant son journal de bord de toutes les informations géographiques, océanographiques et techniques qu'il peut donner aux futurs marins qui feront de cette route leur gagne-pain.

If whales are as plentiful in the offing in the fine season, as at the time when I was there, it is an excellent whaling ground; and the Isle itself very convenient for the purposes of refreshment<sup>69</sup>.

Colnett emporte avec lui des descriptions des voyages précédents qui ont été faits dans cette région - comme il est d'usage de le faire pour n'importe quel explorateur<sup>70</sup> - afin de s'orienter et d'éventuellement corriger certaines erreurs:

I also purchased the various voyages of former navigators, and such books on the subjects of natural history, as might assist me in my pursuits, and enable me to furnish instruction in those branches of science connected with my own; and which remote navigation might tend to advance<sup>71</sup>.

Ainsi l'ouvrage de Colnett a avant tout pour but de rassembler toutes les informations nécessaires à la pêche de la baleine dans ces régions ainsi que de rendre la navigation plus aisée. L'histoire naturelle du spécimen n'est pas son premier souci, même s'il admet avoir un intérêt certain pour les sciences :

Though my former voyages were principally undertaken with the views of commercial advantage, I was never inattentive to the advancement of nautical science: my observation which might instruct myself and enable me to instruct others; and I constantly committed my thoughts to paper as they arose in my mind from the appearance of things around me, or the circumstances whatever they might be in which I happened to be involved<sup>72</sup>.

De la même manière, le but du voyage n'est pas nécessairement de chasser le cachalot, même s'ils prennent de nombreux individus dans ces mers, après tout il est accompagné d'un *whaling*

---

<sup>68</sup> *Ibid.* p.viii

<sup>69</sup> *Ibid.* p.31-32

<sup>70</sup> Encore au dix-neuvième siècle nous pouvons voir cette occurrence chez D Graham Burnett, « Hydrographic Discipline Among the Navigators: Charting an 'Empire of Commerce and Science », *the Nineteenth Century Pacific*. In *The Imperial Map: Cartography and the Mastery of Empire*, edited by James R. Ackerman. pages

<sup>71</sup> Colnett, *op. cit.* p.xiii

<sup>72</sup> *Ibid.* p.xv

*master*, mais le commandant préfère s'en tenir aux tâches qui lui ont été confiées par l'Amirauté (ou du moins c'est ce que le capitaine décide de traduire par écrit):

And the number of whales in sight presented a fair opportunity of making a profitable voyage in the article of black oil; but my predominant object was to fulfill the particular services recommended to me by the Lords of the Admiralty; and in one point I had at this moment the most flattering hopes of succeeding<sup>73</sup>.

Au-delà de cela, l'ouvrage regorge de petites anecdotes de voyage qui permettent à l'historien d'imaginer la vie à bord et la manière dont les informations circulaient en mer, notamment lorsque Colnett échange avec un capitaine de navire espagnol :

I learned that Louis the Sixteenth King of France had been beheaded by his own subjects, that the two Nations of Great Britain and France were engaged in war, and that there were on the Coast of Peru, a French privateer, two snows and a schooner, which had already captured several vessels.” Avant d'ajouter: “From this general conversation, and the manner in which he stated the probability of our being taken by the French cruisers as we went down the coast, we had some reason to believe that Great Britain was at war with Spain as well as France<sup>74</sup>.

Ainsi, il est primordial de s'intéresser aux buts qui motivent la rédaction de ces ouvrages car ils nous permettent de mieux interpréter leur contenu, et par la suite, expliquer le type d'informations qu'un naturaliste – tel que Lacépède – peut y trouver pour servir son propre propos. Si Colnett avait été envoyé dans ces mers du Sud, tel le capitaine Baudin quelques années plus tard, par une académie ou un muséum dans le but de collecter des spécimens marins et de ces régions, les pages de ce journal auraient sûrement été différentes. Les ouvrages de Olafsen & Povelsen et de Colnett apportent des informations avant tout de localisation des espèces, ce qui est très intéressant pour les naturalistes qui tentent de comprendre leur mode de vie. Le cas du capitaine Baudin, également cité par Lacépède et ô combien pertinent pour comprendre la manière dont ces voyages d'exploration servent aux naturalistes du Muséum sera abordé plus tard en tant qu'exemple dans la prochaine partie se consacrant au réseautage du Muséum. Mais plongeons nous sans plus attendre dans un troisième ouvrage pour compléter cette étude.

---

<sup>73</sup> *Ibid.* p.10

<sup>74</sup> *Ibid.* p.128

### 2.1.2.3. *Histoire des pêches des Hollandois, traduit par Bernard De Reste (1801)*

Cet ouvrage, à la limite entre récit de voyage et travail scientifique, est l'un des plus cités par Lacépède au sein de son étude. L'*Histoire des pêches des Hollandois*<sup>75</sup> semble alimenter en informations les passages concernant les espèces qui sont les moins décrites dans l'*Histoire Naturelle* à savoir le « Narwal » vulgaire, le Narwal microcéphale, le Narwal Anderson, le Cachalot trumpo, le Physale cylindrique, le Physetere orthodon ou encore le Dauphin marsouin. Le traducteur ne se contente pas ici de présenter une adaptation française du premier tome du volumineux ouvrage paru en 1720 du navigateur hollandais Cornelis Gijsbertsz Zorgdrager (166?-?), mais y ajoute de nombreuses informations trouvées chez Johann Anderson (1674-1743), naturaliste allemand qui trouve grande estime chez De Reste. Dans la préface de la traduction, De Reste nous apprend que cette traduction a été voulue par “le Ministre de la Marine” et qu’il a tenté de rendre le plus fidèlement le style de l’auteur :

Si j’avais sacrifié à l’élégance de la diction le vrai sens de mon auteur; un ouvrage élémentaire sur la Pêche de la Baleine dans les mers du Nord, doit en présenter les principes & détails de la manière la plus simple, par ce qu’ils doivent être saisis sans peine par tous ceux qui veulent en faire leur profit: ce ne sont pas, pour l’ordinaire, des Académiciens qui montent les vaisseaux pêcheurs, & qui vont s’exposer à toutes les incommodités & affronter tous les dangers d’une pêche dont le lucre est le seul attrait<sup>76</sup>.

Nous apprenons par la même occasion que cet ouvrage est avant tout destiné à des pêcheurs, qui se serviraient de ces instructions pour mener des chasses plus fructueuses. Plus tard dans cette étude, nous verrons la manière dont le gouvernement français au dix-huitième siècle tente de promouvoir la pêche depuis les ports de Dunkerque et du Havre, concordant avec la production de traductions de ce type d’ouvrages.

Si Lacépède semble préférer utiliser d’autres sources pour nourrir ses descriptions de plusieurs espèces, il semble également totalement éluder la dimension rituelle, très présente dans l’ouvrage hollandais, de ces pêches. Par exemple, « la propreté dans les vêtements est un des

---

<sup>75</sup> Première édition hollandaise de l’ouvrage : Cornelis G. Zorgdrager, *C. G. Zorgdragers Bloeyende opkomst der aloude en hedendaagsche groenlandsche visschery ... Met eene korte historische beschryving der noordere gewesten, voornamentlyk Groenlandt, Yslandt, Spitsbergen, Nova Zembla, Jan Mayen Eilandt, de Straat Davis... Met byvoeging van de walvischvangst in haare hoedanigheden, behandelingen, 't scheepsleeven en gedrag beschouwt. Door Abraham Moubach...*, Amsterdam J.Oosterwyck, 1720.

<sup>76</sup>Bernard De Reste, *Histoire des pêches, des découvertes et des établissemens des Hollandois dans les mers du Nord*, chez la Ve. Nyon, 1801. P.xxxi

principaux commandemens de la religion de ce peuple<sup>77</sup> »; si les vêtements sont sales la baleine leur échappe. Ou encore il tait le rôle que les femmes pouvaient tenir dans de telles pêcheries, on apprend en effet que :

Les femmes ont leur emploi particulier pendant toute la pêche, & cet emploi a un rapport direct avec la religion; leur tâche est de tenir les habits de pêcheurs dans l'état de propreté prescrit par les prêtres, & de réparer les déchirures qui peuvent se faire aux peaux dont les canots des pêcheurs sont recouverts<sup>78</sup>.

Lacépède évoque pourtant les mythologies grecques et romaines dans la partie sur le Dauphin vulgaire, il existe donc chez Lacépède une certaine hiérarchie dans les rites qui méritent d'être mentionnés ou non.

Ce que l'on trouve de cet ouvrage hollandais chez Lacépède sont des informations diverses et variées, concernant les espèces qu'il semble le moins connaître. Il en tire par exemple des observations sur la qualité de la graisse du Cachalot trumpo ou les différentes couleurs du narval. Étudier ces livres revient à s'imprégner de la littérature que Lacépède pouvait consulter pour s'instruire sur ces espèces qu'il ne verra jamais de ses propres yeux. La structure souvent chrono-géographique des récits de voyage lui permet de rassembler de nombreuses données sur les lieux où se trouvent les espèces ainsi que sur les éventuelles périodes de migrations. La description des chasses et des chairs lui permet d'attribuer des caractères à ces différents individus et d'avoir des informations sur la qualité de leur graisse. Ces récits nous permettent donc une certaine immersion dans le monde du naturaliste et son processus de sélection de ce qui est digne de figurer dans le dernier tome des *Histoires naturelles*. Plus important encore, la lecture de ces ouvrages nous permet d'enlever un filtre pour nous rapprocher plus près encore des sources de ces informations précieuses exploitées par les naturalistes de cabinet. Que pouvons-nous voir?

#### **2.1.2.4. Les marins font surface**

Dans la partie précédente nous avons pu étudier la manière dont Lacépède utilise les informations qu'il lit dans ces publications ainsi que ce qu'il choisit d'omettre. Mais en lisant ces ouvrages, ce qui paraît assez limpide au lecteur, c'est la présence des marins, mentionnés par les différents auteurs à de nombreuses reprises alors qu'ils ne le sont guère par Lacépède.

---

<sup>77</sup> *Ibid.*p.146

<sup>78</sup> *Ibid.*P.146-7

Leur savoir ou leur aide est très perceptible dans ces différents ouvrages alors qu'il est beaucoup plus dissimulé dans l'*Histoire naturelle des cétacées*. Colnett par exemple semble porter grande attention à l'avis de son *whaling master*, l'écoutant sur les manœuvres à faire en cas d'intempéries ou sur les spécimens à prendre en chasse ou ceux qu'il vaut mieux laisser passer. Il porte donc en estime le navigateur au même titre que le baleinier. De la même manière, Martens, que nous n'avons pas étudié plus tôt car assez peu mentionné par le naturaliste, pour son *Voyage to Spitsbergen*, mentionne également un baleinier pour décrire les différentes couleurs des Baleines franches : « I understood one of our harpooniers that once caught a whale at Spitsbergen that was white all over<sup>79</sup>. » Les baleiniers font donc régulièrement surface dans les pages de ces livres alors qu'ils semblent cantonnés presque exclusivement au passage sur la chasse chez le naturaliste.

Ainsi, si l'on compare un passage de l'*Histoire naturelle des cétacées* à l'*Histoire des pêches des Hollandois*, il est assez parlant de voir que Lacépède cite pratiquement mot pour mot le passage de De Reste ... en enlevant les quelques mots qui mentionnent les pêcheurs!

“Au mois de février 1736, Anderson vit à Hambourg un narwal qui avoit remonté l'Elbe poussé, pour ainsi dire, par une marée très forte<sup>80</sup>.”

Et voici la citation d'Anderson que De Reste inclut dans sa traduction :

“Au mois de février 1736, j'eus occasion de voir un veritable Narwhal; il avoit été porté à Hambourg dans un bateau de pêcheur : ce poisson avoit remonté l'Elbe à la faveur d'une forte marée<sup>81</sup> [...]”

De la même manière il change parfois le vocabulaire utilisé pour mentionner ces hommes, si nous comparons une nouvelle fois ces deux ouvrages :

“Un marin hollandois et habile cité par Anderson, disséqua avec soin la tête d'un physale cylindrique pris aux environs du cap Nord<sup>82</sup>.”

Et chez Anderson :

---

<sup>79</sup> Friedrich Martens Adam White, Isaac de La Peyrère Edward Pelham, *A collection of documents on Spitzbergen & Greenland: comprising a translation from F. Martens' Voyage to Spitzbergen, a translation from Isaac de La Peyrère's Histoire du Groenland, and God's power and providence in the preservation of eight men in Greenland nine months and twelve dayes*, London, Hakluyt Society 1855.p. 109 (je n'ai pas trouvé l'édition du temps de Lacépède mais les annotations en bas de page montrent que le texte n'a probablement pas été changé), édition originale Frédéric Martens, *Friedrich Martens, vom Hamburg. Spitzbergische oder groenlandische Reise Beschreibung gethan im Jahr 1671*, G.Schultz, 1675.

<sup>80</sup> Lacépède, *Histoire naturelle des cétacées*, op. cit.p.154

<sup>81</sup> Reste, op. cit.p.189

<sup>82</sup> Lacépède, *Histoire naturelle des cétacées*, op. cit.p.223

“La description de l’intérieur de la tête de ce Cachalot est sur-tout remarquable, & il paroît que personne, avant cet habile pêcheur, n’avoit examiné la tête de Cachalot avec autant de précision, d’exactitude & et de précaution que lui<sup>83</sup>.”

Comment expliquer une telle pratique? Nommer un pêcheur un marin c’est, en quelque sorte, enlever un degré de précision sur l’individu à l’origine d’une telle action et cela aurait peut-être pour but de la rendre plus acceptable. Un pêcheur serait-il, dans les représentations contemporaines, moins éduqué qu’un marin? Ou moins à même de traduire une vérité scientifique aux yeux de Lacépède? Aucune étude, à ma connaissance, ne me permet de répondre plus précisément à ces questionnements, il est cependant intéressant de noter ce tour de passe-passe du naturaliste.

Peut-être ne faudrait-il pas surinterpréter ces occurrences qui, mises bout à bout, semblent traduire une intention certaine du naturaliste à épurer son ouvrage de ce type de savoir. La réalité est plus complexe que cela. Nous pouvons également supposer que, selon Lacépède, ces informations indiquant la provenance des sources ne sont pas primordiales pour la compréhension de l’histoire naturelle de cette espèce. Cependant, ce simple travail de lecture nous permet de faire apparaître assez aisément ces acteurs dont nous soupçonnions la contribution à l’ouvrage de Lacépède mais qui semblent absents de celui-ci. Neil Safier appelle cela des “pratiques d’effacement” qui seraient induites par les flux massifs d’espèces végétales, animales et minérales arrivant des quatre coins du globe dans les centres de contrôle européens accompagnées de leurs amples descriptions. Elles subiraient au cours des différentes étapes des « réductions » avant d’atteindre leur état le plus épuré au sein des versions publiées<sup>84</sup>.

L’étude de ces différents ouvrages nous aura donc permis à la fois de saisir la diversité de la littérature – scientifique ou moins – disponible au naturaliste et la manière dont Lacépède traitait les informations qu’il en tirait. Enfin, ce survol des sources publiées nous permet d’affirmer une de nos hypothèses : si les baleiniers ne semblent pas très visibles chez Lacépède, ils le sont beaucoup plus chez d’autres auteurs qu’il a consultés. Le savoir vernaculaire des marins prend alors une place dans l’*Histoire naturelle des cétacées*, mais cette présence est comme fantomatique, car le comte en aura supprimé la plupart des traces que seule la lecture de ses sources permet de restituer.

---

<sup>83</sup> Reste, *op. cit.*p.158

<sup>84</sup> Neil Safier, *Measuring the new world: Enlightenment science and South America*, University of Chicago Press, 2008.p.11

Suffit-il d'être un lecteur assidu pour composer une histoire naturelle? Il semblerait que non. Si la liste bibliographique de Lacépède est assez longue, il dispose également d'autres outils pour attirer des informations sur les espèces. Lacépède n'est pas un auteur isolé qui fréquente communément une bibliothèque, il fait partie d'une institution influente dans le monde des sciences, dont l'autorité ne fait que croître au dix-huitième siècle. Voilà une ressource à exploiter pour mieux comprendre les méthodes de travail du naturaliste.

## **2.2. Activation d'un réseau**

### **2.2.1. La correspondance d'un naturaliste du Muséum**

L'une des principales questions qui motive la rédaction de ce mémoire de maîtrise vise la manière dont un homme, qui n'a jamais vu de baleines de sa vie, est parvenu à se procurer tant d'informations sur elles. Si, comme nous avons pu le voir, il pratique beaucoup la composition, allant chercher chez différents auteurs des informations sur chaque espèce, Lacépède reçoit également des informations par voie épistolaire, lui permettant d'avoir accès à des données – plus ou moins selon le cas – « exclusives ».

En parcourant l'ouvrage de Lacépède, on voit que les extraits de ce type de sources sont nombreux. Le naturaliste du Muséum ne mentionne pas moins d'une quinzaine de correspondants pratiquement tous français - les exceptions sont tout de même membres de l'Institut National ou de la Royal Society - dont la moitié font partie de l'Institut, nous donnant une première idée des voies par lesquelles circulent ces lettres. Les informations que Lacépède en tire vont du très anecdotique à des rapports précis, sur les spécimens échoués par exemple. Elles sont manifestement très utiles à l'auteur qui peut alors les utiliser à sa guise au sein de l'ouvrage. Malheureusement, l'impossibilité de voir la plupart des documents originaux ne nous permet pas de déterminer de façon précise le traitement que Lacépède réserve à ces informations. Car à mon grand regret, les archives du Muséum national d'Histoire naturelle ne possèdent pas de fonds de la correspondance de Lacépède ayant pour objet les cétacés en particulier, du moins pas celle issue de la période de préparation de *l'Histoire naturelle des*

*cétacées*<sup>85</sup>. J'ai pu consulter celle concernant les reptiles, poissons et ovipares mais aucune trace de lettres où il est question de mammifères marins. Cet ouvrage étant le dernier des *Histoires naturelles*, il se peut que sa correspondance se trouve autre part qu'au Muséum. Malheureusement ni l'Académie des sciences (dont il fut secrétaire perpétuel de 1801 à 1803<sup>86</sup>), ni la Bibliothèque Nationale de France, ne disposent de tels documents. Tout au plus suis-je tombée sur des bribes dans d'autres dépôts auxquelles nous référerons ici et là...

D'après les références dans l'*HNS*, le naturaliste peut se vanter d'une correspondance scientifique variée. Certains correspondants sont pour le moins illustres tels que le président de la *Royal Society* sir Joseph Banks ou le troisième président des États-Unis, alors en exercice, Thomas Jefferson; et d'autres plus modestes qu'il appelle « citoyen ». Les lettres qu'il cite lui sont parfois adressées directement ou il s'agit de missives entre différentes personnes qui lui ont été transmises par la suite. Au-delà des correspondances, il dispose également de notes manuscrites qui lui ont été envoyées par diverses personnes.

Quant aux circonstances qui président à cet afflux d'informations, il est difficile de faire la part des choses entre des envois plus ou moins spontanés, le travail de sollicitation du naturaliste ou encore les initiatives de l'institution dont il est un membre très en vue. Après tout, le Muséum d'histoire naturelle fait partie de ces "institutions normatives de la République des sciences en France"<sup>87</sup> ", pour formuler avec François Regourd, qui depuis le XVIIe siècle ont été mises en place pour pratiquer un mécénat institutionnel favorisant la centralisation des savoirs. La correspondance est au cœur du dispositif, comme l'a démontré Emma Spary à partir du cas d'André Thouin, longtemps jardinier en chef au Jardin du Roi qui fait preuve d'une parfaite maîtrise des échanges épistoliers menant à des échanges de graines et de plantes<sup>88</sup>. Ou encore James Delbourgo dans sa récente étude sur Hans Sloane. Ce savant devenu secrétaire de la *Royal Society* en 1693 et directeur de sa fameuse revue *Philosophical Transactions*, se trouve au centre de la correspondance de la *Society* venant de l'Europe ou des colonies d'Amérique ou d'Asie, le plaçant donc au cœur des nouvelles scientifiques du monde. Cette situation stratégique n'est

---

<sup>85</sup> Pour la période ultérieure, voir par exemple la correspondance liant Lacépède à Samuel L. Mitchill (1764-1831), éminent naturaliste new-yorkais connu, notamment, pour son intervention et témoignage dans le procès opposant *Maurice vs Judd* ayant pour objet la classification des baleines en tant que mammifères. Burnett, *Trying Leviathan*, *op. cit.* p. 55, n. 23.

<sup>86</sup> [http://www.academie-sciences.fr/archivage\\_site/academie/membre/liste\\_sp.htm](http://www.academie-sciences.fr/archivage_site/academie/membre/liste_sp.htm) consulté le 1er mai 2018 à 16:48

<sup>87</sup> Regourd, capitale, p.137. Renvoyer aussi à McClellan et Regourd, *Colonial Machine*

<sup>88</sup> E.C. Spary, *Utopia's Garden : French Natural History from Old Regime to Revolution*, Chicago, University of Chicago Press, 2000, p. 61-98.

pas étrangère à la collection considérable qu'il a pu amasser et qui sera aux origines de l'actuel British Museum<sup>89</sup>.

La position de Lacépède n'est pas tout à fait aussi stratégique. Mais grâce à sa chaire des « quadrupèdes ovipares, cétacés et serpens »<sup>90</sup>, grâce à son activité politique aussi, il jouit d'une notoriété et d'une autorité certaines. Et il profite de ce que l'on pourrait qualifier de travail institutionnel, par exemple celui d'encadrement de voyageurs-naturalistes dont les observations envoyées depuis des endroits reculés (vus de Paris, s'entend) du globe intéressent souvent Lacépède. C'est le cas notamment des informations transmises par le capitaine Baudin lors de son voyage en Terres Australes au début du XIXe siècle. Nous en parlerons à la fin de cette partie du chapitre. Mais passons d'abord en revue quelques correspondants du comte qui ont laissé des traces dans son ouvrage, en commençant par le plus célèbre. Et voyons (dans la mesure du possible) ce qui les motive.

#### 2.2.1.1. Correspondants et correspondances

Commençons donc par les célébrités. Thomas Jefferson (1743-1826), troisième président des États-Unis – et donc le plus connu – dont la correspondance est particulièrement mise en évidence, même si celle-ci ne concerne pas les cétacés. Lacépède cite l'intégralité d'une lettre reçue de Jefferson qu'il introduit de cette manière :

M. Jefferson, l'illustre président des États-Unis, m'écrit, dans une lettre du 21 février 1803, qu'ainsi que je l'avais prévu et annoncé dans le Discours d'ouverture de mon Cours de zoologie de l'an IX, il va faire faire un voyage pour reconnaître les sources du Missouri, et pour découvrir une rivière qui, prenant son origine très-près de ces sources, ait son embouchure dans le grand Océan boréal<sup>91</sup>.

La suite est une traduction entière de la lettre, qui ne comporte pas plus d'information sur les baleines que cette introduction. Elle intervient à la toute fin de la partie sur la Baleine franche,

---

<sup>89</sup> James Delbourgo, *Collecting the World: The Life and Curiosity of Hans Sloane*, London: Allen Lane, 2017.

<sup>90</sup> Spary, *Utopia's Garden*, p. 261.

<sup>91</sup> Lacépède, *Histoire naturelle des cétacées*, op. cit. p.101. Il s'agit du voyage de Lewis et Clark : sur cette expédition, voir notamment David A. Dalton, *The Natural World of Lewis and Clark* (2008). Encore dans son récit autobiographique, écrit en 1816, Lacépède se félicite des « marques d'estime et d'amitié que m'a plus d'une fois données M. Jefferson dont le nom n'est prononcé qu'avec respect dans les deux mondes, et pour lequel j'ai une tendre vénération. » Lacépède, « Notice de ma vie », *Dix-huitième siècle*, 7, 1975, p. 51-85, ici p. 78 (voir la présentation de Roger Hahn, « L'autobiographie de Lacépède retrouvée », *ibid.*, p. 49-50.

dans un passage où Lacépède déplore la disparition de certaines espèces de cétacés, qu'il ne sera plus possible d'observer, quelle que soit la latitude, comme il fut le cas de *l'éléphant de l'Ohio* ou du *megatherium*<sup>92</sup>. Nous pouvons voir que le contexte de l'insertion de cette lettre semblerait presque créé de toutes pièces pour pouvoir mentionner ce cher collaborateur<sup>93</sup>.

Bref, la présence de Jefferson passablement tirée par les cheveux pour ce qui est de l'étude de Lacépède sur les baleines – même si l'on sait que Jefferson envoya des spécimens d'autres espèces au Muséum, notamment afin de tenter d'infirmer la thèse de Buffon sur la dégénérescence des espèces américaines<sup>94</sup>.

Quoi qu'il en soit, un tel cas de citation de complaisance est exceptionnel. D'autres correspondants bien connus ont, eux, des informations à fournir sur les cétacés.

Les notes manuscrites de Georges-René Pléville Le Peley (1726-1805) sur ses expériences en mer sont plus utiles à l'historien des baleines. Encore une fois, Lacépède souligne deux fois plutôt qu'une le caractère illustre de ce vice-amiral devenu ministre de la Marine et des Colonies sous le Directoire. Ce « vénérable collègue le sénateur Pléville-le-Peley » (Lacépède devient sénateur en 1799) est un « respectable homme d'état, l'un des plus braves militaires, des plus intrépides navigateurs et des plus habiles marins » – des louanges susceptibles de donner du poids au témoignage du l'ancien ministre tout en rejaillissant favorablement sur celui qui a reçu ses notes en exclusivité. Les observations de Pléville s'avèrent très utiles à Lacépède. Précisons qu'ayant fui son destin de prêtre de paroisse, le (très) jeune Pléville fait (en 1739) ses premières armes de marin à bord d'un morutier pêchant au large des côtes canadiennes, avant de devenir corsaire et officier de la Marine<sup>95</sup>. Dans l'assez longue citation que l'on trouve dans l'*Histoire naturelle des cétacées*, la partie la plus éloquente se lit comme suit :

---

<sup>92</sup> *Ibid.*P.101

<sup>93</sup> Dans une lettre datée du 14 juillet 1808, Jefferson remercie Lacépède de lui avoir fait parvenir une édition de son *Histoire naturelle des cétacées*, qu'il trouve « entirely worthy of your high reputation in the literary world ». Lettre de Thomas Jefferson à Lacépède, Archives Muséum MS346.

<sup>94</sup> Par exemple, dans cette même lettre Jefferson lui fait un rapport de l'expédition de Lewis et Clark et annonce l'envoi au musée d'une multitude d'ossements qu'il détaille dans la lettre. Lettre de Thomas Jefferson à Lacépède, 14 juillet 1808, Archives Muséum MS346. Sur le célèbre envoi (en 1786) par Jefferson à Buffon d'un orignal empaillé, voir lettre du 1<sup>er</sup> octobre 1786, MS346 des archives du Muséum et plus largement Lee Alan Dugatkin, *Mr. Jefferson and the Giant Moose: Natural History in Early America*, Chicago, University of Chicago Press. 2009 ; sur la controverse au sujet de la dégénérescence, Jan Golinski, « American climate and the civilization of nature » *Science and empire in the Atlantic world*, : , Routledge, 2008. ou Chandos Michael Brown, « A natural history of the Gloucester sea serpent: Knowledge, power, and the culture of science in antebellum America », *American Quarterly*, vol. 42, n° 3, 1990.

<sup>95</sup> Dans la biographie sommaire rédigée par le Comité Formé pour l'Érection du Monument de Pléville Le Peley en 1905, il lui est attribué cette phrase : « Tous ces travaux continuels m'excédaient mais mon orgueil construit à prouver à tous ceux qui m'entouraient que j'étais fait pour autre chose que pour être prêtre de paroisse ». Raoul

J'étais un jour avec mes pêcheurs; des baleines parurent sur l'horizon; je me préparai à leur céder la place; mais la quantité de morue qui était dans le bateau y avait répandu beaucoup d'eau qui s'était pourrie; pour porter la voile nécessaire, j'ordonnai qu'on jetât à la mer cette eau qui empoisonnait; peu après je vis les baleines s'éloigner, et mes bateaux continuèrent de pêcher<sup>96</sup>.

L'anecdote a pour but de prouver que les baleines possèdent un odorat. Lacépède l'introduit après une partie plus pointue décrivant le système olfactif des cétacés. Un témoignage sur les « mœurs » des baleines qui, permettant l'alternance de style si cher à l'auteur, intervient à l'appui de sa démonstration anatomique.

C'est ainsi que Lacépède déploie au service de son argumentation un témoignage coloré provenant d'un serviteur de l'État bien en vue. Un dernier correspondant célèbre de Lacépède s'avérera encore plus utile et ce, grâce à sa situation on ne peut plus stratégique : Joseph Banks est – et fut pendant longtemps (1778-1820) – président de la Royal Society de Londres. Dans son ouvrage, Lacépède remercie plusieurs fois son « illustre confrère » de lui avoir transmis des dessins et des notes<sup>97</sup>. Il s'agit visiblement d'une série d'envois qui s'étirent dans le temps, comme le laisse entendre la remarque dans le récit autobiographique du comte voulant que Banks lui aurait « témoigné dans plusieurs circonstances une bienveillance bien flatteuse pour moi »<sup>98</sup>. Ces échanges de lettres (conservées aux archives de la British Library) entre les deux savants nous intéressent au plus haut point, car il s'agit vraisemblablement du début de cette correspondance intermittente au sujet des baleines, nous informant à fortiori sur le fait que Lacépède travaille depuis dix ans au rassemblement de ces informations. Le 7 mars 1794 (17 ventôse de l'an II), Lacépède s'adresse à Banks pour lui demander des informations pour la rédaction de son livre sur les cétacés. On constate donc que dix ans avant la parution de son ouvrage, Lacépède commence déjà à rassembler des informations sur les baleines. Mais ce qui est encore plus intéressant, c'est de voir le comte préciser les informations qui lui seraient les plus précieuses :

Auriez-vous à votre disposition, ou connoitriez-vous à la disposition de quelqu'un de vos amis, des descriptions, notices, ou renseignements particuliers, inédits et relatifs aux

---

Fougeray du Coudrey, *Pléville-Le-Pelley: mousse, corsaire, officier de vaisseau, amiral, ministre de la Marine, 1726-1805*, Granville, A.Dior, 1905.p.5.

<sup>96</sup> Lacépède, *Histoire naturelle des cétacées*, op. cit.p.24

<sup>97</sup> Lacépède, *Histoire naturelle des cétacées*, p. 60, 304...

<sup>98</sup> Lacépède, « Notice de ma vie », *Dix-huitième siècle*, 7, 1975, p. 51-85, cit. p. 78-79.

baleines et autres cétacées, notamment à ceux qui vivent dans les mers de l'hémisphère austral<sup>99</sup>?

Comme nous le verrons plus tard, Lacépède se trouve en effet être mieux renseigné sur les spécimens habitant les mers du Nord, d'où cette curiosité qui vise plus particulièrement l'hémisphère sud. Ainsi solliciter l'aide de son président peut paraître judicieux pour utiliser le réseau de la *Society* qui peut être différent du celui du Muséum ou de l'Institut.

En l'occurrence, à la lecture de la réponse de Banks, on peut se rendre compte que lui-même n'est pas un interlocuteur très spécialisé et que son réseau ne paraît guère susceptible de fournir des informations fiables sur les baleines. Il admet – ou prétend? – dans un premier temps ne pas avoir eu l'opportunité (lui-même ou ses amis) d'apercevoir des espèces de cétacés ou même d'en étudier les ossements; et la confusion sur le nom des espèces qui suit appuie son inexpertise<sup>100</sup>.

---

<sup>99</sup> Letter to Sir Joseph Banks dans Archives de la British library MS8099/267

<sup>100</sup> Letter to Bernard Etienne de la Ville, Comte de Lacépède from Joseph Banks dans Archives de la British Library MS8099/1730

267  
263.

ÉGALITÉ.  LIBERTÉ.

Paris, le 17 ventôse — an 4 de la République.

Le Sénateur Lacepède, de l'Institut national,

Au Citoyen  
à Sir Joseph Banks  
Président de la Société royale,  
illustre collègue

Le 3<sup>e</sup> et dernier volume in-4<sup>e</sup> de l'histoire des poissons, va paraître. je vous demande la permission, illustre collègue, de vous en faire parvenir un exemplaire, et de vous prier de révenir ce nouveau hommage de ma haute estime au tribut que vous avez déjà agréé, en recevant des vôtres bibliothèque, le premier volume de cette histoire.

Excusez, bon avis, illustre collègue que j'aye l'honneur de vous demander une seconde faveur. Vous ne me la refusez pas parce qu'elle pourra être utile aux progrès de science qui vous ont de si grandes obligations.

je travaille à l'histoire des cétacées, pour compléter.

Merc 14

Figure 1 : Lettre de Lacépède à Sir Joseph Banks de la Royal Society, Archives de la British Library MS8099/267

Quelles que soient ses résultats immédiats, la demande que Lacépède adresse à Banks est révélatrice de sa stratégie de recherche. Car il souhaite tirer profit non seulement du savoir, mais aussi du réseau savant du président de la Société royale. À la longue, cette stratégie portera des fruits, comme le montre par exemple le renvoi, dans *l'Histoire naturelle des cétacées* à un dessin

de la main de « M Bachstrom, remis dans le temps à sir Joseph Banks [...] illustre président de la société royale de Londres »<sup>101</sup>.

D'autres correspondants ne sont guère connus du public, mais n'en sont que plus compétents. C'est du moins l'impression qui se dégage des contributions de ceux que Lacépède qualifie de simples "citoyens" – des personnes qui, sans toujours être des naturalistes réputés, paraissent du moins maîtriser les codes de l'histoire naturelle. Citons quelques exemples de correspondants dont la contribution est saluée dans l'*Histoire naturelle des cétacés*. Geoffroy de Valogne, « observateur très éclairé <sup>102</sup> » (auteur de l'ouvrage *Règne végétal* (1787), qui ne semble pas jouir d'une grande postérité mais se trouve dans la bibliothèque de Antoine-Laurent de Jussieu<sup>103</sup>, longtemps directeur du Muséum d'histoire naturelle), témoin d'un échouage de Baleinoptère museau pointu (petit rorqual) en 1791 aux environs de la rade de Cherbourg; le citoyen Joseph Doulen, de Dunkerque, qui communique des observations faites par un capitaine de vaisseau des États-Unis au naturaliste<sup>104</sup>; ou encore Jacques Quine, architecte de Grasse qui fournit un dessin de baleinoptère rorqual<sup>105</sup>.

La relative diversité de ce groupe de correspondants saute aux yeux. S'ils jouissent vraisemblablement d'une situation qui leur offre loisirs et éducation, ils ne sont pas tous, loin de là, des naturalistes bien connus. L'analyse des professions des auteurs de lettres reçues par le comte et archivées au Muséum au sujet d'espèces autres que les baleines confirme cette impression gagnée à la lecture de l'*Histoire naturelle des cétacés* d'un groupe de « fournisseurs » qui consacrent tantôt plus, tantôt moins de temps à l'histoire naturelle<sup>106</sup>. Certains d'entre eux sont de véritables spécialistes : Paul Boddaert (1730-1796) est médecin et professeur d'histoire naturelle à l'Université d'Utrecht aux Pays-Bas, alors que [Charles] Arthaud est médecin du roi écrivant depuis Saint-Domingue. D'autres exercent des fonctions qui n'englobent pas, à première vue du moins, la pratique de l'histoire naturelle. Louis-Gilbert Boutarel est un « juge de paix », Dom Fleurand du prieuré de Flavigny est un bénédictin et Caffarelli, un abbé. Ils écrivent sur des sujets variés allant de la botanique à des observations

---

<sup>101</sup> Lacépède, *Histoire naturelle des cétacés*, *op. cit.* p. 104. Nous reviendrons plus longuement sur les dessins dans la dernière partie de ce chapitre.

<sup>102</sup> *Ibid.* p.137

<sup>103</sup> *Catalogue de la bibliothèque de MM de Jussieu*, Henri Labitte, libraire, Paris, 1857 p.448.

<sup>104</sup> Lacépède, *Histoire naturelle des cétacés*, *op. cit.* p.201

<sup>105</sup> *Ibid.* p.132-133

<sup>106</sup> E.C. Spary en vient à des conclusions analogues au sujet des correspondants d'André Thouin : *Utopia's Garden*, p. 61-62.

sur les reptiles et poissons. Et plusieurs d'entre eux ne ménagent pas les efforts, ne reculant pas devant l'expérimentation, par exemple. Preuve en est les petites expériences d'Arthaud sur des œufs d'Iguane « [...] des œufs bouillis dans l'huile, ils y éclatent quelques fois. Le jaune se grumèle et se durcit : le blanc se coagule<sup>107</sup> », il ouvre également la femelle pour y voir ses entrailles. De la même manière, l'abbé Caffarelli n'hésite pas à ouvrir un lézard qui lui parut curieux pour en décrire les viscères :

Il y a six semaines que chassant aux insectes j'aperçus un lézard gris dont le corps me parut d'une largeur remarquable. Je n'eus que le temps de mettre les pieds dessus [...]. Étonné de ce phénomène je saisi le lézard qui était resté sous mon pied et avec un canif je lui fendu le ventre depuis le cou jusqu'à la queue je trouvais dans son corps une espèce de chapelet composé de dix grains [...] <sup>108</sup>.

Boddaert enfin ne décrit pas une expérience comme telle mais commente les dessins, joints à sa lettre, qu'il a réalisés d'une espèce de tortue qu'il a pu observer dans une vente – d'une collection d'un cabinet de curiosité? – à Amsterdam (fig. 2) <sup>109</sup>.

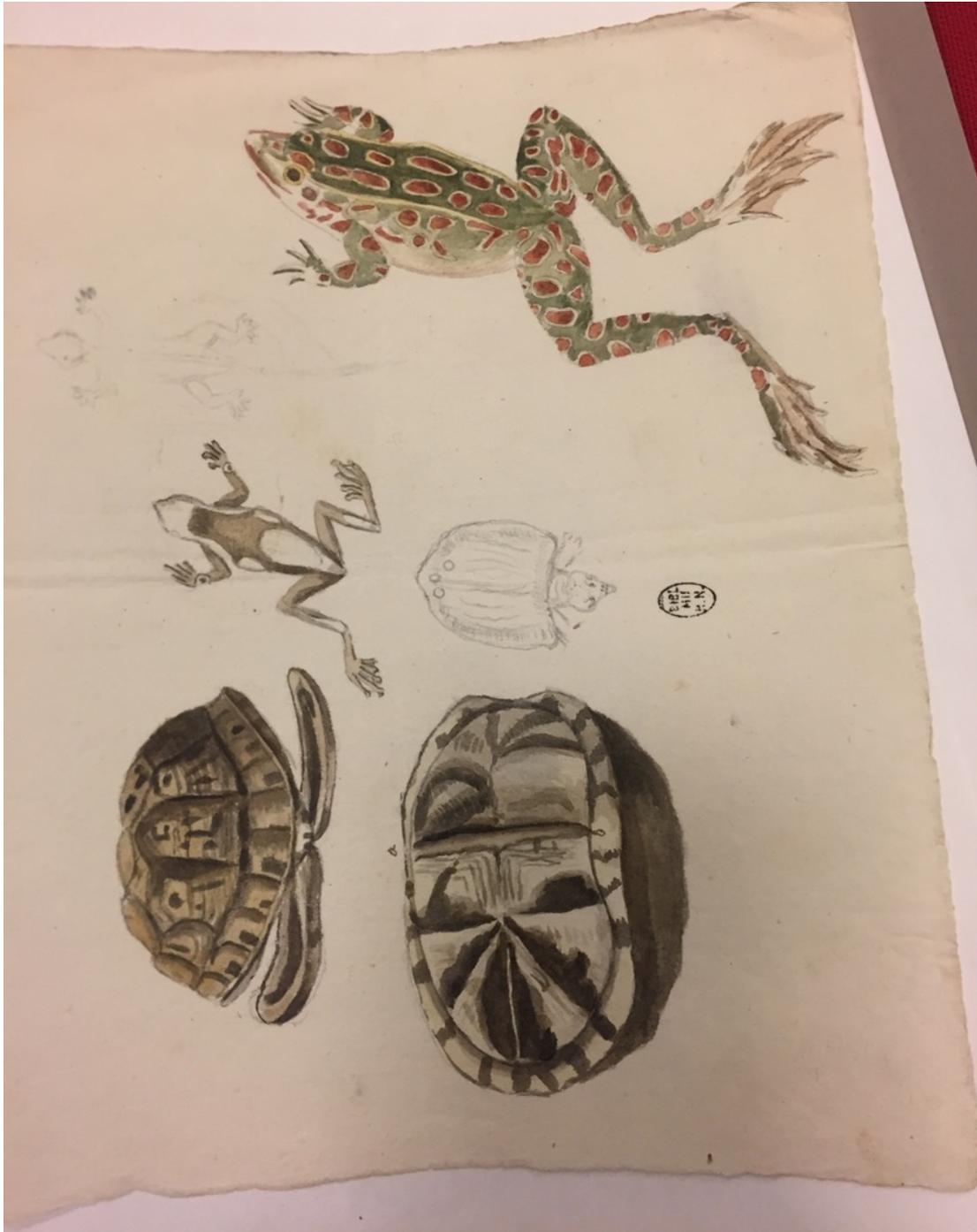
---

<sup>107</sup> Lettre d'Arthaud à Lacépède, Archives du Museum d'Histoire naturelle de Paris Ms 346.

<sup>108</sup> Lettre de l'abbé Caffarelli, à Lacépède, Archives du Museum d'Histoire naturelle de Paris Ms 346

<sup>109</sup> Lettre de Boddaert à Lacépède, Archives du Museum d'Histoire naturelle de Paris Ms 346

Figure 2 : Dessins accompagnant la lettre de Boddaert à Lacépède, Archives du Museum d'Histoire naturelle de Paris Ms 346



Si nous insistons sur ces contributions, c'est qu'elles sont bien souvent non sollicitées. Bon nombre de ces lettres semblent en effet provenir de personnes qui envoient des informations de manière assez spontanée. Elles débent souvent de la même manière : « Permettez qu'un amateur d'histoire naturelle qui n'a pas l'honneur de vous connaître que par votre belle histoire des quadrupèdes ovipares interrompe un moment vos travaux pour vous communiquer les remarques sur quelques passages [...] »<sup>110</sup>; « Quoique je n'aye pas l'honneur d'être connu de vous, je crois cependant devoir vous faire part d'une observation que j'ai faite sur le lézard gris, je la soumets à vos lumières<sup>111</sup> », etc.<sup>112</sup>. Que l'on transmette parfois ainsi les fruits d'un assez long travail, voilà sans doute un indice de la grande réputation de Lacépède, de son pouvoir d'attraction ou encore du crédit initial dont il bénéficie dans cette économie épistolaire du don et du contre-don. Mais le constater, c'est déjà voir se profiler l'institution qui héberge le naturaliste, institution à la fois garante de sa réputation et source éventuelle des contreparties (validation, publication...) que ces correspondants souhaiteraient sans doute recevoir. Ce qui incite à également à voir comment Lacépède agit au sein de l'institution afin de se renseigner sur les espèces lointaines, dont les cétacés.

Emma Spary a consacré un chapitre mémorable, centré sur André Thouin, au complexe dispositif mis en place autour du Jardin du Roi pour faire converger sur lui spécimens, graines, informations textuelles, dessins...<sup>113</sup> Le continuateur le mieux connu du début du XIXe siècle est sans doute Georges Cuvier; Martin Rudwick a décrit les techniques d'internationalisation des appels à la collaboration que l'auteur des *Recherches sur les ossements fossiles* (1812) élabore au cours de ces années. Cuvier est justement en voie de réfléchir aux moyens d'augmenter le flux centripète au moment où paraît l'*Histoire naturelle des cétacées* de Lacépède. Le brouillon, raturé et retravaillé, d'une lettre « type » écrite de la main de Cuvier en 1804, fournit une bonne idée des pratiques qu'il préconise et qui systématise celles qui ont été

---

<sup>110</sup> Lettre de Boutarel à Lacépède datée du 26 Avril 1789, Archives du Muséum national d'Histoire naturelle de Paris Ms 346

<sup>111</sup> Lettre de l'abbé Caffarelli à Lacépède datée du 4 octobre 1789, Archives du Muséum national d'Histoire naturelle de Paris, Ms 346.

<sup>112</sup> Notons en passant la tendance de ces correspondants à s'excuser d'écrire directement au naturaliste, sans lui avoir été présentés, enfreignant donc une règle centrale de la politesse entre correspondants. Sur ces questions, voir Margaret O. Meredith, « Friendship and Knowledge: Correspondence and Communication in Northern Trans-Atlantic Natural History, 1780–1815 », dans Simon Schaffer et al. dir., *The Brokered World: Go-Betweens and Global Intelligence, 1770-1820* (Sagamore Beach, Science History Publications, 2009), p. 151-191, ici p. 156-157; sur la façon d'André Thouin d'initier des correspondances savantes, voir E.C. Spary, *Utopia's Garden*, p. 61-62.

<sup>113</sup> *Ibid.*, p. 61-88.

élaborées au Jardin puis au Muséum depuis un certain temps déjà. Il en va de l'élargissement du réseau de correspondants de l'institution<sup>114</sup>. La première partie de cette lettre invite les récipiendaires à prendre part à la collaboration au nom du bien de la science:

Les professeurs-administrateurs du muséum d'histoire naturelle [...] se sont déterminés à inviter les principaux naturalistes du monde civilisé à correspondre avec eux pour le bien de la science qu'ils sont chargés d'enseigner et d'étendre<sup>115</sup>.

Par la suite Cuvier prend soin de flatter le lecteur de cette lettre (non sans flatter, du coup, ses propres collègues qui ont eu la clairvoyance de dresser une liste de véritables élus de la science), pour lui montrer la grande estime qu'il lui porte. Et ce, même s'il envoie cette même lettre à tous les naturalistes concernés:

La célébrité de votre nom, et l'importance de vos travaux vous ont fait placer [...] sur une liste que le soin qu'on a mis à la former ne pourra manquer de rendre honorable.

Puis Cuvier mentionne les avantages à envoyer de telles informations aux professeurs du Muséum, d'abord par une promesse de publication: « [...] vos observations et vos découvertes seront à l'instant imprimées dans l'ouvrage que nous publions depuis deux ans, sous le titre d'*Annales du muséum d'histoire naturelle* [...]. » Et dans un second temps, « celui d'entre nous [du Muséum], que vos observations concerneront plus particulièrement sera chargé de vous répondre et vous fera part de tout ce que nous pourrons savoir [...] ». De plus, formule obligeamment Cuvier, « [s]i vous avez besoin pour compléter quelque travail, de connaître quelques-uns des objets existans dans notre muséum nous nous empresserons de vous envoyer à leur sujet, tous les renseignements nécessaires. »

C'est ici qu'intervient le comte de Lacépède. Présent au Jardin presque sans interruption depuis 1784 et, à partir de 1794, professeur de zoologie très actif dans la direction du Muséum, il se trouve parmi les chercheurs qui feront fonctionner, au nom de la collectivité professorale, ce dispositif institutionnel de centralisation des objets et des informations. Voyons-le à l'œuvre, alors qu'il réceptionne en bonne et due forme des collections entières à l'époque des guerres révolutionnaires. Et ce, non sans recueillir en passant quelques précieuses informations sur les baleines...

---

<sup>114</sup> Rappelons que le titre de correspondant du Jardin du Roi existe depuis le début des années 1770 : E.C. Spary, *Utopia's Garden*, p. 74-75.

<sup>115</sup> Archives du Muséum d'histoire naturelle de Paris, Ms 2528/42

Projet, de la main de Cuvier, de la lettre à adresser aux naturalistes élus correspondants du Muséum (1804). (Bibliothèque du Muséum, Ms 2528)

60  
1804  
15.0

Cuvier (42)

[1804]

Monsieur

les professeurs-administrateurs du Muséum national d'histoire naturelle, conformément à la loi qui les constitue, et des règlements que le gouvernement leur a donnés, se sont déterminés à inviter les principaux Naturalistes du Monde civilisé à correspondre avec eux pour le bien et l'avancement de la science qu'ils sont chargés d'enseigner et de cultiver et d'étendre. La célébrité de votre nom, et l'importance de vos travaux, ne pouvaient manquer de vous <sup>ont</sup> fait placer des premières, sur une liste honorable que le soin qu'on a mis à la former, ne pourra manquer de rendre honorable. Si vous agréés la correspondance que nous vous offrons, il en

BIBL. MUS. N.

Figure 3 : Brouillon de lettre, de la main de Cuvier, à envoyer aux correspondants du Muséum, MS2528/42

Lacépède semble en effet jouer le rôle d'interlocuteur désigné pour un puissant bienfaiteur du Musée : Louis-Marie de La Réveillère-Lépaux, lequel en tant que « citoyen [...], membre de l'Institut national et lors membre du Directoire » ... et botaniste enthousiaste se trouve bien placé, à la fin du XVIIIe siècle, pour enrichir les collections du Muséum<sup>116</sup>. La lettre que Lacépède lui envoie le 24 mai 1799 offre un aperçu des transactions entre le Muséum et un donateur influent – des transactions qui à certains égards préfigurent celles que Cuvier codifiera dans son brouillon de 1804. Lacépède commence par remercier La Réveillère-Lépaux pour « la belle collection d'animaux de l'Amérique méridionale, qu'[il a] bien voulu mettre à la disposition du Museum »<sup>117</sup>. On apprend que le membre du Directoire n'en est pas à son premier don, puisque Lacépède lui fait part de toute la gratitude des professeurs du muséum « pour le nouveau témoignage qu'[il vient] de donner de l'amour éclairé qu'[il a] voué aux sciences ». On apprend par la suite qu'une partie des spécimens trouveront leur place au sein des collections zoologiques nationales et qu'une autre partie iront à l'école centrale d'Angers – La Réveillère étant Angevin de cœur. Dans la liste en deux colonnes qu'il dresse des spécimens, Lacépède a « l'honneur de [lui] écrire la nomenclature de tous ceux qu'[il a] eu la bonté de [leur] adresser. » Nous pouvons y trouver une cinquantaine d'espèces: des mammifères (singes, fourmiliers, porc-épics, paresseux...); des gallinacés, des oiseaux, des quadrupèdes ovipares, des serpents et des poissons, dont la nomenclature a bien été fournie comme contre-don, dans l'espoir évident d'inciter le naturaliste-politicien à en faire davantage à l'avenir<sup>118</sup>. Ainsi La Réveillère-Lépaux dispose de l'identification des espèces qu'il a pu envoyer par un des titulaires d'une chaire de zoologie du Muséum, qui fait autorité. Lacépède semble, en effet, être tout désigné pour lui

---

<sup>116</sup> Réveillère-Lépaux est initié aux joies de la botanique vers 1781 par sa future épouse Jeanne-Marie Boyleau de Chandoiseau, botaniste accomplie. Il devient ami d'André Thouin, jardinier en chef du Jardin du Roi; avant d'entamer sa carrière politique, il anime la Société des botanophiles d'Angers. [Louis-Marie] Réveillère-Lépaux, *Mémoires*, t. 1, Paris, Plon, 1895, p. 48-49.

<sup>117</sup> La Réveillère, Directeur en charge des affaires culturelles, s'implique activement dans la mise sur pied de l'expédition aux Antilles (1696-1698) de Nicolas Baudin, riche en retombées végétales pour le Muséum, mais non, semble-t-il, en spécimens zoologiques sud-américains. Voir Michel Jangoux, « L'expédition aux Antilles de *La Belle Angélique* (1796-1798) », dans M. Jangoux, dir., *Portés par l'air du temps : les voyages du capitaine Baudin* (Bruxelles, Éditions de l'Université de Bruxelles, 2010), p. 41-50.

<sup>118</sup> Ici, rien n'est clair, mais on peut penser que La Réveillère serait en mesure de faciliter la transmission au Muséum de collections confisquées à l'étranger lors des campagnes de l'armée française. Voir le cas des fossiles de poissons confisqués lors de la campagne d'Italie étudié dans Jean Gaudant, « Brève histoire de la collection Gazola de poissons fossiles éocènes de Monté Bolca (Italie) conservée au Muséum national d'Histoire naturelle, Paris », *Geodiversitas* 33,4 (2011), p. 637-647. Sur les confiscations en général : E.C. Spary, « L'invention de l'«expédition scientifique» : Histoire naturelle, empire, et Égypte », dans Marie-Noëlle Bourguet et al., dir., *L'invention scientifique de la Méditerranée*, Paris, Éditions de l'EHESS, 1998, p. 119-138, ici p. 123-125.

répondre car il a, à cette période, déjà publié un ouvrage d'ichtyologie, sur les quadrupèdes ovipares, les serpents et est sûrement en train de préparer son ouvrage sur des mammifères: les baleines. C'est en effet par l'entremise de La Réveillère-Lépaux (et le directeur de l'administration centrale du département du Var) que le comte reçoit un précieux dessin de baleinoptère rorqual (fait par Jacques Quine, architecte de Grasse)<sup>119</sup>.

L'exemple de La Réveillère-Lépaux, bienfaiteur important du Muséum, montre qu'en ce qui concerne Lacépède, gérer de la correspondance au nom de ses collègues professeurs le conduit aussi à répartir les spécimens reçus. Dans le cas d'une expédition organisée par (ou avec l'appui de) l'institution, le comte se trouve à nouveau à réguler le flux centripète des *naturalia*, non sans bénéficier de quelques retombées qui s'avéreront utiles pour l'étude sur les cétacé(e)s alors en cours. Il s'agit du voyage du capitaine Nicolas Baudin (1750-1803).

#### 2.2.1.1.1. *Le cas du voyage Baudin en Terres Australes (1800-1803)*

Le Jardin du Roi possède une longue tradition d'encadrement des voyages de savants<sup>120</sup>. Quelques jalons de ce récit : le grand intérêt envers les voyages aux Antilles et en Amérique du Sud manifesté dès le XVIIe siècle par Guy-Crescent Fagon, alors intendant du Jardin<sup>121</sup>; les liens solides entre divers savants du Jardin et Philibert Commerson (1727-1773), médecin et auteur d'une remarquable notice sur les voyages d'histoire naturelle qui enrichira l'institution d'une importante collection amassée lors du voyage de Bougainville<sup>122</sup>; le Muséum en tant que bénéficiaire matériel et symbolique des entreprises savantes et révolutionnaires au Pacifique (expédition de Jean-Antoine Bruny d'Entrecasteaux, 1792-1794)<sup>123</sup> et en Égypte<sup>124</sup>. Comme le fait remarquer Emma Spary, à la longue, « les naturalistes [du Jardin du Roi et du Muséum] connurent de plus en plus de succès dans leurs tentatives pour se servir de voyages officiels d'exploration afin d'enrichir leurs collections »<sup>125</sup>. Le voyage de Baudin s'insère dans cette

---

<sup>119</sup> Lacépède, *Histoire naturelle des cétacées*, op. cit. p.132

<sup>120</sup> Yves Laissus, « Les voyageurs naturalistes du Jardin du roi et du Muséum d'histoire naturelle: essai de portrait-robot », *Revue d'histoire des sciences*, 1981.

<sup>121</sup> J. S. McClellan et F. Regourd, *The Colonial Machine*, p. 86.

<sup>122</sup> Laissus, *loc. cit.* p.272; J. S. McClellan et F. Regourd, *The Colonial Machine*, p. 197 et 313-314.

<sup>123</sup> Harrison, *loc. cit.*

<sup>124</sup> E.C. Spary, « L'invention de l'«expédition scientifique» : Histoire naturelle, empire, et Égypte », dans Marie-Noëlle Bourguet et al., dir., *L'invention scientifique de la Méditerranée*, Paris, Éditions de l'EHESS, 1998, p. 119-138.

<sup>125</sup> E.C. Spary, *Utopia's Garden*, p. 76.

évolution et, fruit d'une conjoncture exceptionnellement favorable au rayonnement scientifique de la France, met pour ainsi dire les naturalistes aux commandes.

Lacépède fera partie du « petit groupe de savants [du Muséum et de l'Institut National des Sciences et des Arts] qui dirigèrent les recherches » associées à cette expédition<sup>126</sup>. On peut même le qualifier d'un des maîtres d'œuvre de l'entreprise : avec Antoine-Laurent de Jussieu, administrateur du Muséum, il s'y intéresse dès le plaidoyer initial en faveur d'un voyage scientifique de ce genre que les professeurs de l'institution adressent au ministre de la Marine en 1798<sup>127</sup>. Lorsque le voyage est finalement approuvé par le Premier Consul en 1800, Lacépède est membre de la commission chargée par l'Institut de France d'évaluer le projet et, désormais, d'encadrer sa réalisation<sup>128</sup>. C'est donc encore une fois grâce à sa situation stratégique au sein des institutions de son pays, et non comme destinataire à titre personnel des rapports et des spécimens expédiés à Paris par les membres de l'expédition, que le comte pourra se renseigner sur les progrès de l'entreprise. Et c'est ainsi que certaines des retombées du voyage de Baudin trouvent leur place, encore toutes chaudes, dans l'*Histoire naturelle des cétacées*.

Le voyage de Baudin s'avère être un bon exemple pour définir la manière dont le Muséum – ici de concert avec l'Institut national – orchestre des expéditions scientifiques au tournant du dix-neuvième siècle. Rappelons que quand Nicolas Baudin écrit à Jussieu en 1796 pour lui proposer – en échange d'aucune récompense tangible autre que l'armement du vaisseau ainsi que d'un équipage – un voyage d'exploration aux Antilles dans le but d'augmenter les connaissances en histoire naturelle, il est déjà réputé pour avoir mené à bien ce type d'expéditions. En effet il fit deux voyages aux Indes sous le pavillon autrichien afin de récolter des plantes et des graines pour Joseph II avant de proposer son aide à l'amélioration des connaissances de sa propre nation. Cette expédition antillaise dont Jussieu fit un bon rapport au ministre de la Marine, permit à Baudin de renouveler sa demande pour un voyage bien plus ambitieux : un voyage en terres australes<sup>129</sup>. C'est Jussieu qui écrira à Joseph Banks afin d'écartier dans la mesure du possible la

---

<sup>126</sup> Carol E. Harrison, « Planting Gardens, Planting Flags : Revolutionary France in the South Pacific », *French Historical Studies*, 24, 2 (2011) : 243-277, cit. p. 249.

<sup>127</sup> Les professeurs du Muséum au ministre de la Marine Bruix, 12 Thermidor an VI (30 juillet 1798), Archives Nationales, Marine BBA995, dans Michel Jangoux, *Le voyage aux Terres australes du commandant Baudin*, Paris, Presses de l'Université de Paris-Sorbonne, 2013, p. 19-22.

<sup>128</sup> M. Cangoux, *Le voyage...*, p. 51, 357.

<sup>129</sup> Michel Jangoux, Sophie Linon-Chipon et Daniela Vaj, « Nicolas Baudin par son contemporain André-Pierre Ledru: une autre perception du capitaine naturaliste », *Relations savantes: voyages et discours scientifiques*, 2006.

menace que la guerre fait planer sur l'expédition. La lettre, qui remonte jusqu'à l'expédition américaine de Baudin, montre bien comment la « République des Lettres » parvient, du moins une partie du temps, à entretenir les contacts savants internationaux en temps de guerre larvée ou ouverte<sup>130</sup>. Le 3 février 1800, Jussieu écrit :

Monsieur,

Les circonstances dans lesquelles nous nous trouvons, gênent beaucoup une correspondance qui serait précieuse pour nous. Des intérêts politiques séparent nos deux nations; mais les hommes livrés aux Sciences restent amis au milieu des dissensions publiques, ils profitent des occasions qui se présentent pour se communiquer entr'eux<sup>131</sup>.

Il poursuit, dévoilant le but principal de sa missive :

[N]ous avons acquis beaucoup de richesses botaniques par le voyage du Capitaine Baudin pour lequel on vous a fait expédier dans le temps un sauf conduit. La cargaison de plantes américaines qu'il nous a rapportée, a prospéré dans nos serres chaudes qui possèdent maintenant des objets rares que nous n'avions jamais eus. Nous avons formé le plan d'un voyage plus étendu [...]; mais d'autres besoins plus urgents ont retardé cette entreprise pour laquelle nous vous demanderons de nouveaux saufconduits si elle peut avoir lieu.<sup>132</sup>

L'expédition aura bel et bien lieu. Comme le souligne Carol Harrison, ce voyage scientifique se veut d'un genre nouveau, un symbole de l'étroite association entre les sciences naturelles et le prestige de la France révolutionnaire. Les noms des vaisseaux – le *Naturaliste* et le *Géographe* – en témoignent, l'histoire naturelle, mais aussi la cartographie sont mises de l'avant. Mais les motivations territoriales semblent totalement absentes du cahier des charges : on rejette la violence de l'impérialisme traditionnel tout en proposant, comme solution de rechange, l'interaction bienfaisante des peuples sur la base de l'échange des espèces végétales et

---

<sup>130</sup> L'impossibilité dans laquelle se trouveront les savants du Muséum de visiter les riches collections du Hunterian Museum de Londres pendant les guerres napoléoniennes – la chose se fera en 1814 seulement – démontre l'importance de ces difficultés au début du XIXe siècle. Phillip Sloan, « Le muséum de Paris vient à Londres », *Blanckaert et al. (eds.)*, 1997. Il n'est pas étonnant, dans ce contexte, de voir Lacépède se féliciter d'avoir été nommé membre de la *Royal Society* « pendant la guerre » (en 1806, en l'occurrence). Lacépède, « Notice de ma vie », p. 78.

<sup>131</sup> Joseph Banks et Neil Chambers, *The letters of Sir Joseph Banks: a selection, 1768-1820*, World Scientific, 2000.p.16

<sup>132</sup> *Ibid.*p.17.

animales<sup>133</sup>. Le programme de recherche préconisé par Georges Cuvier met l'accent sur les spécimens : « Il faut [...] absolument recueillir des pièces anatomiques dans un même local et les y comparer dans tous leurs rapports »<sup>134</sup>. Embarquant 22 scientifiques et naturalistes<sup>135</sup> – un nombre alors tout à fait exceptionnel –, mais non la bibliothèque scientifique constituée par Lacépède, arrivée trop tard, les deux corvettes prennent le large depuis Le Havre le 19 octobre 1800 en direction des mers du Sud.

La suite est connue : on explorera notamment les côtes de l'Australie et on enrichira Jardin et Muséum d'une pléthore de spécimens, mais le voyage est ponctué de nombreuses disputes entre membres de l'expédition et marqué par la maladie et la mortalité. Parmi les membres décédés : le capitaine Baudin lui-même et Stanislas Levillain (1774-1801), jeune zoologiste adjoint dont les écrits seront exploités par Lacépède.

Parvenu à Paris, le journal de bord du capitaine sera étudié par les naturalistes du Muséum et, certainement, par le ministre de la Marine. Mais le *Géographe* n'arrivant en France que le 24 mars 1804, Lacépède n'a pu consulter le journal de bord avant la publication de son ouvrage. Comme l'attestent d'ailleurs quelques mentions dans l'*Histoire naturelle des cétacées*, il a néanmoins eu accès aux lettres que faisait parvenir Baudin à Jussieu au cours du voyage, ainsi qu'à quelques autres documents.

Les lettres de Baudin sont plus ou moins régulières et sont envoyées au gré des étapes. Leur contenu relate les quelques péripéties du voyage (notamment la « désertion » de certains naturalistes dès l'étape de Tenerife, ayant pour cause leur mésentente avec le capitaine) et l'état de santé de l'équipage. Mais elles se veulent avant tout rassurantes sur la réussite de l'expédition en termes de collection de spécimens et du rayonnement de la nation dans le monde des sciences. Ces lettres sont écrites sur un sublime papier à lettres orné d'un en-tête rappelant le but de l'entreprise: « voyage de découvertes » ainsi que le lien avec le gouvernement français en mentionnant “Bonaparte premier consul”, qui fut en effet impliqué dans les préparatifs du

---

<sup>133</sup> Carol E. Harrison, « Planting Gardens », p. 276-277; idem, « Projections of the Revolutionary Nation: French Expeditions in the Pacific, 1791–1803 », *Osiris* 24 (2009), p. 33-52. Mais voir les nuances de E.C. Spary, « L'invention... », p. 136-137.

<sup>134</sup> Cuvier cité par Marie-Noëlle Bourguet, « La collecte du monde: voyage et histoire naturelle (fin XVIIème siècle - début XIXème siècle) » *Le Muséum au premier siècle de son histoire*, : , Muséum national d'histoire naturelle Paris, 1997. P.177.

<sup>135</sup> Nicole Starbuck, *Baudin, Napoleon and the exploration of Australia*, Routledge, 2015.p.1. Sur le contexte politique en France: Charles Coulston Gillispie, *Science and Polity in France : The Revolutionary and Napoleonic Years*. Princeton, Princeton University Press, 2004, p. 551-651.

périple scientifique<sup>136</sup>. La gravure de cet en-tête n'est pas moins équivoque, elle représente les deux vaisseaux, le *Géographe* ainsi que le *Naturaliste*, vues depuis une terre à la verdure luxuriante que l'on suppose être à l'image des représentations de ces terres lointaines que se faisaient les contemporains. En premier plan nous retrouvons les outils utilisés par les scientifiques à bord : mappemonde, équerres, règles, sextant, rapporteur et enfin un chevalet avec des instruments de peinture. Les ambitions de ce voyage sont donc clairement illustrées, les instruments évoquant à la fois le travail cartographique et géographique mais aussi – par les outils de peinture – le travail d'histoire naturelle qui doit être entrepris au cours de l'expédition.

---

<sup>136</sup> *Ibid.*

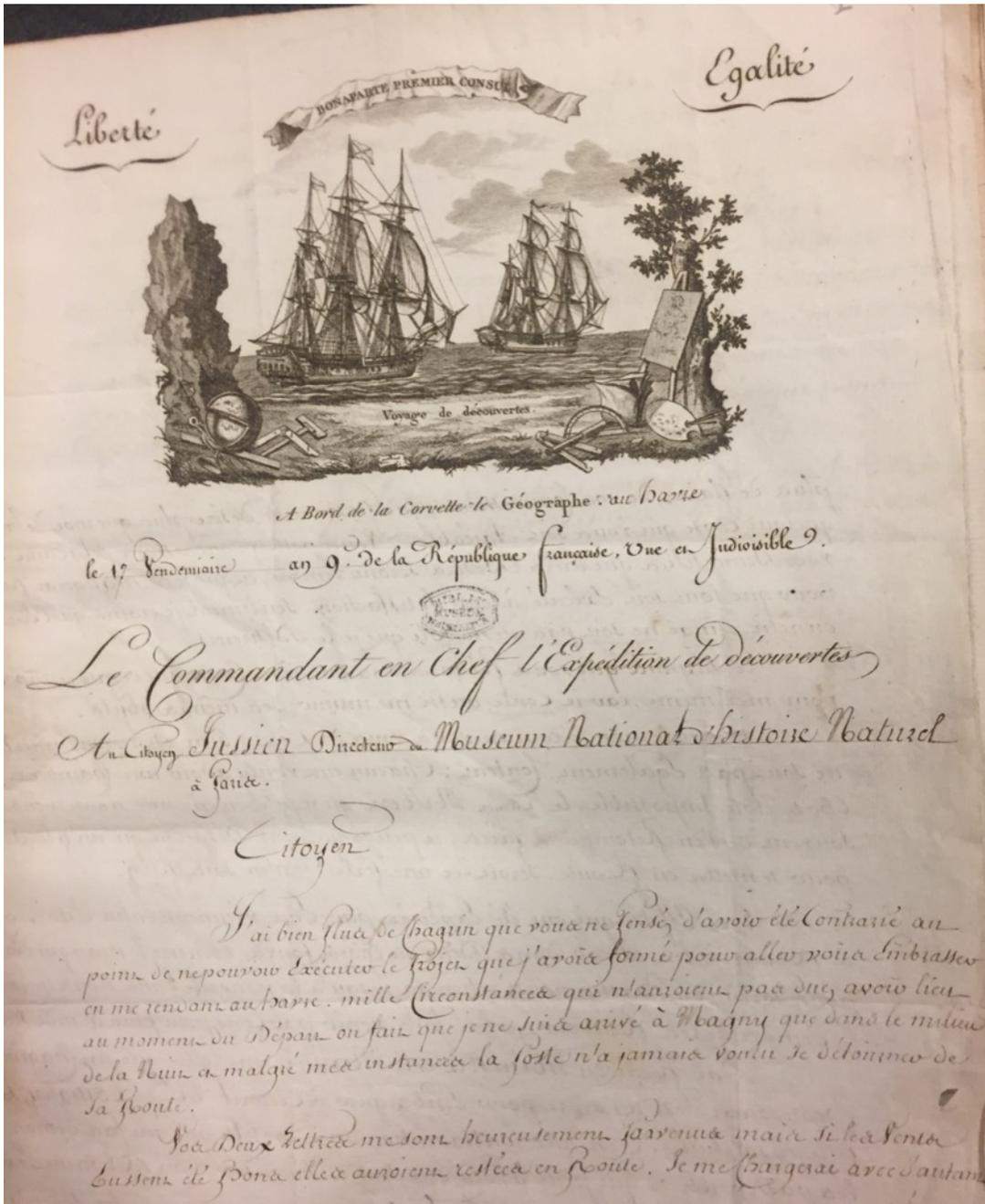


Figure 4 : Lettre datant du 17 Vendémiaire de l'an 9 du Capitaine Baudin au Citoyen Jussieu, directeur du Muséum National d'histoire Naturelle. Archives du Muséum d'histoire Naturelle de Paris, MS 2082

Il existe donc une dizaine de lettres qui précèdent un compte rendu beaucoup plus détaillé de la Nouvelle-Hollande envoyé le 22 Novembre 1803 comprenant des descriptions des “naturels”, de la qualité des productions végétales, des quadrupèdes, des oiseaux, des insectes, des plantes marines, des vents et des marées et enfin des relevés de pression et de température. Ce compte rendu semble être un extrait du journal de bord du capitaine, résumé sous forme de lettre pour le directeur du Muséum, descriptions qui font office de substitut dans l’attente des nombreuses collections qui vont être rapportées de ces terres australes. Voici ce qu’en dit Baudin :

Le 4 Floréal an 9 (24 avril 1801) :

Si les détails qu[e le journal de navigation] contient sont peu intéressants pour la géographie et l’astronomie; il n’en sera pas ainsi pour l’histoire naturelle, puisque par les soins et la vigilance du Citoyen [René] Maug[é] nous avons plus de cent objets en Animaux Marins dont l’existence n’etoit pas même soupçonnée. ;

Les Objets que le citoyen Mauge a recueilli pendant la durée de notre longue navigation uniquement occupée à se rendre utile, il est par un moyen d’un filet qu’il a imaginé nous procurer la vue des connoissances sur un grand nombre d’Animaux marins dont les dessins coloriés, exécutés par le Citoyen [Nicolas-Martin] Petit [mot illisible] ne laissent rien à désirer pour l’Exactitude, le détail, la régularité en une parfaite ressemblance.

Le 9 prairial an 11 (29 mai 1803) :

Le citoyen [Antoine] Guichenot travaille beaucoup et souvent trop, malgré qu’il soit peu instruit j’en fais cas et il mérite pour sa bonne conduite de la considération, son herbier sera le plus complet et est très considérable, ses collections de graines ne sont pas moins nombreuses et bien soignées.

On peut donc voir l’accent mis par le capitaine sur le fait que les naturalistes sont au travail - tout en taisant les conflits et rivalités - et que les collections vont être nombreuses et certains spécimens, inédits. Baudin insiste en effet sur le fait que les directives de Cuvier sont bien suivies, la collecte d’objets d’histoire naturelle est constante.

Le fait de pouvoir étudier ces lettres nous donne des informations inédites que la simple étude du texte ne peut traduire. La calligraphie de Baudin sur certaines lettres n’est pas aussi appliquée que sur d’autres, elles traduisent généralement une écriture hâtive faite lorsqu’une opportunité imprévue de transport de lettres se présente. À l’image de celle du 14 Brumaire de l’an 9 (5 Novembre 1800), qui informe Jussieu de son arrivée à Tenerife et que nous pouvons comparer avec la lettre précédente.

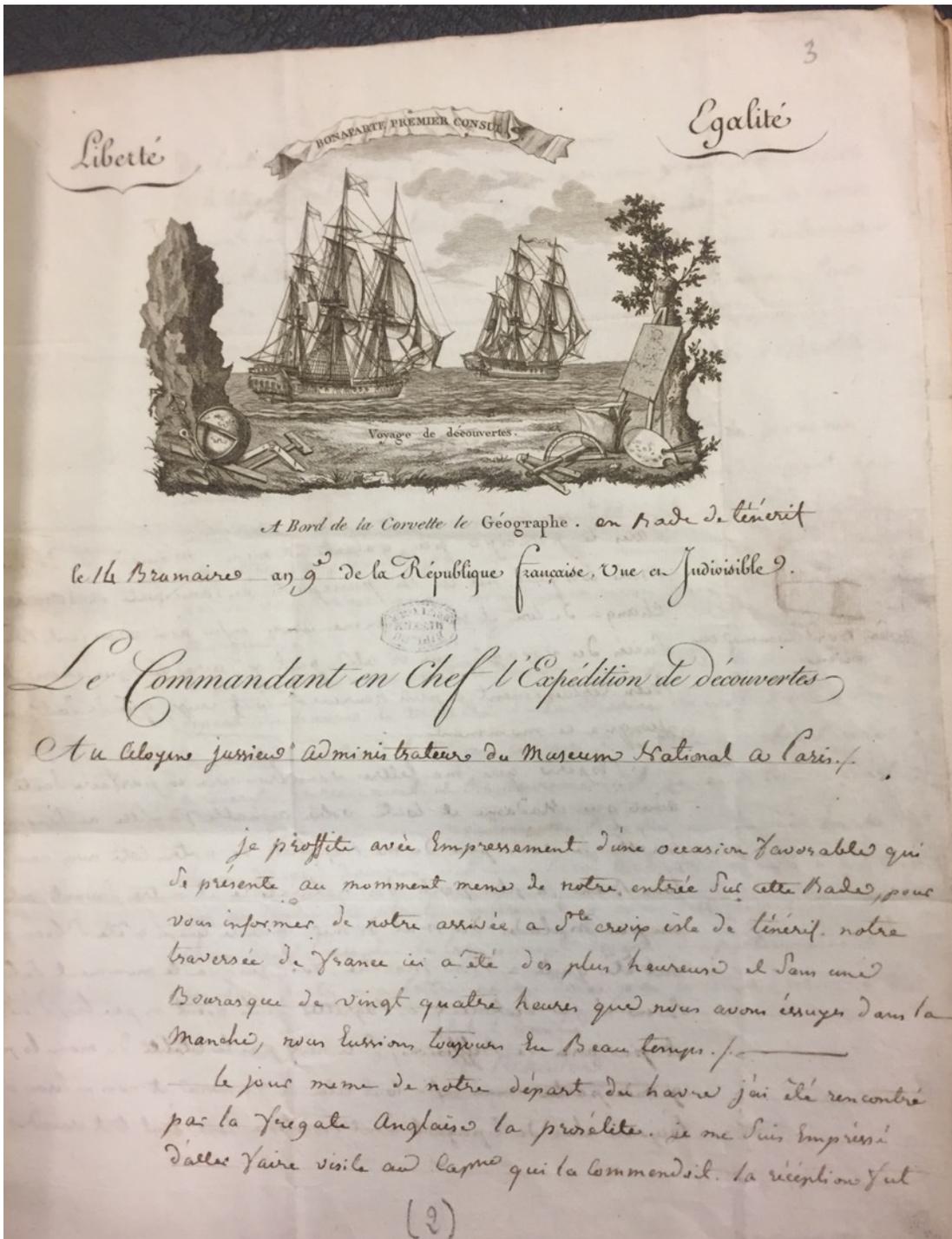


Figure 5 : Lettre datant du 14 Brumaire de l'an 9 du Capitaine Baudin au Citoyen Jussieu, directeur du Muséum National d'histoire Naturelle. Archives du Muséum d'histoire Naturelle de Paris, MS 2082/3

Elle fait écho à une lettre du 23 thermidor de l'an 11 (11 août 1803) qui débute ainsi :

Un bâtiment Danois qui se trouve parti au moment même de mon retour dans cette Colonie me fournit l'occasion de vous donner de ses nouvelles et de vous annoncer mon prochain départ pour la France qui aura lieu aussitôt que ma santé et la saison me permettront de reprendre la mer avec sûreté pour la conservation des quadrupèdes, oiseaux et plantes vivantes que nous avons recueillis depuis le départ du *Naturaliste*.

Cet élément est, selon moi, très important à souligner car il traduit assez nettement l'attachement de Baudin à ces correspondances. Il semble vouloir écrire très régulièrement autant au ministre de la Marine qu'à Jussieu, prouvant l'importance de ces deux personnages dans le voyage, alors même qu'ils sont restés en France métropolitaine. Baudin s'emploie à "rendre des comptes" dès qu'il le peut et se veut rassurant sur la réussite de l'expédition. Le lien capitale/vaisseaux ne se perd donc pas au cours de ces trois longues années de voyage, ainsi que la hiérarchie qui en résulte.

Mais que pouvait donc retirer Lacépède, spécialiste des baleines, de ces lettres? Peu de choses. Elles le renseignent néanmoins sur l'industrie lointaine de la chasse au cachalot dans la région. Les lettres mentionnent en effet à plusieurs reprises cette activité :

Le 13 Vendémiaire an 10 (5 octobre 1801) :

Nous avons trouvé à notre arrivée dans ce port neuf grands bâtiments venants d'Angleterre et deux américains. Les uns doivent faire leur retour par la Chine et les autres s'employer à la pêche de la Baleine qui produit le Spermaceti. Le bénéfice que produit ce genre de spéculations augmentera considérablement la navigation des anglais si par la suite la pêche continue d'être abondante. Elle se fait ordinairement sur les côtes ou dans les environs de la nouvelle Zélande.

Ou le 30 Brumaire an 11 (22 Novembre 1803) :

Les récoltes en produisent une bien plus grande quantité qui est destinée à l'approvisionnement et remplacement pour les vaisseaux qui fréquentent ce port, Le Commerce pour la pêche de la baleine dont on retire le spermaceti employe tous les ans douze batimens pour cette speculation. Cette pêche se fait pour l'ordinaire sur la cote de la Nouvelle Zélande.

Maigres informations qui permettent néanmoins à Lacépède de se renseigner sur les lieux où vivent les cachalots (côtes de la Nouvelle-Zélande), avec renvoi précis à ces lettres<sup>137</sup>.

Il est intéressant de noter que certaines de ces missives ont été publiées dans les *Annales* du Muséum d'Histoire Naturelle de Paris<sup>138</sup>, à l'image de celle du 20 Brumaire an 11<sup>139</sup>, ou celle du 9 prairial de l'an 11<sup>140</sup>, sous la rubrique "correspondance". L'expédition est une grande fierté pour le Muséum, lequel, ne serait-ce qu'à des fins politiques, s'emploie à diffuser largement les retombées acquises ou escomptées du voyage d'exploration.

Lacépède cite également des extraits du "journal manuscrit"<sup>141</sup> du naturaliste Levillain, zoologiste-adjoint, qui est parvenu jusqu'au Muséum d'histoire naturelle à bord du *Naturaliste*, rentré plus tôt que le *Géographe* (Levillain meurt de dysenterie le 23 décembre 1801 au large de Timor, sur le chemin du retour). Je n'ai pas consulté ce manuscrit, cependant Lacépède semble y avoir trouvé des informations fructueuses. Elles lui permettent non seulement d'allonger la liste des nombreuses parties du monde où l'on trouve des baleines (cachalots) macrocéphales, mais aussi d'évoquer la prodigieuse abondance des cétacés au large de la Nouvelle-Hollande, où le macrocéphale en particulier "doit avoir figuré parmi ces troupes innombrables de grandes cétacées que le naturaliste Levilain a vus attirer des pétrels, lutter contre les vagues furieuses, bondir, s'élaner avec force, poursuivre des poissons, et se presser auprès de la terre de Lewin, de la rivière des Cygnes, et de la baie des Chiens-Marins, au point de gêner la navigation<sup>142</sup>[.]"

Outre les descriptions de ce type, susceptibles de frapper l'imagination du lecteur, Levilain fournit aussi des informations sur l'ambre-gris, concrétion intestinale des cachalots fort prisé alors par les médecins et les parfumeurs (et que Lacépède (p. 200-201) ne tarde pas à associer à l'adipocire...<sup>143</sup>) :

Le citoyen Levillain a vu non seulement une grande quantité d'ossemens de cétacée gisans sur les bords de la Nouvelle-Hollande, auprès de morceaux d'ambre gris, mais encore la mer voisine peuplée d'un grand nombre de cétacées, et bouleversée pendant

---

<sup>137</sup> Lacépède, *Histoire naturelle des cétacées*, *op. cit.* p.203, p.215

<sup>138</sup> On imagine que Lacépède y eut accès par son collègue Jussieu avant leur publication dans les *Annales*.

<sup>139</sup> *Annales du Muséum National d'Histoire Naturelle* Paris, Les frères Levrault 1803. Tome second, p.415

<sup>140</sup> *Annales du Muséum National d'Histoire Naturelle*, Paris Les frères Levrault 1804., Tome troisième, p.475

<sup>141</sup> Voir par exemple la note infrapaginale non numérotée de de La Ville et de Lacépède, *op. cit.* p.197 : « Journal manuscrit du naturaliste Levilain, embarqué avec le capitaine Baudin, pour une expédition de découvertes ».

<sup>142</sup> Lacépède, *Histoire naturelle des cétacées*, *op. cit.* p. 203. Les toponymes situent l'expédition sur la côte occidentale de l'Australie.

<sup>143</sup> *Ibid.*, p. 200-201.

l'hiver par des tempêtes horribles, qui précipitent sans cesse vers la côte des vagues amoncelées [...] <sup>144</sup>

L'observation permet au comte de constater que les Anglais se sont servis de la présence d'ambre-gris sur les rives du Madagascar comme indice d'une pêche prometteuse de baleines dans les environs.

Les deux explorateurs ne survivront donc pas à l'expédition, mais leurs écrits referont rapidement surface dans l'ouvrage de Lacépède. Le travail effectué sur le vaisseau a donc pénétré les sphères de publication de la capitale française, mettant au jour la manière dont ces voyageurs-naturalistes, par leur lien étroit avec le Muséum, abreuvent de leurs observations et collections les lieux de savoirs. Lacépède est aux premières loges <sup>145</sup>.

### **2.3. L'illustration zoologique de l'*Histoire naturelle des cétacés***

Un autre aspect qui illustre à merveille le travail du naturaliste - qui compose avec différentes publications, en retravaille certaines configurations et utilise ses réseaux pour se procurer davantage d'informations - sont les illustrations présentées dans l'ouvrage.

#### **2.3.1. Les illustrations dans les ouvrages d'histoire naturelle et leur rôle auprès des naturalistes**

Au dix-huitième siècle, l'illustration devient un aspect incontournable des histoires naturelles imprimées. Autrefois rare car démesurément coûteuse, elle devient indispensable au siècle des grands inventaires, outil essentiel de celui qui veut classer le vivant. Elle reflète tout en renforçant l'« épistémologie visuelle » de l'histoire naturelle, si éloquemment mise en évidence au sein de l'empire botanisant de l'Espagne étudié récemment par Daniela Bleichmar <sup>146</sup>. En 1684, John Ray (1627-1705) écrit, à ce propos, à Sir Tancred Robinson (1657/8-1748) se plaignant du surcoût des gravures que de « regarder une histoire des plantes sans illustrations

---

<sup>144</sup> Lacépède, *Histoire naturelle des cétacés*, op. cit., p.198

<sup>145</sup> Nullement enclin à se limiter aux cétacés, Lacépède publiera aussi, dans les *Annales du Muséum National d'Histoire Naturelle*, op. cit. IV (p.184-211, 1804) un «Mémoire sur plusieurs animaux de la Nouvelle-Hollande dont la description n'a pas encore été publiée». Dans cet article, aucun cétacé en effet, mais des tortues, des serpents et des poissons, étudiés à partir de spécimens et des « dessins et descriptions de feu le naturaliste Levilain, envoyés par le capitaine Baudin » (ibid., p. 206).

<sup>146</sup> Daniela Bleichmar, *Visible empire: botanical expeditions and visual culture in the Hispanic Enlightenment*, University of Chicago Press, 2012, p. 7-8.

c'est comme regarder un livre de géographie sans cartes<sup>147</sup> ». Leur rôle au sein de ces ouvrages est divers : elles servent autant à rendre l'identification des espèces végétales ou animales plus aisée que d'illustrer le contenu des collections des fameux cabinets de curiosités (à l'image du catalogue produit par le collectionneur Albertus Seba [1665-1736]) ou même d'immortaliser l'aspect des spécimens, on pense notamment à la couleur – particulièrement des holotypes – ou à la forme générale<sup>148</sup>). L'image se veut ainsi utilisée tel un substitut, elle représente notamment un gain de temps pour le naturaliste qui ne doit plus se déplacer dans des cabinets pour observer les espèces mais peut éventuellement consulter des ouvrages illustrés dans des bibliothèques. Ainsi Dom Fleurand, du prieuré de Flavigny, écrit une lettre au comte de Lacépède en juin 1789 pour lui signaler son désir d'écrire un traité d'ichtyologie sur les poissons de Lorraine. Pour cela il consulte les illustrations de différents ouvrages, notamment *l'Encyclopédie méthodique* dont il juge la gravure « excellente, mais cependant les poissons peu reconnoissables ; on diroit qu'on en a tiré les dessins d'après des sujets morts <sup>149</sup>», avant d'ajouter plus loin, « j'ai lu dernièrement une partie de votre excellent ouvrage sur les quadrupèdes ovipares, mais j'en ai parcouru le reste, faute de tems, car j'y prenois le plus sensible plaisir; je n'ai pu le rencontrer que dans la bibliothèque publique de Nancy ». Lettre qui met en lumière l'usage de tels ouvrages pour le naturaliste averti ou amateur, qui peut en utiliser l'image pour identifier ou comparer des spécimens. Le trajet de Flavigny à Nancy se trouvant être de plus de 250 km, cette lettre explicite également la pratique de se déplacer dans une bibliothèque pour consulter de tels répertoires<sup>150</sup>. Ces livres font également partie de ceux embarqués par les voyageurs, qu'ils soient naturalistes ou non – car c'est notamment la « nature étrangère » que l'on cherche après tout à domestiquer<sup>151</sup>. Parmi ces publications, on retrouve les ouvrages théoriques (majoritairement celui de Linné à cette époque) ou des inventaires illustrés de faune et flore de la région. Par exemple Colnett, embarqué dans un voyage de reconnaissance à la demande de l'Amirauté de Sa Majesté britannique dans le but de faciliter l'entreprise de chasse à la baleine dans l'Atlantique Sud, écrit dans la préface de son récit de voyage :

---

<sup>147</sup> Valérie Chansigaud, *Histoire de l'illustration naturaliste*, Delachaux et Niestlé, 2009. p.51-52

<sup>148</sup> *Ibid.*

<sup>149</sup> Lettre de Dom Fleurand à Lacépède datée du 25 Juin 1789, archives du Muséum d'histoire naturelle de Paris, MS 346.

<sup>150</sup> Les illustrations de *l'Histoire naturelle des cétacées* serviront à leur tour à cette fin. Constantine Rafinesque (1783-1840), par exemple, historien naturel résidant alors en Sicile, utilisera l'ouvrage de Lacépède et notamment ses illustrations pour déterminer une nouvelle espèce de baleine. Neal Woodman et James G Mead, « Rafinesque's Sicilian whale, *Balena gastritis* », *Archives of natural history*, vol. 44, n° 2, 2017.

<sup>151</sup> Bleichmar, *op. cit.*, p. 9.

I also purchased the various voyages of former navigators, and such books on the subjects of natural history, as might assist me in my pursuits, and enable me to furnish instruction in those branches of science connected with my own; and which remote navigation might tend to advance<sup>152</sup>.

Ces livres ne sont donc pas destinés aux seuls naturalistes de cabinet, mais sont également amenés à voyager sur les bateaux pour instruire voyageurs et marins – dans l’espoir d’identifier ainsi les espèces encore inconnues de la communauté occidentale des naturalistes<sup>153</sup>.

Si Valérie Chansigaud théorise (après Linné) une « hiérarchie des objets dans la construction du savoir », schéma superposant trois niveaux d’importance : « les spécimens valent mieux que les images qui, elles-mêmes, sont supérieures aux descriptions <sup>154</sup>», ce classement s’avère souvent difficile à respecter dans les faits. Daniela Bleichmar fait observer que la dégradation des plantes pressées ou même vivantes lors des voyages océaniques conduit des naturalistes espagnols à considérer une image bien rendue plus réaliste qu’un spécimen même bien conservé<sup>155</sup>. Nous avons vu que Cuvier, lors des préparatifs du voyage de Baudin se montre un incondicional des spécimens. Il écrit :

Les dessins qui se trouvent dans les voyages modernes, quoique faits sur les lieux, se ressentent plus ou moins de règles et des proportions que le dessinateur avait apprises dans les écoles d’Europe, et qu’il n’en est presque aucun sur lequel le naturaliste puisse assez compter pour en faire la base de recherches antérieures<sup>156</sup>.

Or, ce même Cuvier mise davantage sur les dessins lorsqu’il fait appel au public pour se documenter en matière d’ossements fossiles<sup>157</sup>.

À la chasse d’une proie scientifique qui, marine et mobile, échappe à son observation, Lacépède se montre friand d’images de baleines – ce qui ne l’empêche pas de s’en passer à l’occasion pour appuyer des attributions sur la base des seuls témoignages d’autrui. Comme Buffon, il peut

---

<sup>152</sup> A voyage to the South Atlantic sea, James Colnett p.xiii

<sup>153</sup> Daniela Bleichmar, *Visible Empire Bleichmar, op. cit.*, p. 8-9, 12, 54-55.

<sup>154</sup> Chansigaud, *op. cit.*p.82

<sup>155</sup> Bleichmar, *op. cit.*, p. 60-64.

<sup>156</sup> Cuvier cité par Bourguet, *op. cit.* P.177

<sup>157</sup> Martin Rudwick, « Recherches sur les ossements fossiles: George Cuvier et la collecte d’alliés internationaux », *Le Muséum au premier siècle de son histoire*. Paris, Muséum National d’Histoire Naturelle, 1997, p.599.

se le permettre : sa notoriété au sein de son institution et de la communauté des savants lui permet de nommer des espèces sans posséder de preuves très probantes<sup>158</sup>.

### 2.3.2. L'illustration au sein de l'Histoire naturelle des cétacées

Si les illustrations diffèrent au sein des diverses éditions de *L'Histoire naturelle des Cétacées* (rappelons que nous pouvons compter pas moins de onze éditions, au minimum, entre 1804 et 1881), il convient ici de faire une étude de celles présentes dans la première pour plusieurs raisons : tout d'abord, il est plus pertinent d'étudier l'édition de 1804 puisque c'est bien dans celle-ci que les illustrations sont les plus nombreuses et les plus variées. Ensuite, Lacépède se serait progressivement éloigné de l'activité scientifique après 1802 pour se concentrer davantage sur sa carrière politique<sup>159</sup>, nous laissant penser qu'il aurait été plus impliqué dans la première édition de l'ouvrage.

Cette édition comporte 16 planches. Il s'agit de différents types de gravures qui se distinguent par leur qualité, leur provenance et les informations données par l'auteur à leur sujet. En effet, seule une infime partie de ces planches comportent des annotations nous renseignant sur les artistes à leur origine et Lacépède n'est pas particulièrement bavard à leur sujet. À vrai dire, il nous renseigne en début d'ouvrage uniquement sur les six planches figurant des parties osseuses de la collection du Muséum et très rarement sur les dix autres illustrations. Il s'agit dans ce dernier cas soit d'illustrations copiées de divers ouvrages sur lesquelles de petites modifications sont apportées; soit d'images qui semblent avoir été directement gravées, sans ajout ou modification, d'après des dessins envoyés à Lacépède. Cette partie se concentre davantage sur ces deux types d'illustrations, laissant pour le chapitre suivant les 6 gravures qui représentent des ossements.

---

<sup>158</sup> Pour un contre-exemple éclairant, voir l'article de Woodman et Mead sur le naturaliste Rafinesque (1783-1840), qui ne réussit pas à imposer comme espèce nouvelle la *Balena gastrytis*, identifiée à partir d'un seul témoignage d'autrui. Woodman et Mead, *loc. cit.* Sur les pratiques d'identification de Buffon (finalement remises en question), voir E.C. Spary, *Utopia's Garden*, p. 202-203.

<sup>159</sup> Stephane Schmitt, « Lacépède's syncretic contribution to the debates on natural history in France around 1800 », *Journal of the History of Biology*, vol. 43, n° 3, 2010.

### 2.3.2.1. Des images recopiées

Malgré les quelques modifications qu'ils ont pu apporter aux d'illustrations qu'ils ont recopiées d'ouvrages antérieurs – pratique d'ailleurs courante dans les publications scientifiques du XVIIIe siècle – aucune précision n'est donnée sur l'auteur (ou les auteurs) des gravures de *l'Histoire naturelle des cétacés*. Lacépède ne renvoie, par ailleurs, jamais aux illustrations recopiées au cours de sa narration, peut-être parce que celles-ci ont été ajoutées par l'éditeur ou parce que, faisant preuve d'une méfiance toute réaumurienne envers les images, il ne faisait pas confiance à ces figures<sup>160</sup>.

La plupart d'entre elles semblent provenir des illustrations de l'*Encyclopédie méthodique* éditée chez Panckoucke. Il y a une sorte de filiation éditoriale entre cet œuvre-phare de la fin du XVIIIe siècle et *l'Histoire naturelle des cétacés*, lien qui conforte l'hypothèse voulant que ce serait l'éditeur qui aurait choisi certaines des gravures de cette dernière étude. Non seulement la maison Panckoucke publie-elle à partir de 1764, à un prix modeste, le format in-12° de *l'Histoire naturelle* de Buffon que l'ouvrage de Lacépède complète<sup>161</sup>, mais la première édition de *l'Histoire naturelle des cétacés* se fait chez Plassan. Le fondateur de cette maison, établie en 1791, est Pierre Plassan, qui auparavant « [tenait...] la 'librairie de l'hôtel Thou', de Charles-Joseph Panckoucke <sup>162</sup> ». Le parcours croisé de ces deux imprimeurs-libraires explique certainement la similitude des gravures entre ces différents ouvrages.

L'*Encyclopédie méthodique* est plus bavarde sur la provenance des gravures. La mention « Benard direxit » borde l'intégralité des planches concernant les cétacés. Si cette mention ne spécifie pas l'auteur exact des gravures, elle nous renseigne sur la personne en charge de leur direction. Robert Benard (1734-17?), dont on sait peu de chose, est notamment connu pour avoir supervisé l'exécution de certaines des planches de *l'Encyclopédie* de Diderot.

Dans l'*Encyclopédie méthodique*, Benard parvient à disposer plusieurs figures au sein d'une même planche, réduisant ainsi de manière considérable les coûts d'impression<sup>163</sup>. L'absence de mention de son nom sur les planches de *l'Histoire naturelle des cétacés* ne nous permet pas

---

<sup>160</sup>Certains naturalistes, pour pallier à la problématique de l'illustration « douteuse », préféraient accompagner leurs planches « d'un discours qui en décline et interprète le contenu ». Denis Reynaud, « Pour une théorie de la description au 18e siècle », *Dix-huitième siècle*, vol. 22, n° 1, 1990., p.351

<sup>161</sup> <http://gallica.bnf.fr/essentiels/buffon/histoire-naturelle/aventure-editoriale> consulté le 2017-12-07 à 22 :28

<sup>162</sup> [http://data.bnf.fr/12344921/pierre\\_plassan/](http://data.bnf.fr/12344921/pierre_plassan/) consulté le 2017-12-07 à 22 :33

<sup>163</sup> Ann-Marie Holland. (2011). *L'invention d'un statut pour les arts et métiers dans l'encyclopédie et ses avatars au XVIIIe siècle : l'exemple des articles consacrés aux métiers du livre* (Mémoire de Maîtrise, Université McGill, Montréal) [http://digitool.library.mcgill.ca/webclient/StreamGate?folder\\_id=0&dvs=1547774786035~709](http://digitool.library.mcgill.ca/webclient/StreamGate?folder_id=0&dvs=1547774786035~709)

d'affirmer ou d'infirmer qu'il prit également part à l'ouvrage de Lacépède; cela semble cependant peu probable du fait que l'*Encyclopédie méthodique* apparaît être l'un des derniers ouvrages auquel il aurait participé en 1789. N'étant certainement pas à l'origine des dessins ayant servi aux gravures (on trouve son nom sur quelques 1778 planches<sup>164</sup> qu'il aurait choisies et non dessinées), Bernard nous informe finalement peu sur la provenance précise des illustrations. De plus, si Bernard est réellement à l'origine de ces illustrations, il se peut qu'il les ait lui-même recopiées d'ouvrages bien plus anciens comme le dira Cuvier dans les annales de l'histoire naturelle:

Qui croirait que l'on n'a eu pendant plus d'un siècle qu'une seule figure un peu authentique d'un animal dont la pêche occupe tant de milliers d'hommes. Cependant il est très-vrai que les figures gravées dans presque tous les livres, avant celui de M. Scoresby, sont copiées de celle que donna, en 1671, le chirurgien hambourgeois Frédéric Martens, en lui faisant seulement subir quelques altérations, dans la vue peut-être, de la part des dessinateurs, de dissimuler le plagiat<sup>165</sup>.

#### 2.3.2.1.1. *Les cas de la Baleine franche et du Baléinoptère gibbar*

Les similitudes entre les illustrations de ces deux ouvrages sont cependant indiscutables. La planche n°1 de *l'Histoire naturelle des cétacées* (Figure 6), que seules la position de la queue et la présence ou non d'ombres semblent distinguer. Si ces illustrations étaient particulièrement réalistes, on pourrait douter qu'elles soient des copies et simplement partir du postulat qu'elles aient toutes deux été produites par des dessinateurs de talent. Mais dans la pratique, leur réalisation n'épouse que très peu la réalité, si bien qu'elles seront mentionnées par le célèbre Herman Melville dans son œuvre *Moby Dick* publié en 1851 dans le chapitre 55 intitulé « Of the Monstrous Pictures of Whales <sup>166</sup>». Il dira de ces illustrations: « [a]ll these are not only incorrect, but the picture of the Mysticetus or Greenland Whale (that is to say, the Right whale), even Scoresby, a long experienced man as touching that species, declares not to have its

---

<sup>164</sup> Frank A Kafker et M Pinault-Sørensen, « Notices sur les collaborateurs du recueil de planches de l'Encyclopédie », *Recherches sur Diderot et sur l'Encyclopédie*, vol. 18, n° 1, 1995.p. 204.

<sup>165</sup> George Cuvier, « Sur la détermination de diverses espèces de baleines vivantes », *Annales des Sciences Naturelles comprenant la physiologie animale et végétale, l'anatomie comparée des deux règnes, la zoologie, la botanique, la minéralogie et la géologie*, 1824. p.29-30

<sup>166</sup> Herman Melville, *Moby Dick*, Penguin English Library, 2012. p.306.

counterpart in nature<sup>167</sup>. » Un tel commentaire ne peut que nous laisser douter du réalisme de la composition.

#### 2.3.2.1.2. *Les cas du Baléinoptère museau pointu*

Une des autres figures intéressantes est celle du Baleinoptère Museau-Pointu (aujourd'hui appelé Petit rorqual) présentée sur la planche IV (Figure 9). En effet, il s'agit de la seule gravure de ce type dont Lacépède décrit la provenance. Les principales sources dont Lacépède semble disposer sur cette espèce proviennent de la *Royal Society* par l'intermédiaire de son président, Joseph Banks (1743-1820) et de John Hunter (1728-1793) et de l'article de ce dernier publié dans la revue de la Society *Philosophical Transactions*. Il en résultera différents types de gravures présentées pour cette espèce. Lacépède explique : « Voilà d'où vient la différence que l'on peut trouver à cet égard entre les deux figures que nous avons fait graver, l'une d'après M. Hunter, et l'autre d'après les dessins que sir Joseph Banks a bien voulu nous faire parvenir<sup>168</sup>».

Celle présentée planche IV représente donc celle gravée à partir de M. Hunter. L'illustration d'origine, Tab. XIX, et nommée *Balaena Rostrata Fabricius*, dans les *Philosophical Transactions* nous renseigne davantage sur l'origine du dessin. Les annotations « Bell.d » et « Basire.Sc » nous renseignent sur le dessinateur de l'image d'origine et du graveur, tandis que d'autres apostilles informent sur les dimensions du spécimen.

Ce spécimen fut ramassé sur le Dogger Bank, banc de sable situé en mer du Nord, et ramené à St. George's Field, lieu populaire de Londres, où il fut acheté par Hunter. L'anatomiste mentionne que la nageoire dorsale a été coupée et est donc représentée sur l'illustration par des pointillés. Il est assez commun chez les baleiniers de couper les nageoires (pauvres en graisse) des cétacés, pour diminuer la résistance dans l'eau de l'animal mort au moment de le remorquer jusqu'à l'embarcation principale après qu'il ait été chassé par une chaloupe<sup>169</sup>. Si Hunter ne renseigne pas sur l'identité des individus ayant rapporté l'espèce, il n'est pas incohérent d'imaginer qu'il s'agissait de personnes familières de telles pratiques.

Il est intéressant de remarquer que l'illustration du même spécimen figurant dans *l'Histoire naturelle des cétacées*, a été représentée avec sa nageoire dorsale intacte. On voit donc ici

---

<sup>167</sup> *Ibid.* p.309

<sup>168</sup> Lacépède, *Histoire naturelle des cétacées*, op. cit.p.136

<sup>169</sup> Burnett DG. *The sounding of the whale: Science and cetaceans in the twentieth century*: University of Chicago Press; 2012.

une pratique intéressante qui vise à recopier une illustration dans son ensemble en l'embellissant pour la rendre similaire aux autres illustrations présentées. De la même manière, les notices descriptives telles que les renseignements sur les dimensions ont été supprimées. La figure de profil de l'animal n'est pas la seule illustration présentée du spécimen chez Hunter : la planche XXI représente les organes sexuels féminins du spécimen, les planches XXII et XXIII représentent les fanons sous différents coupes et angles. Ces illustrations ne figurent pas chez Lacépède.

Finalement, à la lecture de l'ouvrage, très peu d'informations ne nous parviennent sur l'origine exacte des gravures, mais les quelques éléments énoncés ici nous permettent d'ores et déjà de déceler une démarche de la part de l'auteur et de l'imprimeur. Ils semblent non seulement tenter d'améliorer les illustrations pour les faire paraître dans un corpus cohérent; tout en les épurant d'informations pour ne conserver qu'une vue de profil toutefois assez classique<sup>170</sup> dans l'illustration zoologique du XVIIIe siècle. Ce corpus « dans les règles de l'art » cohabite avec des illustrations quelque peu différentes dans la réalisation et la présentation.

### **2.3.2.2. Des images gravées tels les dessins d'origine**

Comme nous avons pu le voir précédemment, Lacépède avait fait appel à son confrère Sir Joseph Banks dans le but d'obtenir des informations pertinentes pour ses recherches. La lettre de Lacépède réclamait l'envoi d'informations sur les cétacés et la réponse de Banks concerne de manière quasi exclusive les illustrations. Celles-ci sont fièrement mentionnées par l'auteur dans l'ouvrage : « On peut commencer d'en avoir une idée nette, en jetant les yeux sur les dessins que sir Joseph Banks, mon illustre confrère, a bien voulu m'envoyer, que j'ai fait graver, et qui représentent la baleine nord-caper<sup>171</sup> »; « [ce dessin] m'a été envoyé il y a trois mois par cet illustre président de la société royale de Londres<sup>172</sup> »; « l'on peut avoir une idée tres-exacte de sa véritable forme, en examinant une des planches sur lesquelles nous avons fait graver les dessins précieux que sir Joseph Banks a bien voulu nous envoyer<sup>173</sup>. »

Si Lacépède accueille ces illustrations avec grand enthousiasme, Banks en paraît bien moins satisfait. Dans sa lettre datée du 29 mars 1803 il en dit : « The drawings are not so good as I could wish them to be, as when Whales are Cast on the Shore Good Draughts-men are seldom

---

<sup>170</sup> Chansigaud, *op. cit.*

<sup>171</sup> Lacépède, *Histoire naturelle des cétacées*, *op. cit.*p.30

<sup>172</sup> *Ibid* p.104

<sup>173</sup> *Ibid* p.135

at hand yet they are as I Know better than any that are Published<sup>174</sup>. » La finesse des traits et le réalisme de ces illustrations sont bien moindres que ceux des autres gravures présentées dans l'ouvrage. Ces dessins concernent deux espèces : la Baleine nord-caper (Baleine franche noire, Figure 7 et Figure 8) et le Baleinoptère museau-pointu (Petit rorqual, Figure 9), dont l'autre illustration a été fournie par Hunter (Figure 11). Ce sont les seules illustrations qui sont accompagnées d'annotations aussi descriptives comme celle-ci : « baleine nordcaper, représentée de manière à montrer les parties de sa tête et de son corps qui sont hors de l'eau, lorsqu'elle nage<sup>175</sup>.» Comme nous l'avons vu plus haut, il arrive souvent aux naturalistes d'apporter des descriptions plus élaborées pour pallier à des illustrations de moins bonne qualité. Si ces planches ne sont pas aussi raffinées que les autres présentées dans l'ouvrage, elles demeurent assez précieuses car leur provenance est pour le moins plus claire. L'illustration du baleinoptère museau-pointu a donc été réalisée d'après un individu qui venait seulement de mourir (« newly dead<sup>176</sup> ») et celle de la baleine nordcaper a été dessinée à bord d'un bateau au Groenland. Si les auteurs ne sont pas mentionnés, Banks nous dit à leur sujet: «Those who are Employd in taking them are Seldom Able either to describe or to make drawings of them & other people See them only Swimming in the Sea or Putrefying on the Coast<sup>177</sup>. » On peut donc imaginer que le dessin de la nordcaper a sûrement été réalisé par une personne se trouvant à bord d'un baleinier.

Cette étude nous a donc permis de déterminer, en partie, la manière dont ce naturaliste de cabinet compose son ouvrage. Lacépède construit son texte à partir d'éléments tirés d'ouvrages et d'une correspondance de choix qui résulte du vaste réseau construit par le Muséum. Les illustrations sont également de provenance hétérogène, alliant recopiage de différents ouvrages et des dessins véhiculés par ses relations épistolaires fructueuses. Une autre source d'informations qui est difficilement décelable mais qui paraît évidente à l'historien, est la sociabilité orale de ces lieux de savoir. Le Muséum en est un parmi tant d'autres qui se développent au cours du siècle. Si nous n'avons pas accès aux conversations qui pouvaient avoir lieu dans ces couloirs et salons, il faut cependant imaginer leur influence pour le naturaliste au moment de la rédaction. Finalement, la lecture de ce chapitre conforte - en l'enrichissant de quelques exemples - l'historiographie des vingt dernières années, tant sur la centralisation du savoir que sur

---

<sup>174</sup> Neil Chambers, *Scientific Correspondence of Sir Joseph Banks, 1765-1820*, Pickering & Chatto, 2007, p.290

<sup>175</sup> Lacépède, *Histoire naturelle des cétacées*, op. cit. p.205

<sup>176</sup> Chambers, op. cit. p.290

<sup>177</sup> *Ibid.*

l'importance de la sociabilité dans les réseaux naturalistes. Selon moi, l'aspect le plus satisfaisant de cette étude a été de remonter les étapes qui ont mené à la construction de ce livre pour en effacer quelques filtres. Lire les sources qui, après interprétation du naturaliste, ont été retransmises sous la forme encyclopédique que nous leur connaissons, nous a permis de faire apparaître de nouveaux acteurs volontairement ou non évincés de la publication finale. Si nous avons pu déceler cela simplement en étudiant les sources imprimées consultées par le naturaliste ainsi que sa correspondance, la piste de ses méthodes de recherche se veut prometteuse.

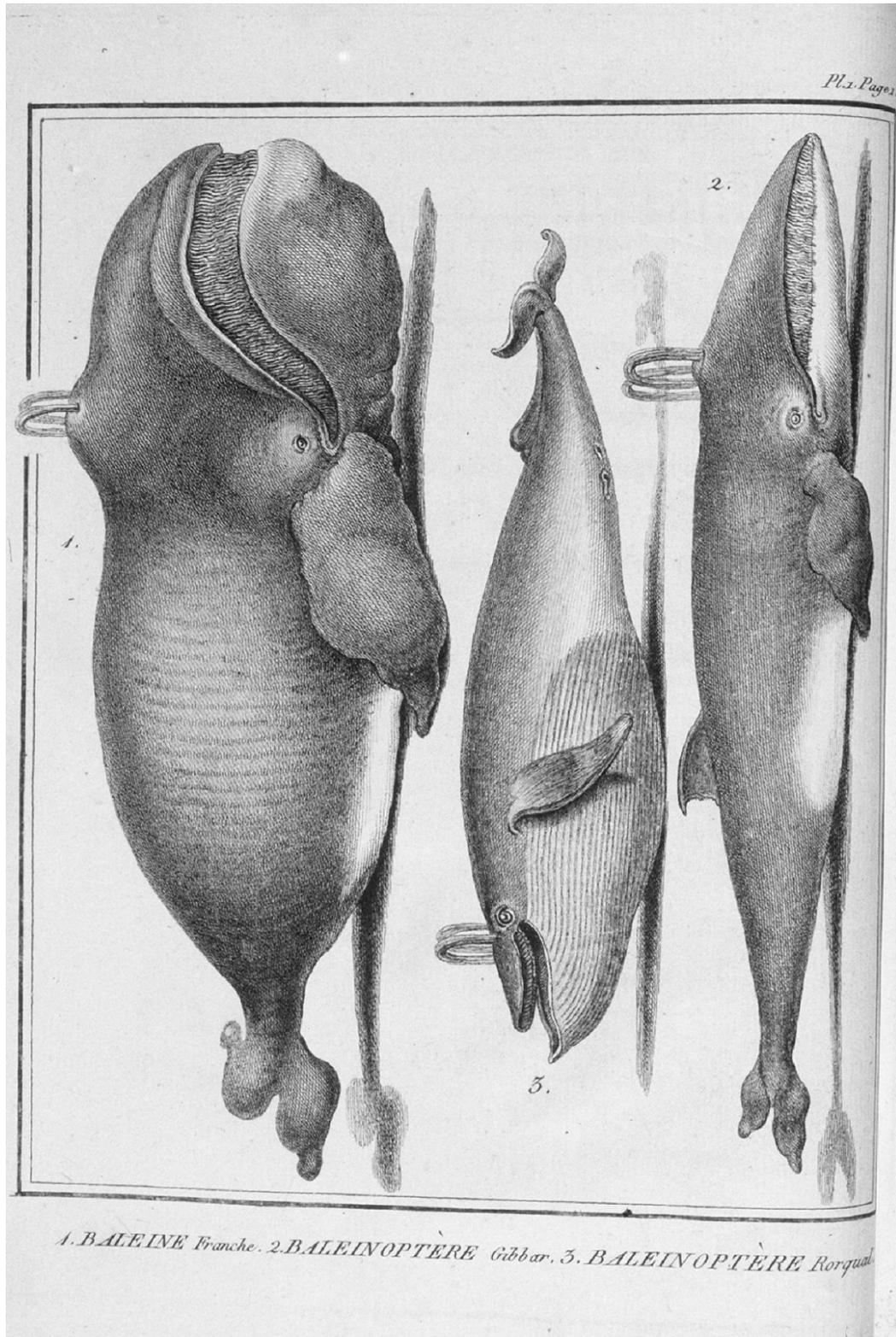
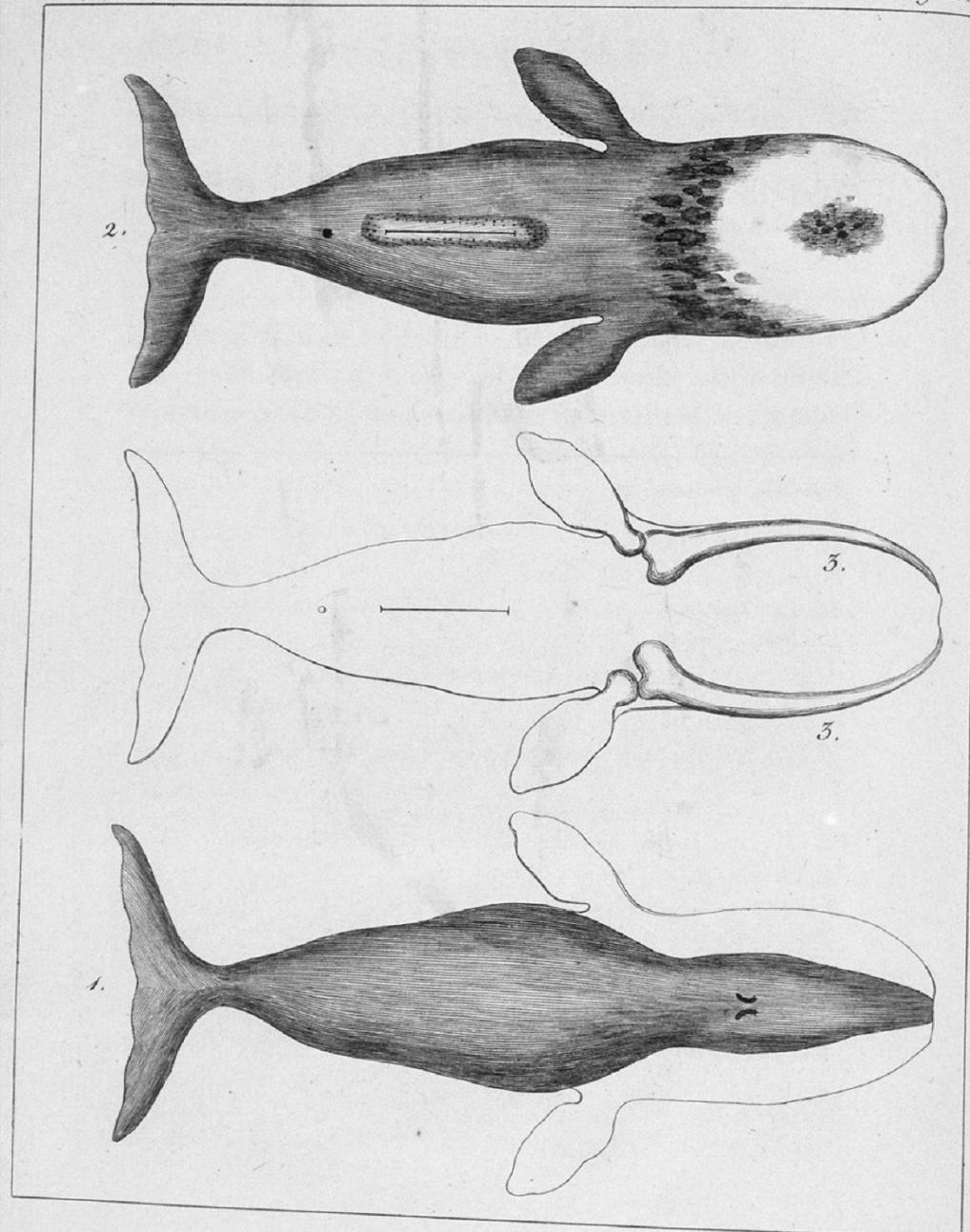
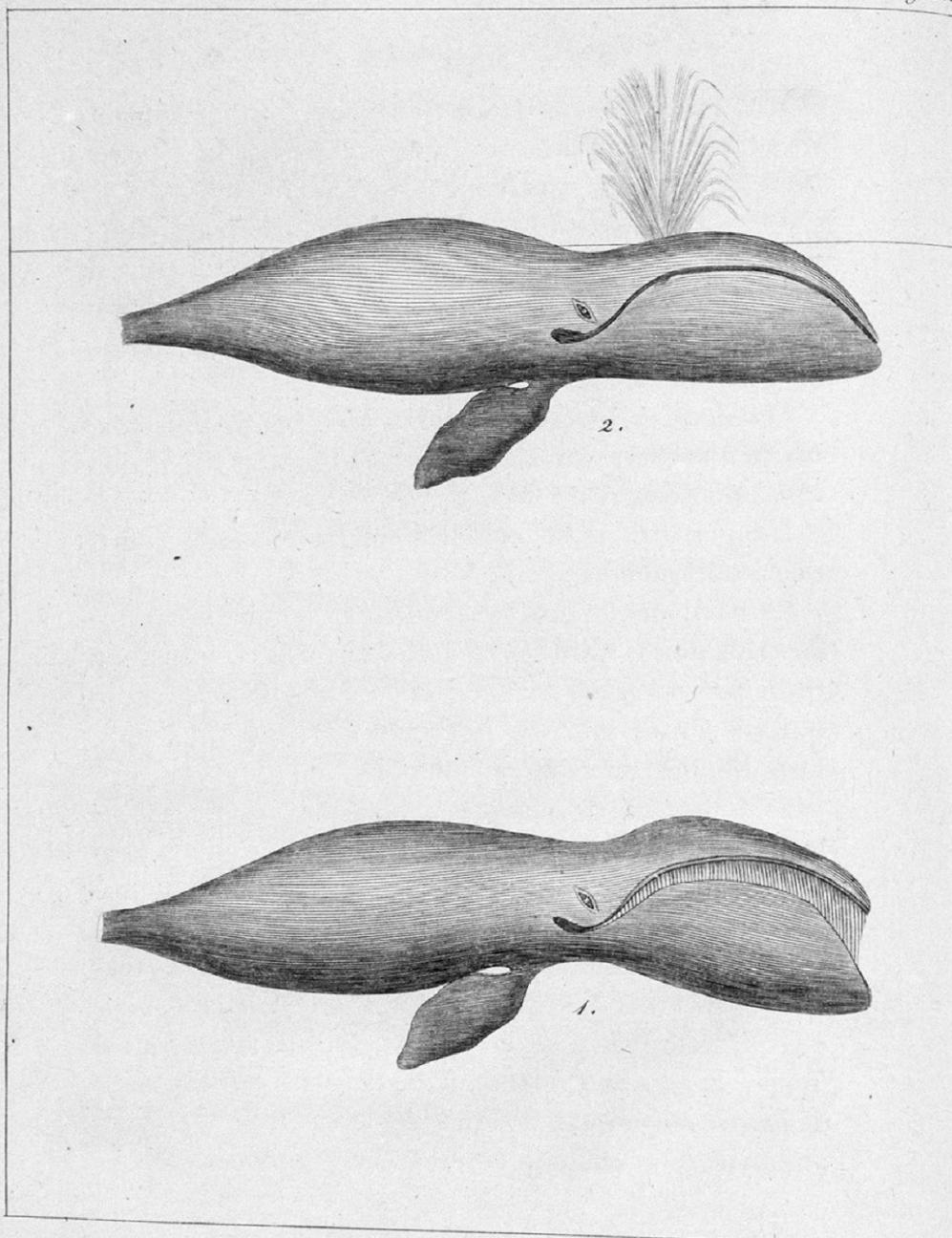


Figure 6 : Planche 1 de l'*Histoire naturelle des cétacées* (1804)



1. BALEINE NORDCAPER, Vue par dessus.  
2. BALEINE NORDCAPER, Vue par dessous.  
3. 3. Os de la mâchoire inférieure du nordcaper.

Figure 7 : Planche 2 de l'*Histoire naturelle des cétacées* (1804)



1. BALEINE NORDCAPER, Vue par côté, et la bouche entrouverte.  
2. BALEINE NORDCAPER, Représentée de manière à montrer les parties de sa tête et de son corps qui sont hors de l'eau, lorsqu'elle nage.

Figure 8 : Planche 3 de l'*Histoire naturelle des cétacées* (1804)

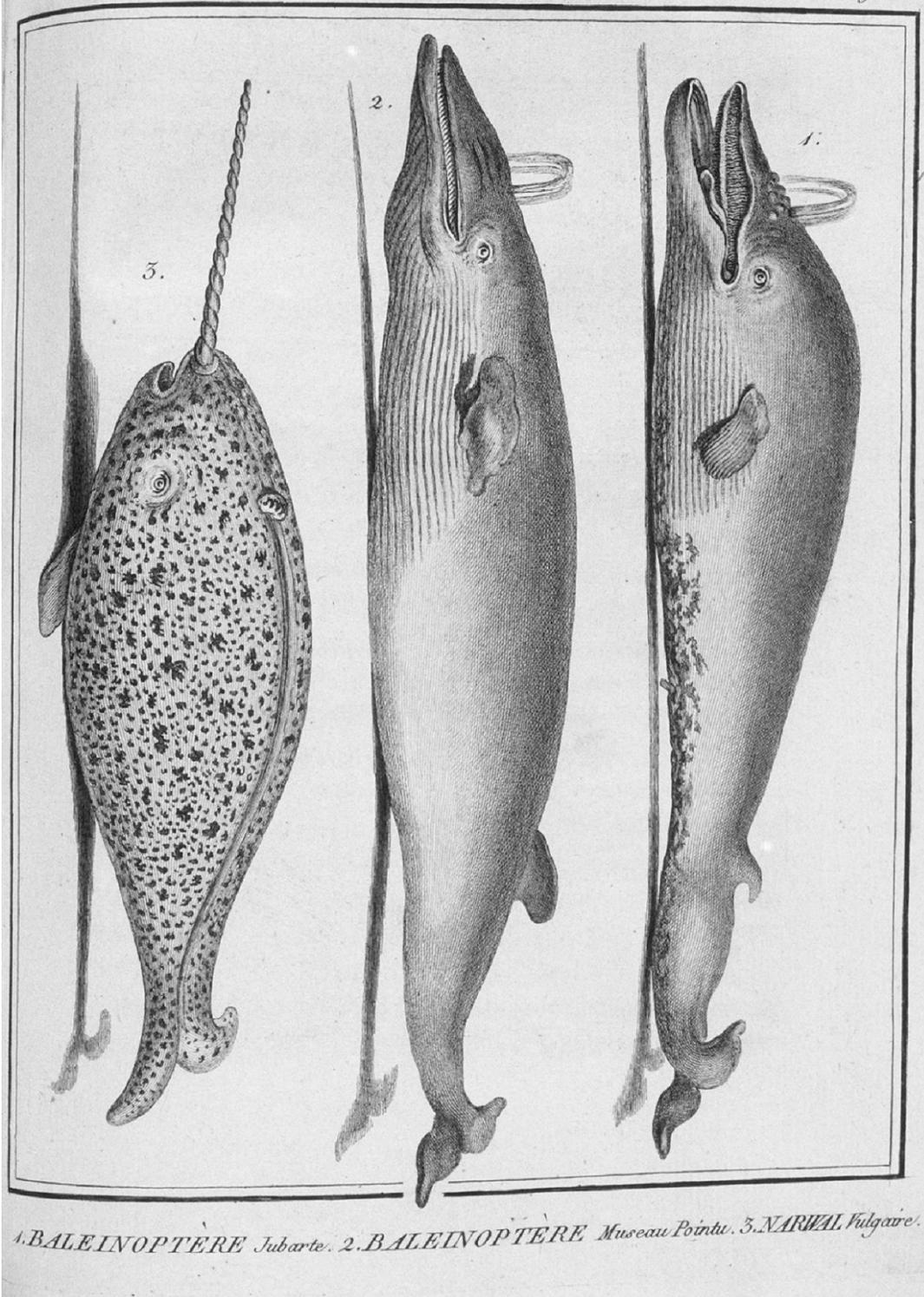


Figure 9: Planche 4 de l'*Histoire naturelle des cétacées* (1804)

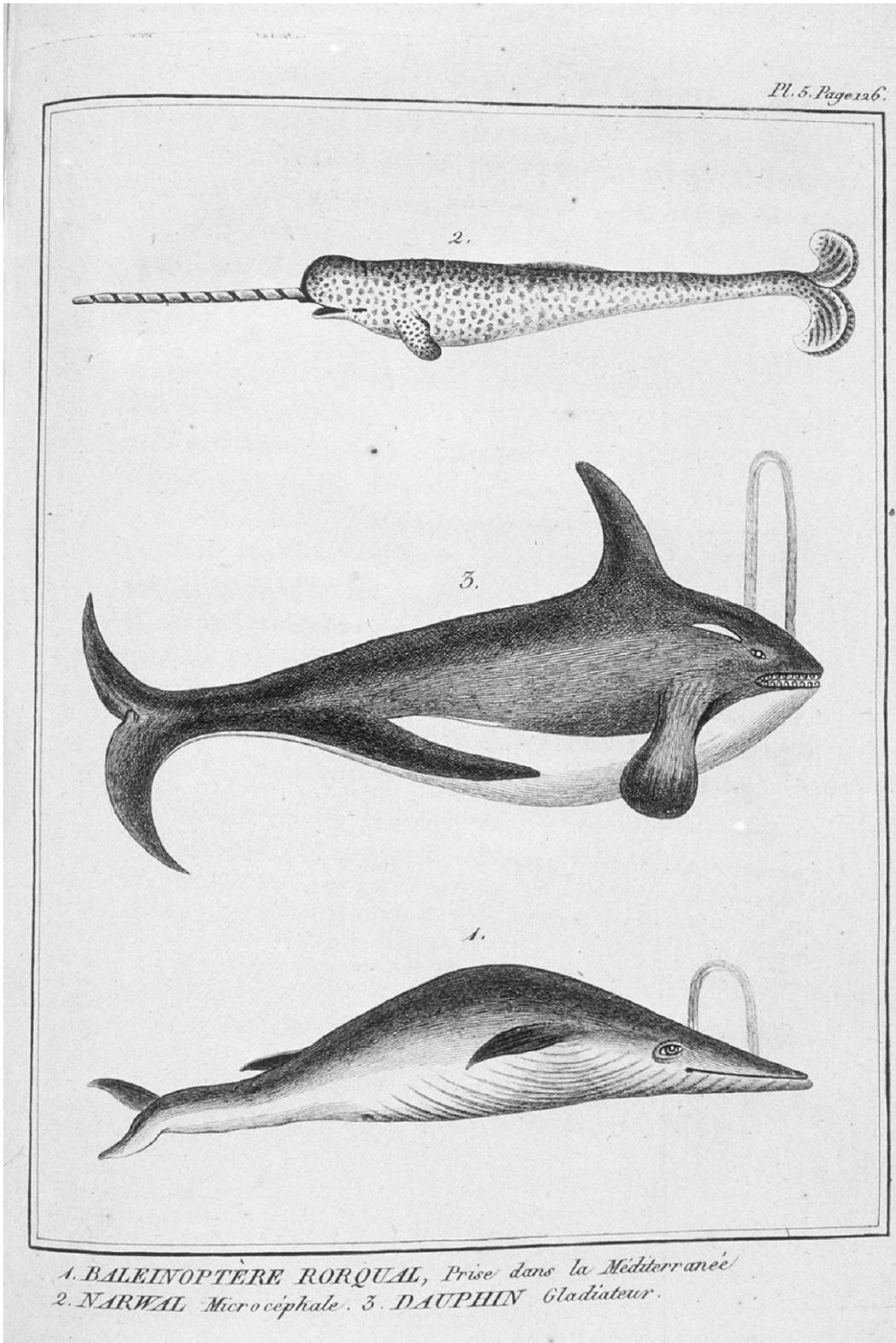
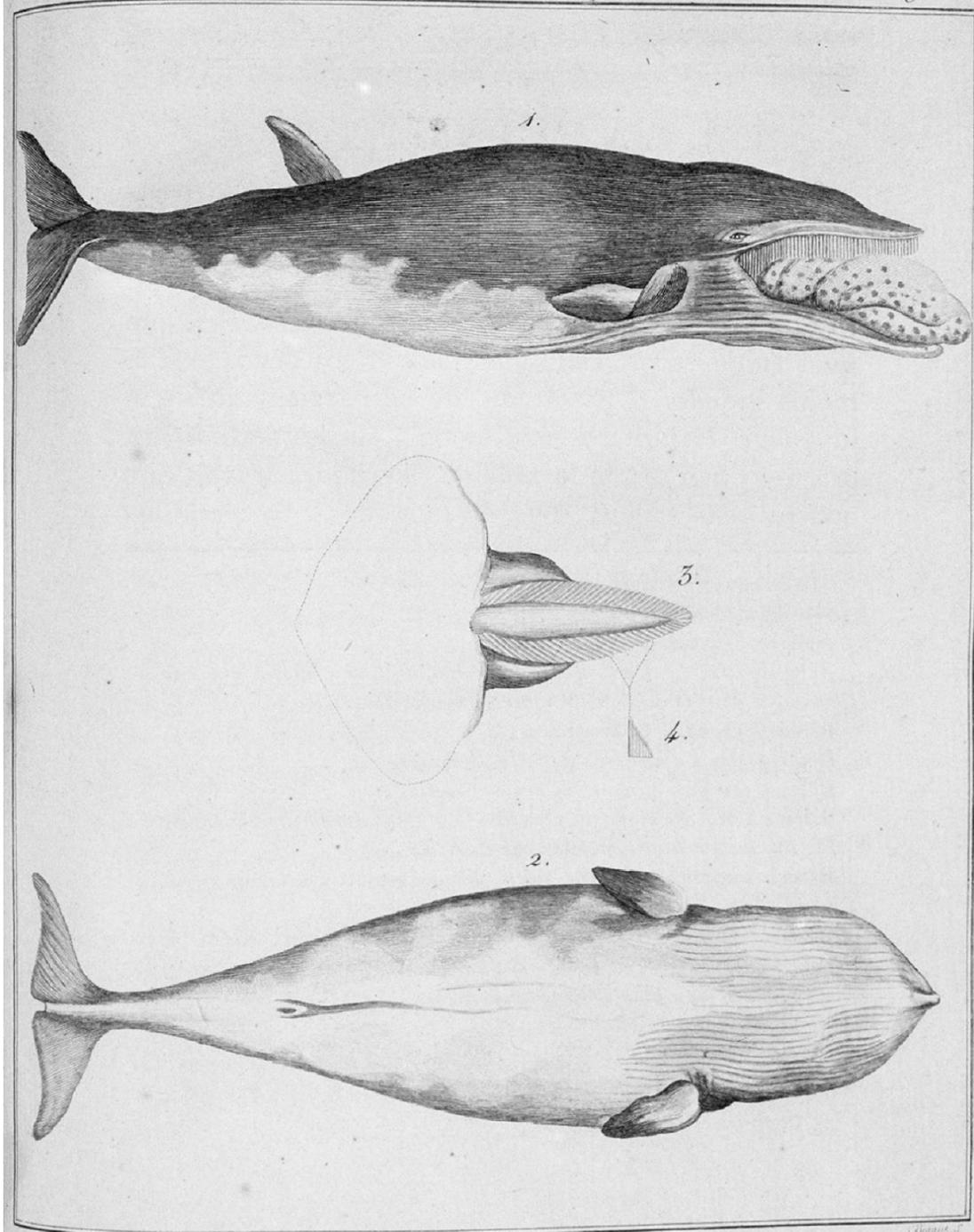


Figure 10 : Planche 5 de l'Histoire naturelle des cétacées (1804)



1. BALEINOPTÈRE Museau-pointu, Vue par côté.  
2. BALEINOPTÈRE Museau-pointu, Vue par dessous.  
3. Machoire supérieure de la Baleinoptère museau-pointu, Vue par des sous. 4. FANON

Figure 11 : Planche 8 de l'Histoire naturelle des cétacées (1804)

### **3. Un travail de recherche**

La première partie de cette réflexion portant sur le dernier tome des *Histoires Naturelles*, nous a permis de comprendre comment Lacepède a pu s'appuyer sur des ouvrages divers tout en comptant sur un réseau important de correspondants et de naturalistes voyageurs grâce à la machine centralisatrice que pouvait être le Muséum d'histoire naturelle à la toute fin de l'époque moderne. Ces pratiques, nous l'avons vu, se retrouvent chez beaucoup d'autres naturalistes de son temps. Cependant l'*Histoire naturelle des cétacées* est un ouvrage tout particulier; en effet, il traite d'un sujet que peu de naturalistes ont eu l'occasion d'étudier au cours du siècle des lumières. Tout en s'appuyant sur ses devanciers ainsi que sur ses correspondants, Lacépède estime visiblement devoir fournir un travail de recherche plus poussé. Ce chapitre porte donc sur les recherches du naturaliste, entre l'étude des ossements et – supposément – l'utilisation du savoir vernaculaire marin.

#### **3.1. Utilisation de spécimens**

##### **3.1.1. Les spécimens présents au sein du Muséum d'histoire naturelle**

Si nous tenterons ici de déterminer l'importance scientifique de posséder toutes sortes de spécimens d'histoire naturelle, il importe tout d'abord de mentionner la dimension philosophique et pédagogique de tels objets. Rousseau, dans sa théorie de l'instruction privilégie lui-même la capacité de sentir à la réflexion. Buffon adhère également à cette idée d'une « accumulation d'expériences sensorielles <sup>178</sup> » dans le processus d'acquisition de la connaissance humaine. Ainsi l'objet d'histoire naturelle acquiert une dimension autrement symbolique, on ne se contente pas de croire les affirmations d'un illustre savant sur parole, mais on peut voir les spécimens qui sont à l'origine de ces réflexions, ils incarnent ainsi des sortes de pièces à conviction.

###### **3.1.1.1. Les illustrations**

Tous les spécimens que Lacepède mentionne dans son ouvrage et qui semblent utiles à son étude, figurent sur les planches qu'il a fait réaliser. Il s'agit donc : des parties osseuses de la tête

---

<sup>178</sup> Emma Spary, « Le spectacle de la nature. Contrôle du public et vision républicaine dans le Muséum jacobin », : , Editions du Museum national d'histoire naturelle, 1997. P.460

d'une Baleinoptère rorqual (Figure 12) ainsi que les vertèbres et les fanons du même individu (Figure 13); la portion osseuse de la tête d'un Cachalot macrocéphale (Figure 14) ainsi que ses côtes et ses vertèbres (Figure 15) ; la partie osseuse de la tête d'un Dauphin vulgaire, le squelette d'un Dauphin marsouin (Figure 16), les portions osseuses de la tête d'un Dauphin orque et la mâchoire inférieure du même individu (Figure 17). Elles sont de qualité égale, bien que le graveur change d'une planche à l'autre puisque certaines mentionnent « Duhamel.sculp »; d'autres « Devisse.sculp »; mais les indications du dessinateur d'origine renvoient toujours à « Desèves », que l'on imagine donc être à la source du travail de reproduction sur papier des différents spécimens. Il n'est pas étonnant de le retrouver à la réalisation de ces illustrations étant donné que Jacques-Eustache De Seve (17?-1830<sup>179</sup>) est à l'origine de l'essentiel des planches sur les quadrupèdes de l'ouvrage de Buffon<sup>180</sup>. La présence de différents graveurs peut signifier que ces illustrations n'étaient peut-être pas destinées à cet ouvrage spécifiquement, mais plutôt à un ensemble de travaux.

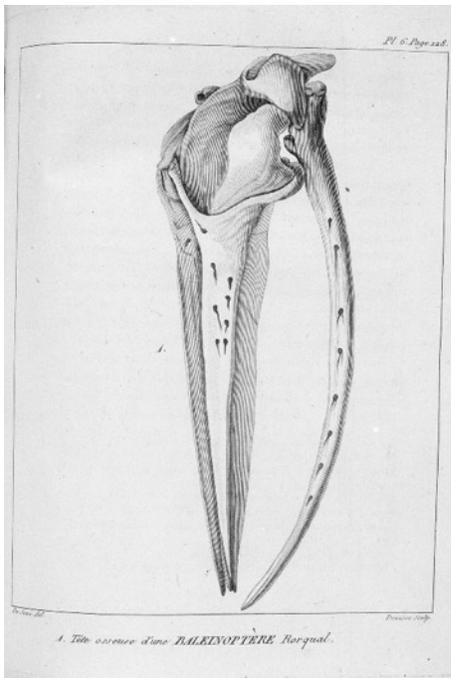


Figure 12 : Illustration d'une tête de baléinoptère rorqual 'd'après la nature', issue de l'Histoire naturelle des Cétacées de Lacépède, 1804

<sup>179</sup> [http://data.bnf.fr/14065606/jacques-eustache\\_de\\_seve/](http://data.bnf.fr/14065606/jacques-eustache_de_seve/) consulté le 19 mars 2018 à 19 :53

<sup>180</sup> Lacépède, *Histoire naturelle des cétacées*, op. cit.p.67

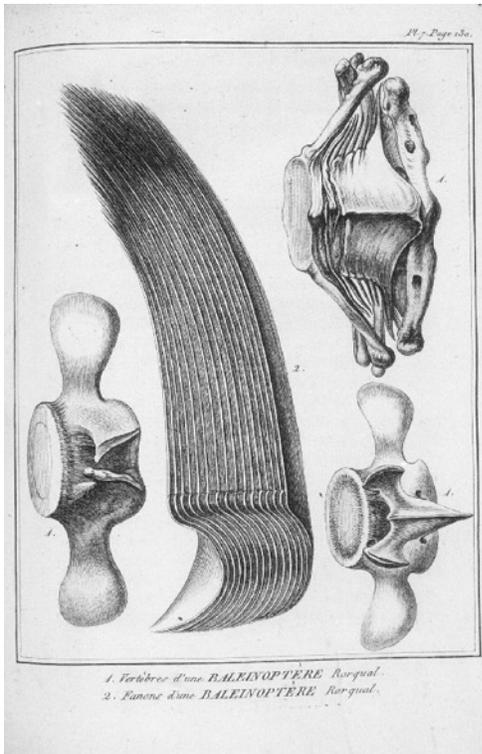


Figure 13 : Illustration des vertèbres et fanons de baléinoptère rorqual 'd'après la nature', issue de l'Histoire naturelle des Cétacées de Lacépède, 1804

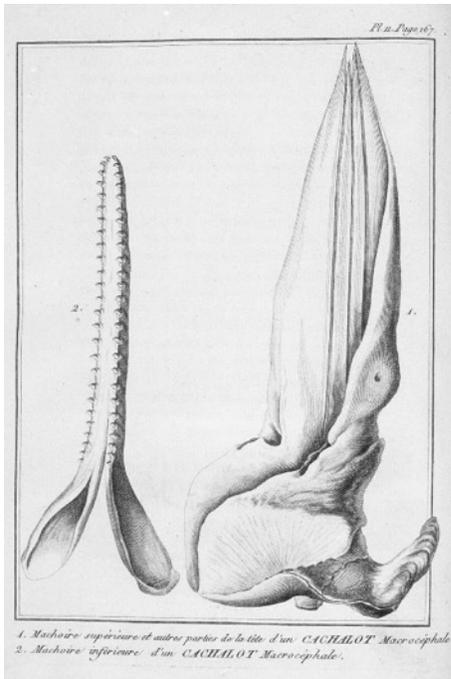


Figure 14 Illustration d'une tête et mâchoires de Cachalot macrocéphale 'd'après la nature', issue de l'Histoire naturelle des Cétacées de Lacépède, 1804

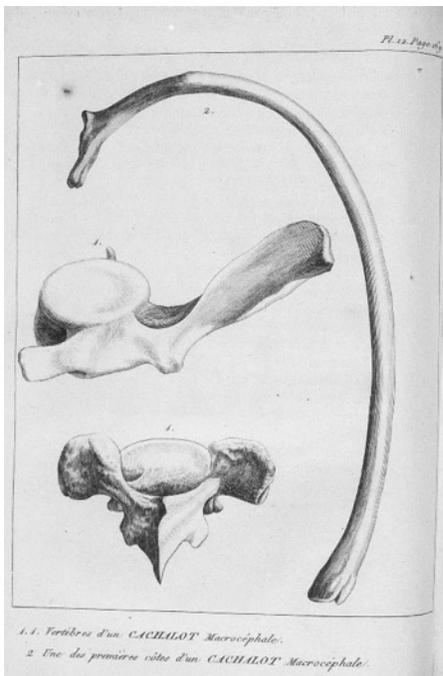


Figure 15 Illustration d'une côte et vertèbres de Cachalot macrocéphale 'd'après la nature', issue de l'Histoire naturelle des Cétacées de Lacépède, 1804

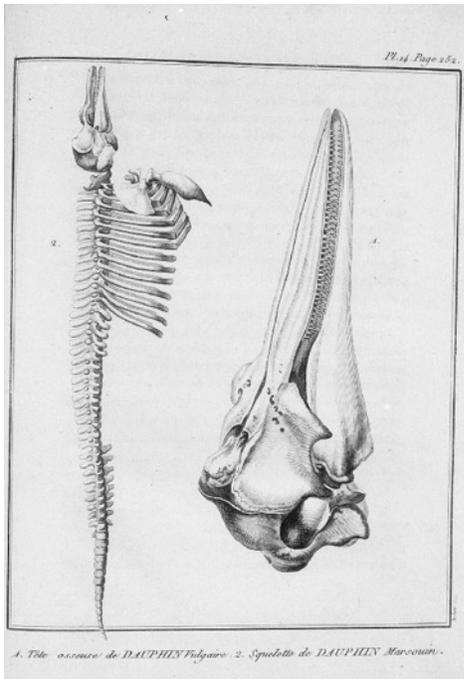


Figure 16 : Illustration d'un squelette et d'une tête de dauphin marsouin 'd'après la nature', issue de l'Histoire naturelle des Cétacées de Lacépède, 1804

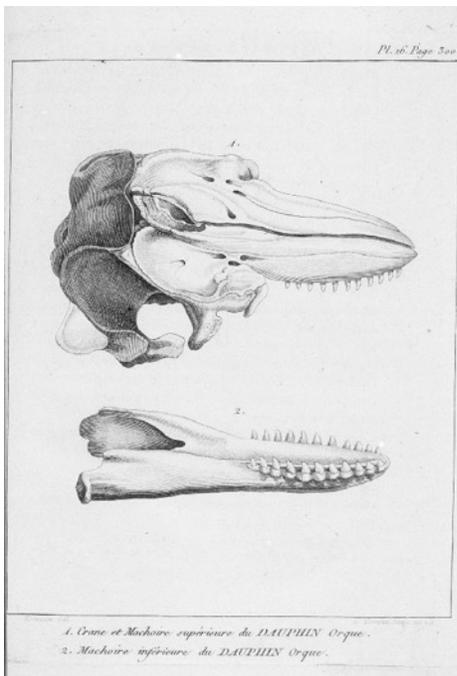


Figure 17 : Illustration d'une portion osseuse crânienne et mâchoires d'un dauphin orque 'd'après la nature', issue de l'Histoire naturelle des Cétacées de Lacépède, 1804

Lacépède mentionne en introduction de son ouvrage que ces illustrations ont été réalisées « d'après la nature, dans le Muséum d'histoire naturelle<sup>181</sup> ». Cette expression « d'après la nature » est beaucoup utilisée chez les naturalistes du dix-huitième siècle qui tiennent à une représentation fidèle des objets de la nature, de s'émanciper de tout particularisme (que l'on mettait bien volontiers en avant dans les cabinets de curiosités) afin de produire une image « type » reconnaissable et idéale dans l'optique, le plus souvent, de les placer dans des catalogues. Reynaud dira, par ailleurs, « [qu']un des mérites de l'histoire naturelle fut de promouvoir l'objet moyen. La description ne s'intéresse pas à l'individu exceptionnel mais à l'individu exemplaire. Même à travers les accidents, c'est une essence qu'elle recherche, celle de l'espèce<sup>182</sup>. » Lacépède semble donc, par cette mention, signifier au lecteur que les illustrations qu'il met à leur disposition sont fidèles à ce qu'on attendrait d'un spécimen type et qu'elles possèdent donc une valeur encyclopédique.

Étant donné la qualité de l'illustration on peut imaginer que ces spécimens étaient en bon état. Mais comment étaient-ils présentés au sein du Muséum?

### **3.1.1.2. Leur disposition au sein du Muséum**

Il est difficile d'estimer à quel moment et à quel endroit Lacépède est allé observer les différents ossements qu'il décrit avec grand intérêt dans son ouvrage. Il insiste à chaque reprise sur le fait que ces spécimens sont présents au sein du Muséum mais en signifiant simplement « l'une des galeries du Muséum d'histoire naturelle renferme trois os maxillaires d'une baleine: la longueur de ces os est de neuf mètres ou environ<sup>183</sup>. » En 1802, Georges Cuvier (1769-1832), conçoit son cabinet d'histoire naturelle au sein des bâtiments nouvellement acquis par le Muséum. Son objectif est de créer des galeries d'Anatomie comparée, dans lesquelles il expose des individus (anciennement conservés au sous-sol<sup>184</sup>) côte à côte dans le but de comparer la structure de leurs squelettes et organes. Ces galeries n'ouvriront au public qu'en 1806, mais servent avant tout de lieu d'éducation, dans lequel Cuvier peut donner des cours, ainsi qu'un lieu d'étude pour les naturalistes voulant observer des spécimens. Malheureusement des conflits lors de la réalisation des nouvelles galeries d'anatomie comparée inaugurées en 1898 (celles qui demeurent

---

<sup>181</sup> *Ibid.*p.X

<sup>182</sup> D. Reynaud "pour une théorie de la description au 18ème siècle" 1990 p.358

<sup>183</sup> Lacépède, *Histoire naturelle des cétacées*, *op. cit.*p.20

<sup>184</sup> Paul Lawrence Farber et Claude Blanckaert, « Collectionneurs, collections et systématique: l'alliance parisienne », *Le muséum au premier siècle de son histoire*, Paris, Éditions du Muséum National d'Histoire Naturelle, 1997.p.213

aujourd'hui), ont entraîné la destruction de vitrines-tests ainsi qu'un catalogue d'inventaire, qui regroupait notamment les espèces présentes à la création des premières galeries en 1802. Le Muséum dispose néanmoins d'un catalogue réalisé à la fin du 19<sup>e</sup> siècle ayant pour but de référencer les espèces présentes dans les premières galeries afin de réaliser les nouvelles.

L'inventaire ayant été fait salle par salle, on peut déterminer la position de ces spécimens au sein des galeries dont l'ouverture au public se fit en 1806. Ces ossements se trouvaient donc dans différentes salles du rez-de-chaussée, pour une entrée en matière que l'on imagine tout à fait impressionnante pour le visiteur. Les ossements de cétacés semblent donc être mis particulièrement en avant au sein des galeries, témoignant peut-être d'un intérêt tout particulier pour ces immenses mammifères marins – et certainement pour leur aspect spectaculaire.

Les spécimens mentionnés par Lacépède ne se trouvent cependant pas dans les actuelles galeries d'Anatomie comparée du Muséum d'Histoire Naturelle de Paris mais sont situés dans les collections en banlieue parisienne à Lisses, soit pour leur état de conservation, soit parce que d'autres spécimens leur ont été préférés.

### **3.1.2. La provenance des spécimens**

#### **3.1.2.1. Des cétacés français**

Dans le catalogue des anciennes galeries d'anatomie comparée nous trouvons, référencé en A.3549, le *Physeter macrocephalus* dont les vertèbres et l'une des premières côtes sont représentées planche 12 (Figure 15). On apprend dans ce catalogue que, malgré la notion "d'après la nature", le spécimen semble avoir été quelque peu endommagé: "la première vertèbre dorsale manque, elle semble avoir été arrachée du corps cervical, qui montre une profonde empreinte de la base primitive<sup>185</sup>". De telles altérations peuvent avoir été provoquées au moment de la découpe du spécimen. Il s'agit ici d'un des 32 spécimens échoués dans la baie d'Audierne, en Bretagne, en 1784 que Lacépède mentionne à plusieurs reprises dans l'ouvrage. Il en fait un récit pour le moins époustouflant :

Le 14 [mars], à six heures du matin, la mer était fort grosse, et les vents soufflaient du sud-ouest avec violence. On entendit vers le cap Estain des mugissements extraordinaires qui retentissaient dans les terres à plus de quatre kilomètres. Deux hommes, qui côtoyaient alors le rivage, furent saisis de frayeur, surtout lorsqu'ils

---

<sup>185</sup> Catalogue des anciennes galeries d'Anatomie comparée

aperçurent un peu au large des animaux énormes, qui s'agitaient avec violence, s'efforçaient de résister aux vagues écumantes qui les roulaient et les précipitoient vers la côte, battaient bruyamment les flots soulevés, à coups redoublés de leur large queue, et rejetaient avec vivacité par leurs événements une eau bouillonnante, qui s'élançoit en sifflant. L'effroi des spectateurs augmenta lorsque les premiers de ces cétacées, n'opposant plus à la mer qu'une lutte inutile, furent jetés sur le sable; il redoubla encore lorsqu'ils les virent suivis d'un très-grand nombre d'autres colosses vivants<sup>186</sup>.

Le spécimen présent dans les galeries s'est donc, d'après ce témoignage, échoué le 14 mars 1784. Pourtant le catalogue mentionne l'entrée de celui-ci au laboratoire le 25 Juin 1785. Il s'est donc écoulé plus d'une année avant l'arrivée du spécimen au Muséum.

On retrouve également dans le catalogue, référencé en A.2935, la tête osseuse, les vertèbres et les fanons d'une Baleinoptère rorqual figurés planches 6 (Figure 12) et 7 (Figure 13). Le catalogue nous apprend qu'il s'agit bien de l'individu échoué dans la Méditerranée à l'île Ste-Marguerite dans le Var le 20 mars 1798, il ne précise pas la date d'arrivée au laboratoire mais contient la mention à la peinture rouge "Balaenoptera commun – balaenoptera antiquorum de Ste Marguerite". Si le catalogue ne précise pas davantage sa provenance, Lacépède se veut plus bavard :

Le 30 ventôse de l'an 6 de l'ère Française, un cétacée de vingt mètres de longueur fut pris dans la Méditerranée sur la côte occidentale de l'île Sainte-Marguerite, municipalité de Cannes, département du Var. Les marins le nommaient souffleur. Le citoyen Jacques Quine, architecte de Grasse, en fit un dessin que le président de l'administration centrale du département du Var envoya au Directoire exécutif de la République. Mon confrère le citoyen Réveillère Lépaux, membre de l'institut national, et lors membre du Directoire, eut la bonté de me donner ce dessin, que j'ai fait graver ; et bientôt après, les fanons, les os de la tête et quelques autres os de cet animal ayant été apportés à Paris, je reconnus aisément que ce cétacée appartenait à l'espèce du rorqual<sup>187</sup>.

Si la date d'arrivée n'est pas précisée, on sait qu'au 28 mai de la même année, soit plus de deux mois après l'échouage, le spécimen se trouvait toujours dans le Var. En effet une lettre du

---

<sup>186</sup> Lacépède, *Histoire naturelle des cétacées*, op. cit.p.72

<sup>187</sup> *Ibid.*p.132-133

citoyen Najac, ordonnateur de la marine, à Thouin, administrateur du Muséum d'histoire naturelle de Paris nous informe que Thouin lui a déjà fait parvenir une lettre avec des questions sur l'individu (spécimen, état ...etc). Najac l'informe qu'on lui aurait dit qu'il s'agissait « seulement d'un cachalot » qui se serait échoué sur la côte de l'île Sainte-Marguerite. Il informe également sur le fait que l'« on craint beaucoup que le squelette de ce poisson n'ait pas été conservé dans son entier et qu'il ne soit difficile d'en réunir toutes les parties dispersées<sup>188</sup>. » Cette lettre, bien que désolément courte, nous renseigne sur quelques points. D'abord, Najac, qui semble être au contrôle de la réception et de l'envoi de l'espèce n'est apparemment pas un fin spécialiste de biologie. L'identification du spécimen dépend d'un « m'a-t-on dit » (et est a fortiori fausse, puisqu'il s'agit d'un rorqual commun) et il appelle le mammifère « poisson ». Ceci importe finalement peu aux naturalistes qui préfèrent prendre eux-mêmes le soin d'interpréter les objets d'histoire naturelle. Souvent les grandes institutions prenaient le soin de donner des instructions minutieuses aux voyageurs pour qu'ils exécutent avec rigueur la collection de spécimens, aucun savoir naturel n'est vraiment nécessaire car l'interprétation revient au naturaliste qui les reçoit dans son laboratoire<sup>189</sup>. On apprend également que l'envoi d'un spécimen au Muséum d'histoire naturelle n'est pas quelque chose qui relève d'un automatisme. L'espèce ne s'est pas échouée puis, après avoir été repérée par l'administration locale, a simplement été envoyée au Muséum pour déterminer son espèce. Il semble y avoir eu échange de lettres et quelques mois après l'échouage, le squelette serait dispersé, soit entre différents naturalistes, soit altéré par la nature. De plus, si le Directoire semble avoir joué un rôle dans l'envoi, notamment, du dessin fait par « le citoyen Jacques Quine, architecte de Grasse », c'est bien un commissaire de la Marine qui semble être en charge de la collecte et de l'envoi du spécimen au Muséum. Aucun autre élément nous permet, à ce jour, de déterminer le parcours exact de ces ossements jusqu'à la capitale et le nombre de personnes impliquées dans ce périple.

Il convient donc de signifier qu'à au moins deux reprises les ossements des spécimens dont dispose Lacépède proviennent d'individus dont la dépouille a été retrouvée échouée sur des plages françaises et que seules des « pièces détachées » sont parvenues jusqu'à la capitale pour trouver leur place au sein du « laboratoire » qui deviendra par la suite la première galerie

---

<sup>188</sup> Lettre de Najac à Thouin, conservée dans les archives du Muséum d'histoire naturelle Ms THO498

<sup>189</sup> Marie-Noëlle Bourguet, « La collecte du monde: voyage et histoire naturelle (fin XVIIème siècle-début XIXème siècle) » *Le Muséum au premier siècle de son histoire*, : , Muséum national d'histoire naturelle, 1997.p.175

d'anatomie comparée de Cuvier. Ces pièces sont souvent similaires : la partie osseuse de la tête ainsi que la zone cervicale.

### 3.1.2.2. Hypothèses sur le transport des spécimens

Si cela est contraignant pour l'objet de notre étude, il n'est pas surprenant que Lacépède ne développe pas davantage sur la manière dont le Muséum s'est procuré les ossements si chers à son ouvrage. Hélas, la grande majorité des documents consultés concernant l'acquisition des spécimens ne se veulent pas plus bavards.

Un ordre de mission de Cuvier daté du 7 août 1819, nous dit simplement « monsieur Dufresne avisera ensuite aux moyens de transports les plus convenables et les plus prompts pour faire arriver le squelette et les caisses au Jardin du Roi<sup>190</sup>. »

Il est difficile d'imaginer comment ces objets voyagent à la fin du dix-huitième siècle. Le service postal à cette époque est caractérisé par une apparente stabilité sur quelques années, puis des entreprises privées succèdent aux entreprises publiques, et se voient octroyer ou enlever des privilèges au fur et à mesure des régimes successifs, ce qui rend l'étude du service particulièrement complexe pour l'historien<sup>191</sup>. Une chose paraît certaine : « l'envoi de lourds colis de spécimens par fourgon ou par diligence était coûteux et aléatoire <sup>192</sup>».

Néanmoins quelques éléments peuvent nous permettre d'imaginer un début de réponse. Quand les armées françaises confisquent la ménagerie du Stathouder Guillaume V, elles enrichissent la nouvelle ménagerie du Muséum d'une quantité considérable d'espèces. Si les quadrupèdes et oiseaux voyagent sans encombre jusqu'à la capitale et y arrivent en août 1796, après un voyage de seulement quelques mois, les deux éléphants (mâle et femelle, joyaux de la ménagerie du Stathouder) n'arrivent qu'une année et demi plus tard en mars 1798 à Paris par la Seine<sup>193</sup>. Cet élément nous permet de déterminer que la taille des spécimens influe sur le moyen de transport utilisé puisque ces différents animaux (vivants, en l'occurrence) ne voyagent pas ensemble. On peut donc imaginer que les ossements de petite taille ne voyagent pas nécessairement avec les

---

<sup>190</sup> Ordre de mission signé Cuvier, Thouin et Haüy, donné au sieur Dufresne, le chargeant de se rendre à Dieppe pour y retirer des bureaux de la Douane des ossements d'une baleine et quatre caisses d'objets d'histoire naturelle provenant du navire « La Diane », 7 août 1819, archives du Muséum d'histoire naturelle, MS2528/111

<sup>191</sup> Didier Terrier, *La circulation des marchandises dans la France de l'Ancien Régime*, JSTOR, 2001.

<sup>192</sup> Martin Rudwick, « Recherches sur les ossements fossiles: George Cuvier et la collecte d'alliés internationaux », *Le Muséum au premier siècle de son histoire. Paris, Muséum National d'Histoire Naturelle*, 1997.p.596

<sup>193</sup> Richard W Burkhardt, « La Ménagerie et la vie du Muséum », *Le Muséum au premier siècle de son histoire*, 1997.

crânes de plusieurs mètres qui sont ramenés au Muséum. Le transport fluvial semblant être préféré au transport terrestre pour les charges lourdes.

Les temps de guerre incertains influent également sur le transport des spécimens. Si les ossements figurés chez Lacépède proviennent de spécimens français, cela est peut-être dû à la difficulté de faire circuler des articles provenant d'autres pays d'Europe. L'étude de Rudwick nous informe notamment sur la correspondance anxieuse entre Cuvier et Adriaan Camper aux Pays-Bas, pleine d'interrogations sur l'arrivée de spécimens qu'il attend.

Les sources sont donc pratiquement inexistantes concernant le transport des spécimens. Si cela est particulièrement gênant pour notre étude, il est intéressant de s'interroger sur les raisons de l'absence de ces sources administratives du Muséum. Pourquoi le transport de ces quelques ossements ne laisse-t-il pas de traces dans les archives? Pourquoi pouvons-nous voir une correspondance au sujet de ces spécimens puis, parfois, une trace de leur arrivée au Muséum, mais rien sur leur trajet? Cela impliquerait-il que le transport de ces ossements ait été fait par des amis ou personnes affiliées au Muséum impliquant l'absence de logistique à fournir de la part de l'institution? Ou est-ce que les créations de chaires, de galeries, de nouveaux locaux successifs au cours du dix-neuvième siècle auraient simplement égaré, déplacé ou effacé les traces documentaires de ces voyages? À ce stade, rien ne me permet, au cours de ce mémoire, de répondre précisément à ces questions, cependant il est particulièrement intéressant de constater – à priori – leur absence des archives du Muséum.

### **3.1.3. Que retirer de l'usage des ossements?**

Dans son article concernant les pratiques de collection des objets de la nature, Bruno J. Strasser regrette que les historiens aient consacré davantage de travaux aux méthodes de collection et de disposition des spécimens au sein des différentes institutions et moins à leur usage dans la production du savoir naturel<sup>194</sup>. Nous tenterons donc ici d'apporter une interprétation de la manière dont Lacépède utilise ces précieux ossements.

Si les échantillons d'objets de la nature possèdent une utilité toute particulière pour le naturaliste qui cherche à les étudier, Lacépède les considère également comme un moyen d'éclairer le

---

<sup>194</sup> Bruno J Strasser, « Collecting nature: Practices, styles, and narratives », *Osiris*, vol. 27, n° 1, 2012. p.319

public sur les merveilles et la complexité du monde du vivant. Leur vertu éducative est également très appréciée, notamment pour illustrer les leçons d'histoire naturelle<sup>195</sup>.

Ces objets sont également porteurs de nombreuses informations pour le naturaliste. D'abord l'attestation de leur simple présence sur des rivages prouve, selon Lacépède qu'il s'agit d'une zone d'habitation de l'espèce : « D'un autre côté, M. Levilain a vu non-seulement une grande quantité d'ossements de cétacés gisants sur les bords de la Nouvelle-Hollande, auprès de morceaux d'ambre gris<sup>196</sup> ».

Lacépède les utilise également comme étalon pour déterminer les caractéristiques des espèces types. Il les mesure, compte les dents et compare ces données avec des informations analogues qui lui sont parvenues d'autres naturalistes. Les galeries d'anatomie comparée auront pour but de disposer plusieurs spécimens côte à côte dans des vitrines afin que des études comparatives soient effectuées.

Il est cependant intéressant de constater la chose suivante: Lacépède est à l'origine de la nomenclature de certaines espèces, autrement dit, il a « découvert » plusieurs espèces, dont certaines sont présentées au sein de cet ouvrage. Mais il est particulièrement surprenant de voir que ces espèces en question ne sont pas celles dont il possède les ossements. Le Dauphin vulgaire tient son nom *Delphinus delphis* de Linné en 1758, tout comme le Cachalot macrocéphale (*Physeter macrocephalus*) et le Baleinoptère rorqual (*Baleanoptera physalus*). Ces spécimens rapportés au Muséum n'ont donc pas servi à l'identification d'une nouvelle espèce mais possèdent tout de même aujourd'hui une valeur muséologique tout à fait précieuse, renseignée par le livret en vente aux galeries, rédigé par les responsables de celles-ci Luc Vives et Cécile Colin-Fromont:

Certains spécimens ont été retirés de la galerie à des fins conservatoires car ils constituent l'avant-garde des collections: on les nomme "types". Crânes et squelettes ont servi à la première description scientifique et ont valeur de référent dans la communauté scientifique pour la connaissance des espèces. [...] Voilà pourquoi le premier éléphant d'Afrique, [...] les premiers rorquals commun, baleine australe, baleine à bosse, bérardien d'Arnoux sont à bien des regards, irremplaçables<sup>197</sup>.

---

<sup>195</sup>Roger Hahn, « Du Jardin du roi au Muséum: les carrières de Fourcroy et de Lacépède » *Le Muséum au premier siècle de son histoire*, : Muséum national d'histoire naturelle, 1997. p.34

<sup>196</sup> Lacépède, *Histoire naturelle des cétacées*, op. cit.p.70

<sup>197</sup> Luc Vives, Cecile Colin-Fromont, *Les galeries d'Anatomie comparée et de Paléontologie*, Artlys, Paris, 2015, p.20

Si elles ne possèdent pas la fonction d'holotype, il est intéressant ici de déterminer leur utilité en comparant ce que Linné, à l'origine de la nomenclature de ces espèces, ou même Bonnaterre (qui ne semble pas disposer d'ossements de Baleinoptère rorqual<sup>198</sup>) ont pu en dire avant lui, sans posséder d'objets naturels. Linné et Bonnaterre décrivent tous deux une vague forme, une couleur et Bonnaterre se veut plus précis en citant des dimensions que Sibbald, un naturaliste écossais du dix-septième siècle, aurait alors mesurées sur un spécimen de Rorqual commun. Lacépède, ayant en sa possession des fanons, vertèbres et la partie osseuse d'une tête de rorqual commun, peut développer plus amplement et donner une description de l'espèce bien plus détaillée. À commencer par une description pour le moins pointue des fanons :

Ces fanons sont noirs et si courts, que le plus souvent on n'en voit pas qui aient plus d'un mètre de longueur, et dont la hauteur n'est que de trois centimètres; mais ces fanons sont bordés ou terminés par des crins allongés, touffus, noirs et inégaux<sup>199</sup>.

Description qui faisait défaut chez les deux auteurs précédents. La partie osseuse lui permet également de donner une interprétation tout à fait intéressante du périmètre de vision de l'animal :

L'œil est situé au-dessus et très-près de l'angle que forment les deux lèvres en se réunissant; et comme la mâchoire inférieure est très-haute, que la courbure des deux mâchoires relève presque toujours l'angle des deux lèvres un peu plus haut que le bout du museau, et que le dessus de la tête, même auprès de l'extrémité du museau, est presque de niveau avec la nuque, l'œil se trouve placé si près du sommet de la tête, qu'il doit paroître très-souvent au-dessus de l'eau, lorsque le rorqual nage à la surface de l'océan. Ce cétacée doit donc apercevoir très-fréquemment les objets situés dans l'atmosphère, sans que les rayons réfléchis par ces objets traversent la plus petite couche aqueuse, pour arriver jusqu'à son œil, pendant que ces mêmes rayons passent presque toujours au travers d'une couche d'eau très-épaisse pour parvenir jusqu'à l'œil de la baleine franche <sup>200</sup>[...].

L'auteur utilise donc les mêmes références que Bonnaterre s'appuyant sur Sibbald, mais ajoute toute une partie descriptive issue de l'observation et l'étude des différents objets naturels à sa disposition. Ces quelques éléments nous permettent de comprendre l'utilité, pour ces

---

<sup>198</sup> En effet, Bonnaterre semble avoir fait illustrer, tout comme Lacépède, l'intégralité des ossements qu'il avait à sa disposition et aucun ossement de rorqual commun n'est représenté.

<sup>199</sup> Lacépède, *Histoire naturelle des cétacées*, *op. cit.* p.129

<sup>200</sup> *Ibid.* p129-130

institutions, de se procurer des spécimens, non seulement pour leur intérêt muséologique mais également comme objets d'étude.

Les ossements semblent donc posséder une valeur toute particulière pour le naturaliste qui les utilise grandement au sein de son ouvrage. Ces ossements lui permettent de se faire une idée plus précise de la réalité biologique de ces immenses mammifères et Lacépède donne quelques interprétations de ces rares objets de la nature au sein du dernier tome des *Histoires naturelles*. Mais la combinaison de ces quelques observations d'anatomie ajoutées aux compilations d'ouvrages et de correspondances que nous avons eu l'occasion d'étudier précédemment, ne nous permet pas d'évaluer de manière précise la provenance de toutes les sources de l'ouvrage. L'étude que nous venons de mener ne permet pas de conclure, au contraire, que Lacépède ou le Muséum ait eu une aide particulière des baleiniers ou marins dans la capture et le transport des ossements des spécimens à la disposition du Muséum. S'ils ne semblent pas fournir une aide "matérielle", les baleiniers et autres marins ne sont pas pour autant – et nous argumenterons en ce sens – absents des lignes de *l'Histoire naturelle des cétacées*. Nous allons donc à présent tenter de démontrer à quel point cet ouvrage mobilise des strates d'individus qu'à première vue tout sépare.

## **3.2. Utilisation du savoir des marins**

### **3.2.1. Lacépède et la chasse à la baleine**

#### **3.2.1.1. Petit historique de la chasse à la baleine européenne : des baleiniers basques au début du dix-neuvième siècle**

Il paraît impossible de présenter en quelques lignes l'histoire de la chasse à la baleine depuis le commencement, nous nous limiterons donc ici à quelques éléments d'ordre chronologique et géographique afin de mieux comprendre la provenance des sources vernaculaires marines venant de baleiniers qui auraient pu faire trajet jusqu'à Paris.

Il est difficile de dater avec précision les premières chasses à la baleine. En Europe, les Basques la pratiquent dès le onzième siècle. La chasse dure six mois de l'année, au moment où la Baleine franche noire (*Eubalaena glacialis*) vient mettre bas dans la baie de Biscaye, ce qui explique un de ses noms communs : Baleine franche de Biscaye. Mais, chassées pendant plusieurs siècles avec ferveur, de moins en moins de baleines ne viennent s'aventurer sur les côtes basques. Ne

pouvant plus alimenter un marché pour le moins lucratif, les Basques prennent la mer, embarquant parfois avec eux des marins normands pour les conduire au large de l'Islande, du Groenland et même jusqu'aux côtes du Canada.

Longtemps laissée sous silence dans l'historiographie – peut-être parce qu'au Canada la pêche à la baleine a presque toujours été pratiquée par des étrangers<sup>201</sup> - la présence basque au seizième siècle sur les côtes du Labrador est régulière en saison pendant près de soixante-dix ans. Ils chassent toujours la Baleine franche noire, et installent des fours pour faire fondre la graisse à même les côtes, laissant de nombreux vestiges archéologiques nous permettant de définir aujourd'hui les ports les plus utilisés. Les travaux de Selma Barkham nous permettent d'estimer leur présence des années 1530 à 1603, d'après les archives basques espagnoles qui gardent les traces de contrats d'armement des navires<sup>202</sup>. Le schéma d'extinction se répétant à nouveau, les baleiniers basques doivent trouver un autre terrain de chasse. Le chargement d'un baleinier au seizième siècle représente environ 5 millions de dollars actuels, attirant les convoitises d'autres nations pour cette huile servant à l'éclairage (l'éclairage de nuit de plus en plus pratiqué dans les villes d'Europe), à l'industrie pharmaceutique et à la fabrication de savon<sup>203</sup>.

Au début du dix-septième siècle, les Hollandais édifient sur les côtes du Spitzberg de véritables stations de chasse possédant des fonderies de lards, des magasins et des entrepôts<sup>204</sup>. Le savoir des baleiniers basques fut, dans un premier temps, d'une grande utilité pour ces nouveaux acteurs voulant s'instruire sur les pratiques de cette chasse ancestrale. C'est donc au large de la mer du Groenland qu'on y pratique les pêches du Nord ou *Northern Fisheries* avec pour objectif de capturer la Baleine franche du Groenland (*Balaena Mysticetus*), proche voisine de la Baleine franche noire mais bien plus grosse (et donc avec plus de lard). Les Hollandais et les Anglais se disputent les monopoles et stations de cette région pendant plusieurs siècles, alors que de l'autre côté de l'Atlantique, les baleiniers de Nantucket, en Nouvelle-Angleterre, prennent le large pour chercher de nouvelles proies après que leurs populations côtières soient décimées.

---

<sup>201</sup> Mario Lalancette, « PROULX, Jean-Pierre, La pêche de la baleine dans l'Atlantique Nord jusqu'au milieu du XIXe siècle. Parcs Canada, Études en archéologie, architecture et histoire, 1986. 119 p », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 41, n° 3, 1988.

<sup>202</sup> John C Kennedy, *Encounters: An Anthropological History of Southeastern Labrador*, McGill-Queen's Press-MQUP, 2015.

<sup>203</sup> *Ibid.*, p.26

<sup>204</sup> Yves Cohat, *Vie et mort des baleines*, Gaillimard, 1986.

Dès 1774, les Nantucketois<sup>205</sup> partent pour de longs voyages en mer, ils bravent les intempéries pour chasser le cachalot sur les bancs du Brésil et au large de la Patagonie<sup>206</sup>. C'est le début des pêches du Sud ou *Southern Fisheries*, elles se distinguent des pêches du Nord par plusieurs aspects. Déjà elles ne sont pas fixes : nombreux sont les parcours que peuvent effectuer ces navires. Leur mobilité les oblige à embarquer à leur bord des fours pour faire fondre la graisse à même les navires afin de ne pas être dépendants de stations terrestres. La durée des voyages est beaucoup plus longue, plusieurs années, durant lesquelles ils naviguent les mers chaudes du globe à la recherche particulièrement de cachalots. Le cachalot (*Physeter Macrocéphalus*) est plus féroce que la Baleine franche (que l'on chasse toujours aussi volontiers) mais son huile est réputée pour être de meilleure qualité et est particulièrement appréciée dans l'économie américaine<sup>207</sup>.

Et les Français de tout cela? Aucun chauvinisme dans cette question, le but de ce mémoire étant de tenter de rapprocher cette étude française de cétologie avec le savoir vernaculaire des marins et tout particulièrement des baleiniers. Lacépède paraît être pour le moins sédentaire au moment où il rédige l'ouvrage, il nous faut donc se demander si ce type d'informations pouvait affluer vers le centre parisien. Quand nous lisons l'historiographie de la chasse à la baleine, les baleiniers basques (il serait ici périlleux de faire un raccourci douteux et de les assimiler sous le nom de Français) sont omniprésents dans l'histoire des premières pêcheries et sont, sûrement internationalement, reconnus comme des précurseurs de cette pratique. Mais au-delà du dix-septième siècle, les Basques perdent de leur influence et surtout leur monopole. Ils sont vite évincés de la partie, et après cela la France semble disparaître de l'histoire de ces pêcheries.

Pourtant, comme le démontre Thierry Du Pasquier, la France ne se résigne pas à abandonner un marché aussi lucratif. D'abord parce que l'importation de ces produits coûte cher mais aussi parce qu'il est bien contraignant – en ces temps diplomatiques incertains – de laisser un quasi-monopole à l'industrie britannique. À la fin du dix-huitième siècle, la France – par l'intermédiaire de ses ministres et de François Jean Coffyn, alors échevin de Dunkerque – va donc profiter du contexte des guerres d'indépendance américaines et des échanges difficiles avec la Grande-Bretagne pour attirer quelques familles de Nantucketois fameuses sur ses côtes. Ainsi la famille Rotch – parmi d'autres – s'installe en avril-mai 1786 avec à la clé des avantages

---

<sup>205</sup> Après que les populations côtières de l'île aient été décimées durant les siècles précédents, voir Bolster (2012)

<sup>206</sup> Jean Thierry Du Pasquier, *Les baleiniers français au XIXe siècle, 1814-1868*, Terre et mer, 1982.p.10

<sup>207</sup> *Ibid.*p.19

fiscaux non négligeables sur son commerce. Dès lors en 1792, on compte plus de 30 navires baleiniers expédiés depuis le port de Dunkerque (principalement pour des pêcheries du Sud dont les Nantuckois étaient les maîtres). La guerre avec la Grande-Bretagne mettra fin à cet élan, notamment avec le retour de nombreuses familles en Amérique. Du Pasquier argumente par la suite sur une renaissance de l'industrie de la chasse à la baleine en France après 1814, période qui suit celle qui nous intéresse dans le cadre de ce mémoire<sup>208</sup>.

Après ces brèves considérations sur un sujet amplement plus vaste, nous nous intéresserons à présent au point de vue de Lacépède sur cette industrie qui – au péril d'un désastre environnemental certain – a façonné les échanges maritimes pendant plusieurs siècles.

### **3.2.1.2. Lacépède, un auteur « sensible »**

Comme nous avons pu le voir dans le premier chapitre, Lacépède utilise sa plume pour divertir un public plus large, mais il est aussi considéré comme un auteur romantique par ses contemporains. Le comte est persuadé que ce style aurait des vertus morales, et, de par l'histoire de ce mouvement, politiques<sup>209</sup>. Cette éloquence lui valut par ailleurs de nombreuses critiques au dix-neuvième siècle, notamment à cause de son insistance trop forte sur la « beauté du spectacle de la nature et sur l'effet émotionnel de la vue des productions naturelles <sup>210</sup>». Si Lacépède décrit grandement la beauté, l'humanité et la sagesse de ces mammifères avec son style si caractéristique, on remarque certainement sa « sensibilité » en lisant ce qu'il écrit sur la chasse à la baleine.

Si, comme nous le verrons, Lacépède semble avoir fait appel aux marins, voire aux baleiniers pour obtenir des informations précises pour son ouvrage, il porte, malgré cela, un regard particulièrement négatif sur la pêche à la baleine et le livre est ponctué de ses remarques vives sur l'acharnement que subissent ces mammifères par les hommes.

#### *3.2.1.2.1. L'animal traqué*

Nombreux sont les exemples qui nous permettraient de démontrer l'aversion de Lacépède pour la chasse à la baleine; cependant, quelques-uns sont particulièrement frappants car ils semblent

---

<sup>208</sup> *Ibid.*

<sup>209</sup> Roger Hahn, « Du jardin du Roi au Muséum: les carrières de Fourcroy et de Lacépède » *Le Muséum au premier siècle de son histoire*, Paris, Muséum d'histoire naturelle, 1997.p.34

<sup>210</sup> Spary, *op. cit.*p.458

mettre en cause la Science (dans ce cas précis sûrement la technologie), dans la cruauté infligée à ces animaux.

C'est ainsi que les géants des géants sont tombés sous ses armes; et comme son génie est immortel, et que sa science est maintenant impérissable, parce qu'il a pu multiplier sans limites les exemplaires de sa pensée, ils ne cesseront d'être les victimes de son intérêt, que lorsque ces énormes espèces auront cessé d'exister. C'est en vain qu'elles fuient devant lui : son art le transporte aux extrémités de la terre; elles n'ont plus d'asile que dans le néant. [...] [L]e pouvoir de l'homme a tout changé pour la baleine. L'art de la navigation a détruit la sécurité, diminué le domaine, altéré la destinée du plus grand des animaux. L'homme a su lui opposer un volume égal au sien, une force égale à la sienne. Il a construit, pour ainsi dire, une montagne flottante; il l'a animée, en quelque sorte, par son génie; il lui a donné la résistance des bois les plus compactes; il lui a imprimé la vitesse des vents, qu'il a su maîtriser par ses voiles; et, la conduisant à fuir jusque vers les extrémités du monde<sup>211</sup>.

Dans ces deux extraits, difficile de savoir si Lacepède rend un hommage à l'homme, dont l'ingéniosité lui a permis, une fois de plus, à défier les forces de la nature ou s'il méprise une telle entreprise. Ces extraits sont teintés d'une certaine admiration pour les prouesses technologiques qui permettent à cette industrie de croître inlassablement. Le discours se veut moins valorisant quand il parle de l'avidité des hommes qui en font partie :

Quels voyages on entreprend, quels dangers on brave, à quelle cruauté on se condamne, pour obtenir une matière vile, un objet dégoûtant, mais que le caprice et le désir des jouissances privilégiées ont su métamorphoser en aromate précieux<sup>212</sup>!

S'il serait intéressant de questionner Lacepède sur la manière dont fonctionnent les lampes à huile qui éclairent son bureau de l'Institut National ou du Muséum, on peut néanmoins reconnaître au naturaliste une lucidité tout à fait remarquable sur l'état des océans et de l'impact humain sur la biodiversité.

On ne verra plus que quelques restes de cette espèce gigantesque ; ses débris deviendront une poussière que les vents disperseront, et elle ne subsistera que dans le souvenir des hommes et dans les tableaux du génie. Tout diminue et dépérit donc sur le globe? Quelle révolution en remontera les ressorts? La nature n'est immortelle que dans son ensemble,

---

<sup>211</sup> Lacépède, *Histoire naturelle des cétacées*, *op. cit.* p. xxxi-xxxii.

<sup>212</sup> *Ibid.* p. 197

et si l'art de l'homme embellit et ranime quelques-uns de ses ouvrages, combien d'autres qu'il dégrade, mutile et anéantit<sup>213</sup>.

Ce texte pourrait avoir été écrit par l'un de nos contemporains tant il semble être d'actualité. Il est évident que les naturalistes de l'époque ne détenaient pas de données statistiques précises comme les biologistes marins qui, de nos jours, réalisent des études très précises sur l'état des populations connues sur le globe. Mais de quelles données Lacépède pouvait-il disposer à la fin du dix-huitième siècle lui permettant d'affirmer que les populations diminuent ?

Comme nous avons pu le voir, les entreprises de pêche à la baleine ont suivi les populations de mammifères dans leurs habitats, installant des villages de pêcheurs au gré des déplacements. Mais les baleines se faisant de plus en plus rares dans ces zones autrefois si densément peuplées, force les baleiniers à braver les océans pour les chasser dans leur périple migratoire. Les récits de voyage vantent souvent les populations foisonnantes de cétacés que l'on pouvait trouver près des rivages d'Amérique du Nord jusqu'à la moitié du dix-septième siècle. Ces récits d'abondance du Nouveau-Monde, aussi utilisés comme méthode de propagande pour encourager des individus à aller s'établir dans ces nouvelles colonies au climat rugueux, sont racontés par des observateurs éclairés : soit des marins connaissant parfaitement l'état des eaux européennes, comme Samuel de Champlain (habile marin et surtout explorateur et cartographe) ou des missionnaires jésuites très observateurs comme le père Biard<sup>214</sup>. Nous pouvons citer le témoignage fait en 1629 de Francis Higginson faisant partie des premières générations à s'établir dans le Massachussets :

The abundance of sea fish are almost beyond believing and sure I should scarce have believed it except I had seen it with mine own eyes. I saw great store of whales and grampus and such abundance of mackerels that it would astonish one to behold, likewise codfish<sup>215</sup>...

Mais l'arrivée de législations à partir des années 1640 ajoute à l'éloignement progressif des baleiniers des côtes vers des zones plus reculées attestant de l'état réduit des populations littorales à partir de la seconde moitié du dix-septième siècle. La diminution drastique des espèces de cétacés est donc quelque chose d'observable, avec ou sans outils statistiques. Sans

---

<sup>213</sup> *Ibid.*P.42

<sup>214</sup> Bolster, *The mortal sea*, op. cit.p.45-46

<sup>215</sup> Cité dans *ibid.*p.50

même avoir pris part à ces observations, par ses simples lectures, Lacépède est capable de déterminer que les mammifères marins sont dangereusement menacés.

#### 3.2.1.2.2. *La chasse à la baleine fait partie de l'Histoire naturelle des cétacées*

Si Lacépède laisse entendre que la chasse à la baleine serait une pratique cruelle et à l'origine de la décimation des mammifères marins, celle-ci prend néanmoins une grande place dans son récit. Dans la partie dédiée à la Baleine franche, il ne lui consacre pas moins d'une trentaine de pages, en n'omettant aucun sujet. Il parle de la géographie des pêches, de la saisonnalité, de la législation (il semble être particulièrement bien renseigné sur la législation anglaise), des armes et navires à la disposition des baleiniers avant de développer avec beaucoup de détails sur la chasse en question. Il y décrit la traque, la mise à mort, les techniques de remorquage, de découpe et de fonte de la graisse. On y apprend également quelques éléments sur les différents rôles de marin à bord (notamment celui de guetteur) et il termine même par une description que nous pourrions qualifier d'anthropologique des différentes pratiques de pêche observées chez des peuples du Nouveau-Monde. Il ne s'agit donc pas là d'un bref historique des pêches mais bien d'une étude détaillée de celles-ci.

Sans grande surprise, la source publiée qu'il cite le plus dans cet extrait est *l'Histoire de Pêches des Hollandois dans les Mers du Nord*, dont la traduction française date de 1800. Il cite également les relations de voyage du Capitaine Colnett mais il faut dire qu'un bon nombre des informations contenues dans ce passage ne sont pas référencées. La place de la chasse à la baleine dans l'histoire naturelle de ce mammifère semble donc indiscutable de par sa présence imposante dans le chapitre sur la baleine franche puis dans ces multiples références au cours du récit.

### **3.2.2. La voix des marins dans l'Histoire naturelle des cétacées**

Si, comme nous avons pu le voir, *l'Histoire naturelle des Cétacées* comporte de nombreuses références à des ouvrages publiés ou à des informations rassemblées au sein de la correspondance de l'auteur, nous ne pouvons que nous questionner sur la provenance d'un bon nombre d'informations qui ne sont pas attribuées. L'hypothèse de ce mémoire - que Lacépède utiliserait un savoir vernaculaire marin - s'avère difficile à prouver par la pauvreté d'archives pouvant nous renseigner sur le sujet. Ce manque regrettable nous oblige à partir de l'ouvrage en lui-même pour vérifier ce point. Le travail fait précédemment sur la détermination de la

provenance des ossements nous permet de dire que les baleiniers ne sont pas impliqués, au moment où Lacépède effectue ses recherches, dans la collecte et le transport de spécimens de mammifères marins pour le Muséum. Pour déterminer d'autres apports aux sciences naturelles que ces marins auraient pu faire au moment de la rédaction de ce livre nous procéderons de deux manières, en analysant d'abord le contenu scientifique de l'ouvrage, qui nous renseigne sur les espèces les plus documentées, puis les mots et le langage, qui nous laisse deviner la provenance des informations.

### 3.2.2.1. Les espèces les plus documentées

L'étroite correspondance entre espèces les mieux documentées et les plus chassées fournit un premier indice prometteur. Dans le précédent historique nous avons pu voir les différentes espèces qui ont été les plus pêchées au courant des seizième, dix-septième et dix-huitième siècles. La Baleine franche noire (*Eubalaena glacialis*), fut l'espèce la plus traquée au courant de ces trois siècles, rattrapée au moment des *Northen Fisheries* par la Baleine franche du Groenland (*Balaena mysticetus*). Le genre *Eubalaena* n'est pas mentionné chez Lacépède. Ce genre de la famille des *Balaenidae* est nommé *Balaena* dans l'*Histoire naturelle des cétacées*. La première espèce décrite par Lacépède, la Baleine franche (*Balaena mysticetus*) serait donc aujourd'hui appelée Baleine Franche du Groenland, tandis que la deuxième espèce décrite, la Baleine Nordcaper, serait en réalité la Baleine Franche noire (*Eubalaena glacialis*).

Étant donné la confusion des noms il se peut que Lacépède confonde quelque peu les différentes espèces de Baleine franche (aujourd'hui au nombre de quatre), mais il est très intéressant de voir qu'à elles deux les espèces qu'il identifie couvrent 112 pages de l'ouvrage qui en contient 324. Soit plus d'un tiers de l'ouvrage, qui décrit – comme Lacépède s'en vante en introduction – 34 espèces est dédié à seulement deux espèces.

Sur une vingtaine d'illustrations, la Baleine franche est représentée une fois et la Baleine nordcaper cinq fois (dont les dessins ont été envoyés par Banks).

Nous avons également pu voir que, par la suite, le cachalot (*Physeter macrocephalus*) fut l'espèce privilégiée par les pêches de Nouvelle-Angleterre dès la fin du dix-huitième siècle et jusqu'à la moitié du dix-neuvième. Colnett, dans son voyage d'exploration dans le but de trouver des terrains de pêche intéressants, cherche avant tout des emplacements où les cachalots se rassemblent. Cet explorateur qui débute son voyage en 1793 en direction des mers du Sud et du Pacifique en passant par le Cap Horn est d'ailleurs le plus cité dans le passage du livre qui

concerne les cachalots. Ainsi, à l'époque où Lacépède rédige son ouvrage, les entreprises de pêches s'orientent vers la chasse au cachalot.

Au sein de l'ouvrage les cachalots couvrent 77 pages. Ils sont d'ailleurs repartis en 3 genres et 9 espèces alors qu'aujourd'hui les cachalots ne sont repartis qu'en un genre et trois espèces (le cachalot « classique » et deux espèces « naines »). Ils sont représentés sur trois illustrations. Le cachalot macrocéphale, appelé *Catodon Macrocephalus* par Lacépède et *Physeter Macrocephalus* aujourd'hui est référencé par de nombreux auteurs et témoignages; tandis que les 8 autres espèces ne sont généralement décrites que par un seul auteur. On peut imaginer que Lacépède, rassemblant des témoignages de toute part sur cette espèce alors très recherchée, répartit ces différentes attestations en des espèces distinctes pour conserver une cohérence, et ne pas froisser ses correspondants qui certifient avoir été les témoins de la découverte d'une nouvelle espèce.

De plus, Lacépède précise à plusieurs reprises l'équivalent en tonneaux ou en tonnes (d'huile) de certaines espèces. Quand l'espèce en contient peu et qu'ainsi elle n'attire guère les pêcheurs, sa description ne dure que quelques paragraphes comme dans le cas de la Baleine noueuse seulement 2 pages ou de la Baleine bossue, à peine 2 paragraphes.

Mais les grands perdants de l'ouvrage sont sûrement les dauphins, dont les 13 espèces (sur les 34 cétacés décrits) se partagent seulement 81 pages de l'ouvrage. Soit vingt-cinq pour cent de l'ouvrage est dédié à cinquante-quatre pour cent des espèces décrites. Parmi celles-ci le Dauphin vulgaire occupe presque la moitié des pages (36 pages), et l'auteur y décrit avant tout sa place dans des récits mythologiques anciens et contemporains et dans la littérature antique de Pline et d'Aristote. Les dauphins paraissent donc moins décrits par les marins eux-mêmes, certainement parce qu'ils ne les chassent pas. Ce qui n'empêche pas à cette espèce presque domestiquée à leurs abords d'avoir sa place dans les mythes de ces pêcheurs.

Nous pouvons également nous rapporter à l'une des sources de l'auteur, *Voyage en Islande*, qui fait un lien direct entre le manque d'intérêt des pêcheurs pour certaines espèces et le peu de choses que les naturalistes connaissent à leur sujet :

Ces baleines qui fournissent une bonne nourriture, à savoir: celles qui n'ont que des males de corne au lieu de dents, et celles aussi qui ont le ventre plissé (*Ventrem plicatum*)

sont aujourd'hui assez connus; excepte quelques-unes des petites, parce que les pêcheurs ne s'en soucient pas<sup>216</sup>.

Ainsi les deux genres les plus chassés au cours de ces quatre siècles ne représentent pas moins de soixante pour cent des descriptions de l'ouvrage. Nous pouvons donc affirmer l'hypothèse qu'il existe une corrélation entre le savoir naturel possédé par les naturalistes en Europe et la place de ces espèces dans l'entreprise commerciale de la chasse à la baleine. Cette affirmation nous permet de nous rapprocher du savoir vernaculaire marin et d'imaginer la place que prennent ces connaissances au sein de l'ouvrage.

### **3.2.2.2. Un discours rapporté**

#### *3.2.2.2.1. Ce que les pêcheurs disent*

Dans la partie précédente nous avons pu démontrer l'hypothèse que, au sein de *l'Histoire naturelle des cétacées*, la qualité et la quantité des informations présentées par Lacépède varient en fonction des espèces et de leur importance au sein de l'industrie de la pêche. Si cela nous conforte dans l'idée que le savoir vernaculaire des baleiniers permettait aux naturalistes de mieux connaître les espèces les plus chassées, Lacépède ne gratifie pas pour autant expressément ce savoir à ces hommes de mer.

Mais il est d'abord important de signifier un élément d'importance sur le plan lexical pour ne pas se perdre dans des réflexions anachroniques. L'auteur n'utilise pas le terme "baleinier" auquel il préfère le terme de "pêcheur" qu'il distingue par ailleurs de celui de "marin". Il est intéressant de voir que le terme de "baleinier" est absent du *Dictionnaire de l'Académie française* de 1799 et que son équivalent anglais "whaler" est également absent du *Dictionary of the English language by Samuel Johnson* de 1792. Colnett dans son *Voyage to the South Atlantic*, parle de "whaling master" et à de très rares occurrences de "whaler". Les baleiniers, au sens de chasseurs de baleines, ne semblent pas pour l'instant posséder un substantif qui leur soit propre au sein de la langue française et anglaise d'après les dictionnaires. Ce fait rend l'identification de leur savoir d'autant plus ardue. D'après la notice étymologique du site du Centre National de Ressources Textuelles et Lexicales, le mot "baleinier" – autant pour désigner le navire que le chasseur – fut utilisé à la fin du quatorzième siècle mais dans les deux cas il

---

<sup>216</sup> Palsson, *op. cit.* p.227-8

s'agirait d'une "attest[ation] isolée, repris au XIXe. 1845 (Besch.)<sup>217</sup>". Ce substantif, ne semble donc pas être utilisé au moment où Lacépède écrit son ouvrage et l'on retrouve sa trace dans les textes au moment de l'essor l'industrie de la pêche à la baleine en Nouvelle-Angleterre, au dix-neuvième siècle, peut-être même mis au goût du jour par le fameux Herman Melville.

On l'aura compris, pour identifier le discours rapporté par les baleiniers dans le sens où nous l'entendons aujourd'hui, il ne faut pas chercher le mot "baleinier" dans les lignes de l'ouvrage. Lacépède les désigne par le qualificatif de "pêcheur" rendant difficile de savoir avec précision s'il s'agit de baleiniers ou de pêcheurs de morue. Le contexte nous permet souvent de déterminer les individus désignés derrière ce terme plutôt vaste. Par exemple, dans cette phrase: "Les pêcheurs exercés connoissent si le cachalot qu'ils ont sous les yeux contient de l'ambre gris<sup>218</sup>", il fait ici référence à des pêcheurs exercés dans la pêche du cachalot que nous appellerions aujourd'hui des baleiniers. D'autre part, Lacépède semble préciser par un complément du nom lorsque le mot "pêcheur" ne désigne pas un baleinier : « Depuis vingt ans les pêcheurs de harengs, qui le reconnoissoient à un trou qu'une balle avoit fait dans sa nageoire dorsale [...] »<sup>219</sup>. Cela étant dit, quelles sont les informations qui proviennent de ces pêcheurs selon Lacépède? Si, comme nous avons pu le voir, Lacépède semble posséder un certain dédain pour la chasse à la baleine, il reconnaît cependant à ces pêcheurs un certain savoir et de l'audace, en particulier quand il s'agit de la traque et de la compréhension de l'environnement de ces individus : « Ces morceaux d'ambres délaissés sur le rivage sont, pour les pêcheurs, des indices presque toujours assurés du grand nombre de cachalots qui fréquentent les mers voisines<sup>220</sup> »; et bien plus tard, « Et quelques pêcheurs ont ajouté que la rencontre des microps annonçoit l'approche des plus grandes baleines, que dans leur sorte de rage aveugle, ils osent chercher sur l'océan, attaquer et combattre. »<sup>221</sup>

Mais le naturaliste semble douter de leur compréhension biologique de ces animaux. Il est par exemple quelque peu railleur quand il décrit des connaissances selon lui "erronées" que possèdent ces pêcheurs :

Aussi ne cherche-t-on presque plus à prendre des bélugas; mais on les voit avec joie paraître sur la surface des mers, parce que quelques pêcheurs, oubliant que la nourriture

---

<sup>217</sup> <http://www.cnrtl.fr/etymologie/baleinier> consulte le 03/12/2018 à 17:13

<sup>218</sup> Lacépède, *Histoire naturelle des cétacées*, op. cit.p.196

<sup>219</sup> *Ibid.* p.132

<sup>220</sup> *Ibid.*p.196

<sup>221</sup> *Ibid.*. p.234

de ces cétacées est très différente de celle des baleines franches, ont accrédité l'opinion que ces baleines et ces delphinaptères fréquentent les mêmes parages dans les mêmes saisons, pour trouver les mêmes aliments, et par conséquent annoncent l'approche les uns des autres<sup>222</sup>.

Si Lacépède leur crédite des observations permettant d'en savoir davantage sur leur condition biologique, par exemple la manière dont ces mammifères s'accouplent : « En comparant les témoignages des pêcheurs et des observateurs, on doit croire que, lors de leur accouplement, le mâle et la femelle se dressent, pour ainsi dire, l'un contre l'autre, enfoncent leur queue, relèvent la partie antérieure de leur corps [...] »<sup>223</sup>, il s'empresse d'ajouter un complément d'information venant d'un informateur plus éclairé et que le naturaliste n'oublie pas de citer, dans ce cas précis il s'agit de M. [Bernardin] de Saint-Pierre : « D'ailleurs indépendamment des relations uniformes que font à ce sujet les pêcheurs du Groenland, nous avons en faveur de notre opinion une autorité irrécusable<sup>224</sup>. »

Les pêcheurs ne sont pas les seuls à souffrir du scepticisme du fameux naturaliste, les témoignages autochtones – ici lus dans un ouvrage - sont aussi repris avec méfiance :

Le P. Feuillée dit, dans le recueil des observations qu'il avoit faites en Amérique (tome I, page 395), qu'auprès de la côte du Pérou il vit l'eau de la mer mêlée avec un sang fétide; que, selon les Indiens, ce phénomène avoit lieu tous les mois, et que ce sang provenoit, suivant ces mêmes Indiens, d'une évacuation à laquelle les baleines femmes étoient sujettes chaque mois, et lorsqu'elles étoient en chaleur. Les combats que se livrent les cétacées, et le nombre de ceux qui périssent sous les coups des pêcheurs, suffisent pour expliquer le fait observé par le P. Feuillée, sans qu'on ait besoin d'avoir recours aux idées des Indiens<sup>225</sup>.

On parvient donc à distinguer la manière dont Lacépède fait référence au savoir des pêcheurs (fussent-ils autochtones). Il semble leur reconnaître un certain savoir, lié à leur qualité de chasseur, mais s'en remet à d'autres autorités quand il s'agit de s'instruire sur l'histoire naturelle de ces espèces. Même s'il nomme la provenance de ces informations par ce mot « pêcheur », il ne précise pas nécessairement la manière dont ces éléments lui sont parvenus. S'agit-il d'informations présentées dans des livres publiés? Nous avons pu répondre par l'affirmative

---

<sup>222</sup> *Ibid.*p.246

<sup>223</sup> *Ibid.*p.26

<sup>224</sup> *Ibid.*p.26

<sup>225</sup> *Ibid* p.206-207

au chapitre 2 de ce mémoire, tout en constatant la tendance du naturaliste à réduire à sa plus simple expression la contribution des pêcheurs constatée par les auteurs de ces ouvrages. Aurait-il en outre consulté des journaux de bord contenant ce type de témoignage? Cela est difficile à déterminer. Si la provenance de ces éléments demeure plutôt obscure, nous avons au moins la certitude que cela vient de pêcheurs, mais qu'en est-il de toutes les autres informations qui ne semblent provenir ni de sources publiées, ni de correspondances et que Lacépède n'attribue pas – nommément – aux chasseurs de baleine?

#### 3.2.2.2.2. *Les voix inconnues*

Au fur et à mesure de la lecture de l'ouvrage nous avons pu voir d'où provenaient les différentes informations qui le composent. Dans un premier temps nous avons vu que Lacépède citait allègrement différents ouvrages aussi bien de naturalistes que de relations de voyage. N'oublions pas, cela dit, qu'une première relecture de ces sources nous a permis d'effectuer de premières conclusions quant à la présence des marins dans le savoir naturel de l'ouvrage. Aussi, il cite des informations qui n'ont pas été publiées mais qui lui sont parvenues par le biais de sa correspondance personnelle ou de celle du Muséum. Par ailleurs, il fournit un certain travail scientifique en étudiant les ossements disponibles au Muséum pour fournir certaines déductions d'ordre anatomique. Enfin, bien qu'il ne soit pas particulièrement précis sur le sujet, Lacépède semble également avoir recours au savoir des pêcheurs. Imaginons que nous enlevions à l'ouvrage tous les éléments dont nous possédons une idée de la provenance, que resterait-il? Il resterait de nombreuses informations dont la provenance est encore plus obscure. Cela se caractérise par des déclarations de ce type :

On a comparé ce bruit, ainsi que celui que produit l'aspiration de la baleine au bruissement sourd et terrible d'un orage éloigné. On a décrit qu'on le distinguait d'aussi loin que le coup d'un gros canon. On a prétendu d'ailleurs que cette aspiration de l'air atmosphérique et ce double jet d'eau communiquaient à la surface de la mer un mouvement que l'on apercevait à une distance de plus de deux mille mètres : et comment ces effets seraient surprenants, s'il est vrai, comme on l'a assuré que la baleine franche fait monter l'eau qui jaillit de ses évents jusqu'à plus de treize mètres de hauteur<sup>226</sup>.

---

<sup>226</sup> Lacépède, *Histoire naturelle des cétacées*, op. cit.p.13

Il paraît particulièrement difficile de déterminer qui (certainement au pluriel) se cachent derrière ce « on ». Cependant nous pouvons tenter quelques suppositions en prêtant attention au type d'informations qui sont données dans ce type de passage. Par exemple quelques lignes plus haut, Lacépède nous dit : « La baleine fait sortir par ces événements un assez grand volume d'eau pour qu'un canot puisse être bientôt rempli », si cela ne nous indique pas avec précision le type de personne se trouvant derrière de telles informations, il serait difficile d'imaginer qu'un boulanger soit à l'origine de ce type d'unité de mesure. De la même manière, lorsque Lacépède veut décrire "l'instinct maternel" de ce mammifère il nous dit « [la baleine] lors même qu'elle trouverait aisément son salut dans la fuite, elle combat avec acharnement, brave les douleurs les plus vives, renverse et anéantit ce qui s'oppose à sa force, ou répand tout son sang et meurt plutôt que d'abandonner l'être qu'elle chérit plus que sa vie<sup>227</sup>. »

Au-delà du style très lyrique de l'auteur que nous avons eu l'occasion de commenter, cette description décrit l'attitude de l'animal face à la chasse de son petit, chasse qui est d'ordinaire pratiquée par des chasseurs de baleines. Dans le même thème, Lacépède revient sur l'instinct maternel dans le cas du Baleinoptère jubbarde, encore une fois en décrivant son attitude dans une situation d'agression « Naturellement douce et presque familière, elle devient néanmoins furieuse si elle craint pour lui : elle se jette contre la chaloupe qui la poursuit, la renverse; et emporte sous un de ses bras la jeune jubbarde qui lui est si chère<sup>228</sup>. »

Beaucoup de ces descriptions sans source concernent donc des scènes de chasse, comme celle-ci concernant le Cachalot macrocéphale : « On ne leur arrache que difficilement la vie, et on assure qu'on a vu de ces cachalots respirer encore, quoique privés de parties considérables de leur corps, que le fer avoit désorganisé au point de le faire tomber en putréfaction<sup>229</sup>. »

On remarque également qu'il existe une corrélation entre la présence de ce type de description et les constatations que nous avons faites plus tôt au sujet des espèces les plus chassées. Autrement dit, moins l'espèce se trouve dans la ligne de mire de ces chasseurs, plus ces descriptions se font rares. En entrecroisant ce qui est dit dans ces descriptions et cette observation, la voix de ces informations se fait un peu moins mystérieuse, cependant rien ne nous indique, encore une fois, la manière dont ces "on" sont arrivés à l'oreille du naturaliste de cabinet. Il est possible que cela vienne de sources intermédiaires, peut-être des récits de voyage

---

<sup>227</sup> *Ibid.*p.27

<sup>228</sup> *Ibid.* p.124

<sup>229</sup> *Ibid.*p.210-11

non référencés en notes de bas de page ou des discussions dans les couloirs du Muséum, il est malheureusement difficile d'appuyer une hypothèse avec certitude.

Mais après tout, que Lacépède les doivent ou non à des intermédiaires, ces observations semblent bien provenir en dernière analyse des "pêcheurs" et renseignent donc sur leur savoir. Ces éléments nous permettent de dire que le savoir vernaculaire marin ne trouve pas grande publicité au sein de l'*Histoire naturelle des cétacées* du comte de Lacépède, malgré cela nous pouvons le lire entre les lignes, le distinguer, l'apercevoir. Lacépède, sans le vouloir, nous permet d'imaginer quels types d'informations les marins pouvaient lui fournir, dont beaucoup reposent sur une observation prolongée d'un grand nombre de mammifères. Il nous permet de deviner non seulement la curiosité et l'intérêt de ces hommes envers ces animaux, mais aussi l'étendue de leurs connaissances qui semblent couvrir aussi bien leurs comportements sociaux que des éléments anatomiques, sur leurs sens et sur leur vulnérabilité physique. Si cet ouvrage, de par son sujet complexe lié à la difficile et périlleuse observation de ces mammifères, nous permet de déceler un certain savoir vernaculaire marin concernant les cétacés, d'autres méthodes nous permettent également de faire voir au grand jour l'étendue de ces connaissances.

### **3.2.3. Le savoir vernaculaire marin**

Un corpus considérable de sources manque à ce mémoire pour répondre le plus précisément possible à la question : quelle était l'étendue du savoir vernaculaire des marins sur les cétacés? Dans un premier temps nous pouvons penser aux journaux de bord – premier vecteur qui vient à l'esprit s'agissant de l'étude du transfert des savoirs des marins-, fonds d'archives très largement disponible en France puisqu'une ordonnance royale de 1681 imposait aux pilotes le dépôt de leurs journaux de bord à l'Amirauté pour constituer un fonds géographique (tout en s'assurant que certains détails des voyages ne soient pas publiés). Cette ordonnance sera étendue à la Marine marchande à partir de 1762<sup>230</sup>. Ce fonds d'archives se trouve au sein des Archives nationales françaises sous le nom de 4JJ et est ensuite divisé géographiquement. Il n'est malheureusement pas traité dans ce mémoire car il s'agit là d'un travail considérable que j'aurai – j'espère – l'occasion de poursuivre durant ma thèse. Pour pallier à ce manque regrettable, nous pouvons nous appuyer sur différents éléments. D'abord le fascinant chapitre de Graham Burnett

---

<sup>230</sup> Odile Garnier, « La compilation et l'usage des journaux de bord dans l'histoire des idées et des sciences », dans Linon-Chipon Sophie & Daniela Vaj, dir., *Relations savantes: voyages et discours scientifiques*, : , Presses Paris Sorbonne, 2006.p.73-74

intitulé “Naturalists in the Crow’s Nest: What the Whalemens Knew<sup>231</sup>”, dans sa monographie portant sur le procès opposant *Maurice v. Judd* en 1818. Dans ce chapitre, il utilise une centaine de journaux de bord disponibles dans les archives du *New Bedford Whaling Museum* et explore leur contenu pour déterminer l’ampleur du savoir vernaculaire de ces marins – pour la grande majorité américains – de la première moitié du dix-neuvième siècle. Nous pouvons également nous référer au journal du voyage marchand rédigé par Claret de Fleurieu, Ministre de la Marine entre Octobre 1790 et mai 1791, qui a réalisé une composition des journaux de différentes personnes se trouvant à bord, notamment le chirurgien et le capitaine pour créer un modèle « type » qui se devait être éducatif: « Le travail de Fleurieu est profondément un travail scientifique, visant à former le marin pour que l’homme de terrain devienne à son tour utile à la science<sup>232</sup>. » Ce travail nous permettrait donc d’imaginer ce que pouvaient contenir les journaux de bord à cette époque – ou ce qu’on attendait qu’ils contiennent – pour imaginer la teneur de ceux-ci sans avoir consulté le fonds d’archives.

### **3.2.3.1. Dans les pages des journaux de bord**

Comme nous l’avons précisé dans l’introduction, le journal de Claret de Fleurieu est un exemplaire idéal formé à partir de plusieurs journaux de bord et censé nous montrer la définition même d’un journal de qualité. Il est donc bon de noter quelles sont les attentes formulées dans ce journal.

Même si cela est fait de manière plus concise pour rendre la lecture de cet ouvrage plus agréable, le journal contient, sans grande surprise, de nombreuses données de navigation décrivant les vents, les courants et précisant les latitudes et longitudes de toutes les terres qui sont rencontrées sur le chemin<sup>233</sup>. Après cela, la curiosité zoologique est certainement mise en avant. Plusieurs descriptions d’espèces y figurent et parfois même des descriptions d’une précision chirurgicale qui ne pourraient que ravir des naturalistes à leur lecture. Une des descriptions, dès la dixième page, analyse l’estomac d’un oiseau disséqué à bord.

A l’ouverture du corps, on a trouvé l’estomac formé par une membrane qui étoit entièrement vide; et le gésier, qui avoit six lignes de diamètre, sur un pouce quatre lignes

---

<sup>231</sup> Burnett, *Trying Leviathan*, op. cit. p.95-144

<sup>232</sup> Garnier, op. cit. p.69

<sup>233</sup> Le voyage Marchand (1790-1792), reproduit le périple du voyage de Lapérouse de 1785, qui lui n’est jamais revenu de son voyage. Le voyage consiste en un tour du monde en passant par le Chili, Hawaï, l’Alaska, la Chine, les Philippines.. au départ de Brest.

de longueur, étoit rempli d'herbes dont on n'a pas pu distinguer la nature, mais qu'on présume des herbes marines : la membrane interne avoit au toucher, la rudesse de la langue d'un chat<sup>234</sup>.

Cette description pourrait ressembler au mot près à celles présentées dans les *Histoires naturelles*. Mais le vocabulaire et la dissection nous laisse penser qu'il s'agit ici d'une partie du journal de bord du chirurgien du navire, et certainement pas d'un marin ou même du capitaine Marchand. S'ensuit la description d'un autre oiseau couvrant en tout trois pages du journal. Quand Claret de Fleurieu cesse de citer pour ajouter ses commentaires il dit :

Le chirurgien Roblet n'a appliqué aucun nom aux deux oiseaux dont on vient de lire la description : il paroît que le premier est un *Pétrel gris*; et l'on ne peut guère douter que le second ne soit un *Pétrel tacheté*, vulgairement appelé *le Damier* : on sait que ce nom lui a été donné par les navigateurs, parce que le plumage dont le dessus de son corps est revêtu, représente en effet un damier<sup>235</sup>.

On voit donc ici une pratique que nous avons pu constater à de nombreuses reprises : les naturalistes veulent des descriptions, l'interprétation de celles-ci leur revient. Ces éléments présents dès les premières pages du journal et dont la description se veut détaillée et conséquente, prouvent que certains journaux ont vocation à renfermer des informations précises sur les spécimens zoologiques rencontrés. Ceux-ci ne s'arrêtent par ailleurs pas à la zoologie, car des descriptions que l'on pourrait nommer anachroniquement « anthropologiques » font également partie du récit.

A leur arrivée sur l'île de Santa Christina dans les Caraïbes, les voyageurs décrivent les « naturels » comme accueillants, ils décrivent leurs nourritures, leurs pirogues, quelques pratiques. Il est également intéressant de constater que ces témoignages permettent d'imaginer les changements apportés aux îles entre les différentes visites des Européens. Dans un commentaire, Claret de Fleurieu nous dit :

J'observe que ni le capitaine Cook, ni MM Forster, dans les Relations qu'ils nous ont données séparément de l'île de Santa Christina, ne font mention ni de cet enclos en murs de pierres ni de cette cérémonie de réception, rapportés par le capitaine Chantal : peut-

---

<sup>234</sup> Charles Pierre Claret de Fleurieu et Charles-Pierre Claret, « Voyage autour du monde, pendant les années 1790, 1791, et 1792, par Etienne Marchand », *Imprimerie de la République pour Bossange*, vol. 1800, 1798.p.10

<sup>235</sup> *Ibid.*p.13

être l'édifice a-t-il été construit dans l'intervalle des dix-sept années qui se sont écoulées entre le voyage des Anglais et celui des Français<sup>236</sup>.

Ce commentaire suggère peut-être la lecture des différentes relations de voyage concernant cette zone géographique avant le départ. On sait que les voyageurs-naturalistes amenaient souvent avec eux les *Histoires Naturelles* ainsi que des relations de voyage. Colnett, cité à de nombreuses reprises par Lacépède pour son voyage autour du Cap Horn ne fait pas exception et puise à de nombreuses reprises dans des relations de voyage lui permettant de mieux se guider dans ces eaux difficiles.

Ce journal nous donne donc une idée assez précise des informations décrites à bord et de l'optique certaine de mener des observations précises afin de servir au mieux le monde de la science. Mais dans son chapitre sur le savoir vernaculaire des marins, Burnett entend « aller plus loin que le petit mais influent groupe de publications faites par les chirurgiens des baleiniers britanniques (Beale, Bennett, Dewhurst<sup>237</sup>) », qui écrivaient pour les naturalistes restant dans leur cabinet, et s'intéresser plus largement au savoir des baleiniers eux-mêmes.

### **3.2.3.2. « What the Whalemen Knew »**

Une première chose à souligner est que, d'après Graham Burnett, dans la première moitié du dix-neuvième siècle, les baleiniers semblent lire les écrits des naturalistes. Ils savent par exemple, de leurs lectures, que les baleines sont des animaux au sang chaud<sup>238</sup>, s'ils appellent leur proie « fish » il est probable qu'ils distinguaient la différence entre ces mammifères et des poissons. Ainsi si les naturalistes lisent les journaux de bord des baleiniers, ces lectures se croisent puisqu'ils se lisent mutuellement.

Burnett soutient qu'il existerait un réel souci d'observation des plantes et des animaux chez les baleiniers et cela peut se lire dans leurs journaux de bord<sup>239</sup>. Cet intérêt se traduit de diverses manières, il cite notamment le cas de Dean C. Wright un marin originaire d'Avon qui, dans son journal de bord datant des années 1840, se lance dans une supposition sur la classe des Baleines à bosses, qui devrait, selon lui, se trouver entre la Baleine franche et le cachalot puisque la Baleine à bosses possède des caractéristiques de ces deux espèces<sup>240</sup>. S'aventurer dans un terrain

---

<sup>236</sup> *Ibid.*, p.40

<sup>237</sup> Burnett, *Trying Leviathan*, op. cit.p.108

<sup>238</sup> *Ibid.*p.105

<sup>239</sup> *Ibid.*p.110

<sup>240</sup> *Ibid.*. p.111

aussi complexe que celui de la classification prouve non seulement un intérêt de la part du marin mais également une certaine culture biologique pour être familier du système de classification des espèces.

Mais la preuve la plus probante du savoir que possédaient les baleiniers sur les cétacés à cette époque est les nombreux schémas de découpe des spécimens qui laissent deviner une certaine connaissance de l'anatomie par les baleiniers. Ces schémas montrent la zone à frapper pour atteindre plus mortellement l'animal ainsi que les zones les plus riches en graisse et les meilleurs moyens de découper la proie. Burnett ira même jusqu'à dire « It might even be suggested that something like a "physiology" attended this vernacular anatomy<sup>241</sup> », laissant deviner la précision des informations que l'on pouvait y trouver. Si Burnett étudie en majorité des journaux datant de la première moitié du dix-neuvième siècle, ces schémas anatomiques semblent avoir été initiés par le capitaine James Colnett dans *A Voyage to the South Atlantic and round Cape Horn*, publié en 1798<sup>242</sup>, cité par Lacépède à de nombreuses reprises. Même si ce schéma en question n'a pas été repris au sein des illustrations de l'*HNC*, Lacépède a certainement bénéficié des nombreuses annotations qui bordent le dessin.

---

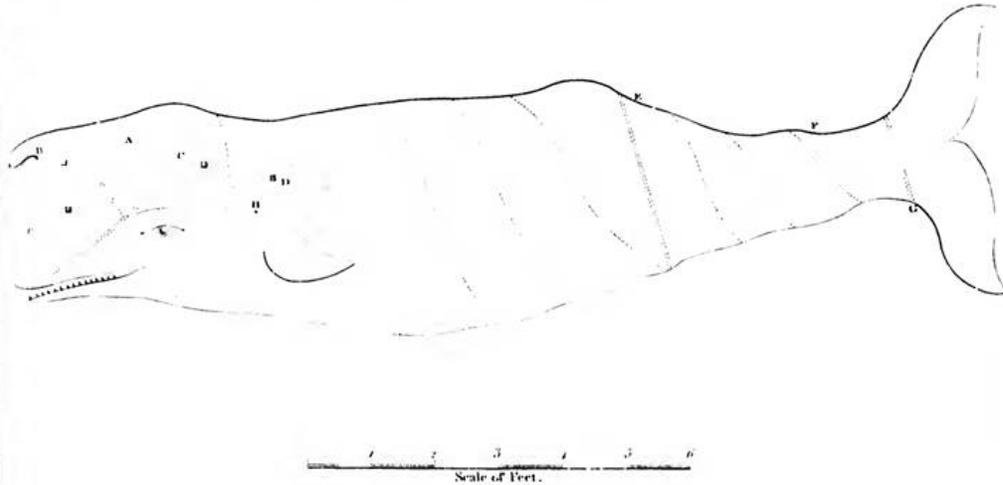
<sup>241</sup> *Ibid.* p.118

<sup>242</sup> *Ibid.* p. 117

PHYSETER, OR SPERMACETI WHALE.

*Drawn by Smeke, from one killed on the Coast of Mexico,*

August 1793. and hoisted in on Deck.



*A Part of the Head containing liquid Oil, which is covered with a black membrane. W The Spout hole which runs horizontally along the left side, and is also separated by the same kind of membrane. The part between the two double lines, is covered with Fat of considerable thickness, like that of a hog, these parts make one third of the quantity of Oil the Fish produces, of which the liquid is about one third. AB Part of the Head which of large Whales being too bulky and ponderous to be hoisted on board, is suspended in tackles and the front part cut off as described thus, and the Oil bailed out with buckets; but in small Whales, the head is divided at the double line below CC, and hoisted upon deck. □□ Where the tackles are toggled or hooked. D Where the tackles are first hooked, which is called raising a — raise, being thus steadied in the tackles the head is divided at the lowest double line and were a stern till the fish is flinched, which is done by separating the Fat from the Body with long handled Iron Spades, as the Whale is here round by the tackles the Fat peels off, and if any Sea is on the rising of the Ship considerably expedites the business. — E A large lump of Fat. — F A smaller — when the Fish is flinched, or peeled to E, it will no longer cant in the tackles, is therefore cut through at the first double line and also at G, the Tail being of no value. — W The Ear, which is remarkably small in proportion to the body, as is also the Eye from which a hollow or concave line runs to the fore part of the head the Eyes being prominent enables them to pursue their Prey in a direct line, and by inclining the head a little either to the right or left to see their enemy a stern, they have only one row of Teeth, which are in the lower Jaw with sockets in the upper one to receive them, the number depends on the age of the Fish, the lower Jaw is a solid bone that narrows nearly to a point and closes under the upper, when they spout, they throw the water forwards and not upwards like other Whales except when they are enraged, they also spout more regular and stay longer under water the larger the Fish the more frequently they spout and continue longer under water. The Tail is horizontal with which he does much mischief in defending himself. Their Food, from all the observations I have had an opportunity of making, has been the Sepia or middle turtle Fish. — This species of the Whale, is remarkable for its attachment and for assisting each other when struck with a harpoon: and more mischief is done by the boy's Fish, than those the boats are fast to, and they frequently bite the lines in two which the struck Fish is fast with. — The Ambergrease is generally discovered by probing the intestines with a long Pole, when the Fish is cut in two at E.*

Figure 18 : Schéma de découpe d'un Cachalot avec de nombreuses annotations que l'on peut trouver chez Colnett, A voyage to the South Atlantic an round Cape Horn into the Pacific Ocean for the purpose of extending the spermaceti whale fisheries and other objects of commerce, 1798.

Ces quelques éléments nous permettent donc d’imaginer le contenu dont pouvaient disposer les naturalistes en parcourant les journaux de bord. Si nous essayons de tracer un éventuel lien “direct” entre Lacépède et le savoir vernaculaire marin, les journaux de bord semblent être le médium le plus probable de cette rencontre. Nous ne pouvons affirmer ni infirmer avec certitude que Lacépède ait fait l’usage de ces journaux, cependant, le déplacement du dépôt des cartes et journaux de bord à Paris en 1771 (dépôt rendu obligatoire par ordonnance royale), nous laisse imaginer que le naturaliste pouvait – géographiquement parlant – facilement avoir accès à ces sources<sup>243</sup>. Par exemple, il ne mentionne aucune correspondance du type de celle qu’il a pu avoir avec Banks ou Jefferson avec un capitaine ou marin de navire baleinier. Il ne semble pas non plus qu’il soit allé interroger les marins sur leurs connaissances, à la manière dont a pu le faire Benjamin Franklin qui, tout en soulignant les difficultés qu’il a pu avoir à communiquer avec eux, cite tout autant les capitaines de Nantucket que les hommes de science dans ses recherches sur les tempêtes maritimes<sup>244</sup>. Dans un tout autre contexte nous pouvons citer l’exemple de l’abolitionniste Thomas Clarkson qui interroge lui aussi les marins pour soutenir la cause antiesclavagiste auprès du gouvernement britannique dans les années 1790. Clarkson aurait interrogé des centaines de marins ayant, pour la plupart, assisté aux atrocités des traites esclavagistes. Dans une partie de son *Essay on the Impolicy of the African Slave Trade*, nous pouvons par ailleurs faire un lien entre les équipages des entreprises baleinières et celles des navires de traite<sup>245</sup>. Il nous dit que les navires de traite, malgré la promesse d’un salaire attractif (il proposait, d’après Clarkson de payer aux marins trois mois de salaire en avance), ont plus de mal à fournir leurs bateaux d’un équipage que les bateaux au départ du Groenland ou des Antilles (régions alors très fréquentées par les navires baleiniers). Les marins préféreraient alors les voyages plus de huit mois pour chasser les baleines pourtant féroces au péril de leur vie plutôt que de traverser l’Atlantique à bord de ces navires. Il s’agit donc de deux exemples pour le moins fameux d’hommes qui ont utilisé le savoir vernaculaire des marins pour les appliquer à leur cause. Ils nous permettent d’imaginer que Lacépède aurait pu bénéficier de bonnes informations en entreprenant des démarches similaires, mais le fait qu’il ne le mentionne pas nous laisse douter d’une telle entreprise...

---

<sup>243</sup> François Regourd, « Capitale savante, capitale coloniale: sciences et savoirs coloniaux à Paris aux XVIIe et XVIIIe siècles », *Revue d’histoire moderne et contemporaine*, n° 2, 2008.p.142

<sup>244</sup> Chaplin, *op. cit.*

<sup>245</sup> Thomas Clarkson, *An Essay on the Impolicy of the African Slave Trade. In Two Parts*, J. Phillips, 1788.p.32

Dans la prochaine partie nous verrons que le savoir vernaculaire des marins semble de plus en plus prévaloir aux yeux des naturalistes. Pour cela nous étudierons plusieurs exemples, sans pour autant reprendre le chapitre de Burnett que nous venons de décrire même si celui-ci, en décrivant le témoignage de baleiniers à la barre pour déterminer la taxonomie de la baleine en 1814, nous suggère d'ores et déjà l'importance de leur expertise à cette époque.

### 3.2.3.3. Une ouverture vers le savoir vernaculaire marin

En 1787, John Hunter, « l'habile anatomiste », habitué à travailler sur des corps entiers, aussi bien humains qu'animales, déplore la qualité superficielle de son travail sur les cétacés dont il ne possède qu'un faible échantillon. Dans son article publié dans les *Philosophical Transactions*, le chirurgien, aussi bien en tant que collectionneur aguerri qu'en amateur d'histoire naturelle, ne se résigne pas à un attentisme dans l'espoir de voir des spécimens échouer sur les côtes britanniques, il explique qu'il a tenté différentes options qui ne se sont pas avérées fructueuses, notamment utiliser les pêcheries du Nord pour se procurer des espèces :

I have availed myself, as much as possible, of all that have occurred; and, anxious to get more extensive information, engaged a Surgeon, at a considerable expense, to make a voyage to Greenland, in one of the ships employed in the whale fishery, and furnished him with such necessaries as I thought might be requisite for examining and preserving the more interesting parts, and with instructions for making general observations; but the only return I received for this expence was a piece of whale's skin, with some small animals sticking upon it<sup>246</sup>.

Une tentative qui ne semble pas payante donc, mais une idée déjà affirmée que les pêcheries seraient utiles à la recherche dans ce domaine. Il y invite ici un acteur extérieur, un chirurgien, dont il serait intéressant de retrouver la trace pour déterminer les raisons de son échec. Le contact avec les pêcheurs fut-il mauvais, l'empêchant de pénétrer aisément les lieux de pêche? Difficile à dire à la seule lecture de Hunter, cependant il est probant de voir que cette idée existait déjà dans les années 1780 et qu'elle va perdurer dans les décennies qui suivirent.

En 1824, George Cuvier lance un (autre) appel à la collaboration internationale au sein des *Annales des Sciences naturelles* :

---

<sup>246</sup> Hunter et Banks, *loc. cit.*P.372

Tout ce que je voudrais obtenir, par cette exposition de mes doutes, serait donc, qu'au lieu de donner comme certaines des définitions qui ne le sont point, et d'enregistrer comme connues dans le *Systema Naturae*, des espèces peut-être imaginaires, ce qui laisse croire aux navigateurs qu'il ne leur reste rien à faire pour la science, on le prévint au contraire que la science a besoin encore de toute leur attention, et que même ce que l'on possède sur ce sujet ne pourra mériter le nom de science que par les observations que l'on attend de leur part<sup>247</sup>.

On peut déceler ici une certaine exaspération de la part du naturaliste qui, nous l'avons vu, a fait de l'appel à la collaboration internationale une technique particulière pour concentrer le savoir et les spécimens naturels en un lieu précis, permettant des études comparatives de qualité. Cet extrait suggère que ce travail n'a pas été fait auprès des navigateurs et qu'il se doit de l'être pour ne pas se trouver dans une impasse. Pour comprendre plus précisément cet appel, il est important de voir à qui s'adresse vraiment ce message en consultant la définition de « navigateur » dans un dictionnaire de l'époque : « Qui fait des voyages de long cours sur mer; qui étudie, pratique l'art nautique<sup>248</sup> ». Cette définition semble indiquer que Cuvier fait appel à n'importe quel marin expérimenté. De plus, il ne semble pas faire référence uniquement à l'aide éventuelle qu'ils pourraient apporter dans la collecte et le transport d'espèces mais bien de leurs « observations ». Qui plus est, ces observations permettraient labéliser les connaissances des naturalistes du Muséum en « science ». Vingt années après la publication de l'*Histoire naturelle des cétacées* et seulement quelques mois avant la mort de Lacépède, le discours sur les marins semble devenir tout autre. Les naturalistes, face au manque évident de sources, qu'elles concernent la physiologie, la zoologie ou la vie en mer des cétacés ne peuvent qu'élargir leur champ d'action pour agrandir celui de leurs connaissances. Malheureusement, rien ne nous permet de dire de quelle manière effective les navigateurs ont été « prévenus » d'un tel appel. Une lettre du type de celle envoyée aux collègues naturalistes que nous avons pu étudier précédemment ne semble peut-être pas être la solution appropriée pour ces hommes plus nomades – et dans bien des cas, moins lettrés.

Un tel discours est toujours visible quelque trente années plus tard chez le zoologiste danois Daniel Frederik Eschricht (1798-1863), qui fait de la cétologie son objet d'étude favori. Dans les comptes rendus hebdomadaires des séances de l'Académie des sciences de 1858, le

---

<sup>247</sup> Cuvier, *loc. cit.*p.38

<sup>248</sup> P.484. <https://archive.org/details/dictionnaireuni00bois> consulté le 28 mars 2018 à 17 :52

professeur de l'Université de Copenhague dresse un bilan des difficultés de la cétologie par rapport aux autres branches de la zoologie dû notamment à un manque de collaboration flagrant :

Pendant que la zoologie, dans toutes ses autres branches, a fait d'immenses progrès en ce siècle, la cétologie est restée bien en arrière. Aussi pendant que l'étude tous les autres animaux est devenue de plus en plus facile, grâce aux perfectionnements des microscopes, des ménageries et dernièrement des aquariums, les difficultés de l'étude des Cétacés se sont augmentées d'une année à l'autre<sup>249</sup>.

Il reconnaît aux baleiniers un savoir tout particulier :

Le marin baleinier saura distinguer ses vraies baleines de toute autre espèce de la surface de la mer pendant qu'elles nagent, et par leur manière de paraître et de plonger; à une plus grande distance à la forme de la vapeur de leur haleine, qui à une certaine distance peut ressembler à s'y méprendre, à des jets d'eau; dans l'obscurité de la nuit même, par le bruit de leur souffle, qui se fait entendre quelquefois à la distance de plus d'un kilomètre<sup>250</sup>.

Avant de poursuivre en disant :

Leur témoignage n'est absolument d'aucune autorité, excepté pour ce qui regarde l'espèce dont la pêche les occupe; mais pour cette espèce, c'est le savant qui doit se faire l'écolier du pêcheur<sup>251</sup>.

S'il se veut plus nuancé que Cuvier en précisant que le savoir des marins n'est maître que s'il concerne l'espèce précise concernée par ses pêches, son discours se veut tout aussi favorable au savoir vernaculaire marin. Il semble aussi suggérer que le naturaliste doit se soumettre au savoir du marin, le savoir vernaculaire devient alors savoir d'expertise.

Dans ces mémoires lues à l'Académie des Sciences, le professeur de l'Université de Copenhague nous dit que les espèces les moins chassées (« notamment les Baleinoptères ou Rorquals<sup>252</sup> ») sont beaucoup moins étudiées car moins disponibles dans les musées. Il insiste également sur le fait que les naturalistes devraient baser leurs études sur des squelettes entiers plutôt que sur des « parties isolées<sup>253</sup> », mais encore faudrait-il pouvoir se procurer de telles

---

<sup>249</sup> Paris Académie des Sciences, Comptes rendus hebdomadaires des séances de l'Académie des Sciences, Gauthier-Villars, 1858.p.53

<sup>250</sup> Ibid.P.53

<sup>251</sup> Ibid.P.54

<sup>252</sup>Ibid. P.51

<sup>253</sup> Ibid.P.52

parties! Lacépède, nous l'avons vu, ne dispose que de parties de squelettes au sein du Muséum (généralement crâne et os de la colonne). Eschricht nous dit qu'il serait également intéressant d'étudier ces individus à différents stades de développement – à différents âges. Pour cela il faut avoir de bons échantillons d'individus.

Il reproche aux naturalistes de ne pas avoir su saisir l'occasion des pêcheries régulières de cétacés pour mieux connaître certaines espèces : « il est difficile, j'en conviens, de faire transporter les squelettes et les viscères d'animaux si colossaux des côtes du Groenland jusqu'aux musées de l'Europe mais on aurait pu commencer par faire venir des fœtus du *Mysticetus*, du *Keporkak* et de tant d'autres Cétacés, dont on n'avait jamais vu ni les viscères ni un squelette complet<sup>254</sup>. »

Si, après cela le professeur nous décrit plusieurs de ses travaux dignes d'intérêt, il nous dit également que « Ce qu'il y a de mieux dans [ses] Mémoires sur les Cétacés, c'est l'indication des sources d'où [il a] tiré [ses] matériaux<sup>255</sup> ». Il nous indique dans cette communication qu'il s'aide de son ami Holböll, de la marine royale du Danemark, gouverneur des colonies danoises au détroit de Davis, qui lui a permis de recevoir d'après ses demandes précises de nombreux ossements, fœtus et viscères, en suivant la saisonnalité des pêches et les moments où les femelles mettent bas. Le professeur semble donc parvenir à se créer des réseaux au sein des pêcheries régulières, par l'intermédiaire de personnalités influentes. Mais certaines institutions européennes cherchent au-delà des pêcheries de l'hémisphère nord.

Au sein du Natural History Museum d'Édimbourg, en Écosse, nous pouvons trouver d'immenses mâchoires de cachalot recouvertes de gravures minutieuses représentant des scènes de chasse à la baleine (Figure 19 et Figure 20). Auprès de cet objet, à la rencontre entre spécimen naturel et artéfact, nous pouvons trouver cette inscription : « In 1843 the University of Edinburgh asked the crew of the whaling ship Woodlark to bring back sperm whale jawbones from the Banda Sea, Indonesia ». Cet objet, parfaite illustration de ce que les Britanniques appellent « *scrimshaw* » ou l'art de graver sur des produits dérivés de mammifères marins, nous permet d'imaginer qu'il existait des collaborations entre une institution telle que l'Université d'Édimbourg, et des baleiniers.

---

<sup>254</sup> *ibid.*P.57

<sup>255</sup> *Ibid.*P.59



Figure 19 : Mâchoires de cachalot rapportées par des baleiniers en 1843 à l'Université d'Édimbourg, National History Museum, Edinburgh, Scotland



Figure 20 : Détails de mâchoires de cachalot rapportées par des baleiniers en 1843 à l'Université d'Édimbourg, National History Museum, Edinburgh, Scotland

Si nous regardons de plus près le fameux navire appelé « *Woodlark* », il s'agit d'une baleinière coloniale qui – en 1843 – était en la possession de Henry Moore au sein de sa compagnie Henry Moore & Co. Cette entreprise base son modèle commercial sur celui des précédents propriétaires de cette baleinière : l'huile récoltée dans les mers du Sud est vendue à des marchands britanniques qui circulent des eaux australiennes vers Londres<sup>256</sup>. Les registres d'état nous permettent de déterminer que le *Woodlark* arriva à Port Jackson le 24 Septembre 1843 avec une trentaine d'équipage et ayant pour capitaine Charles Smith<sup>257</sup>. Si les archives du National Museum ou de l'Université d'Édimbourg ne nous ont pas permis de connaître le contexte exact de cet échange, rien ne relie non plus – à première vue – le Capitaine Smith ou le propriétaire Moore à ces institutions. Il est cependant intéressant de noter que Charles Smith serait né en Écosse, même si cela ne nous permet pas d'élaborer davantage sur d'éventuels liens.

---

<sup>256</sup> Janette Holcomb, *Early Merchant Families of Sydney: Speculation and Risk Management on the Fringes of Empire*, Anthem Press, 2014.p.232-233

<sup>257</sup> State Records Authority of New South Wales: Shipping Master's Office; Passengers Arriving 1826 - 1900; Part Colonial Secretary series covering 1845 - 1853, reels 1272 [4/5227] -1280 [4/5244]. Transcribed by *Gloria Sheehan*.

## HEALTH OFFICER'S REPORT.

Questions to be put by the Health Officer to the Surgeon and Master, or other person in command of any Ship or Vessel arriving in Port Jackson.

QUESTIONS.	REPLIES.
1. What is the name of the vessel and tonnage?	Woodlark 245
2. What is the master's name?	Ch. Smith
3. From whence did you come, and when did you sail?	Sydney 23 <sup>rd</sup> Sep. 1845
4. At what ports have you touched on your passage?	Howe's Island 10 <sup>th</sup> Feb 9.
5. Did you receive any cargo or passengers at the intermediate ports?	—
6. What is the nature of the cargo, and the number of officers, marines, and passengers?	Spice 30 Crew
7. What vessels have you had intercourse or communication with on your passage, and from whence did they come?	—
8. Have you any, and what bill of health?	—
9. Are you aware that any epidemical, contagious, or infectious disease prevailed at the place from whence you sailed, or at any of the places at which you have touched, or on board of any vessel with which you have had communication, if so, state where and when?	—
10. In the course of your voyage have any persons on board suffered from sickness of any kind, and what was the nature of such sickness, and when did it prevail, how many persons were affected by it, and have any of them died in the course of the voyage?	—
11. How many sick have you now on board, and from what disease?	None

Figure 21 : State Records Authority of New South Wales: Shipping Master's Office; Passengers Arriving 1826 - 1900; Part Colonial Secretary series covering 1845 - 1853, reels 1272 [4/5227] -1280 [4/5244]. Transcribed by Gloria Sheehan.

Une autre piste qui nous permettrait d'interpréter au mieux cet objet serait d'étudier plus en profondeur la pratique du *scrimshaw*. Au sein de l'historiographie cette pratique, pourtant extrêmement intéressante, semble jouir de l'intérêt unique des historiens de l'art. La thèse de Margaret L. Vose de 1992, nous permet de nous intéresser aux dessins et symboles représentés sur ces objets, les liant à des représentations de la *folk* culture artistique des baleiniers américains (représentations graphiques qu'ils pouvaient voir dans les livres et imprimés dans les maisons) à partir de réalisations visibles dans les musées américains de la côte Est<sup>258</sup>. Si la pratique spécifique de graver sur des ossements remonte à la préhistoire, le *scrimshaw* en tant qu'art pratiqué par les baleiniers et marins semble devenir tout particulièrement populaire au dix-neuvième siècle.

Si je n'ai pu trouver de raisons valables à ce constat dans l'historiographie, plusieurs hypothèses me semblent cohérentes pour expliquer ce phénomène. Dans un premier temps, la pratique du *scrimshaw* semble se faire avant tout sur des ossements d'odontocètes (cétacés à dents). Comme nous avons pu le voir, la pêche de ces mammifères se développe tout particulièrement au dix-neuvième siècle, alors que le cachalot devient sans nul doute l'espèce la plus chassée par les baleiniers occupés au *Southern Fisheries*. Les gravures peuvent donc se faire sur les ossements de mâchoires, comme nous avons pu le voir dans le cas du muséum d'Édimbourg (Figure 19) ou sur des dents, comme le cas de la représentation ci-dessous d'une dent visible à l'aquarium de San-Sébastien au Pays Basque espagnol (Figure 22). Dans un second temps, nous pouvons imaginer que cette pratique tend à se populariser étant donné que les ossements atteignent les bateaux. Nous avons pu le voir, la découpe des cadavres de cachalots se fait à même le navire à cette époque, permettant aux baleiniers de se procurer des ossements. Si l'on peut imaginer que certains baleiniers pouvaient se procurer une dent ou un petit os parmi leurs objets personnels; le manque de place à bord nous laisse suggérer que les réalisations faites sur des ossements de grande taille, comme celui du muséum d'Édimbourg, étaient destinées à des soumissionnaires plus prestigieux. Ainsi, d'après ces quelques observations, la pratique du *scrimshaw* suggère

---

<sup>258</sup> Margaret L Vose, *Identification of the Origins and Sources of Selected Scrimshaw Motifs in Eighteenth and Nineteenth Century Contemporary Culture*, New York University, School of Education, Health, Nursing, and Arts Professions, 1992.

que les ossements de cétacés, au dix-neuvième siècle, atteignent de plus en plus systématiquement les navires, laissant entendre que la circulation des ossements de cétacés pouvait se faire de manière plus aisée.

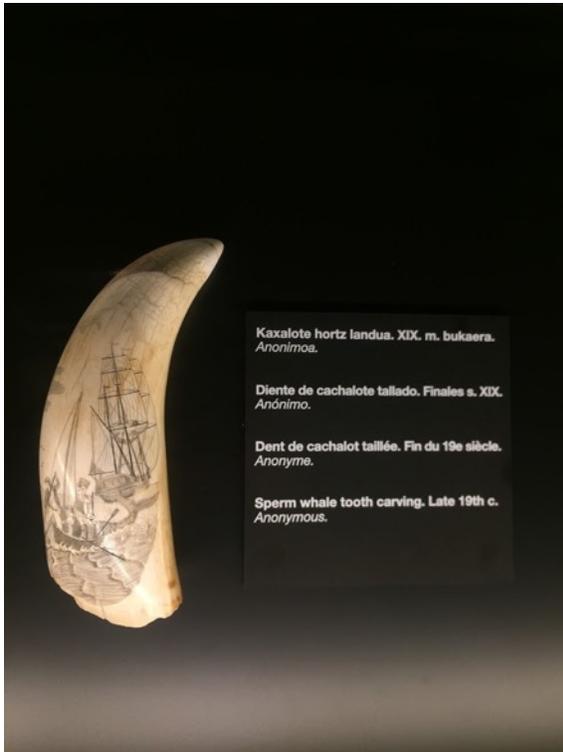


Figure 22 : Exemple de Scrimshaw sur dent de cachalot visible à l’Aquarium de San Sébastian, Pais Vasco

Comme nous avons pu le voir, Lacépède, utilise avec un certain mépris le savoir vernaculaire marin pour la rédaction du dernier tome des *Histoires naturelles*. Son dédain est si présent dans les lignes de l’ouvrage qu’il devient particulièrement difficile de retracer avec précision la provenance de ses sources. Si cela est vrai pour ce naturaliste ayant fait ses premiers pas dans l’Institution quand elle s’appelait alors le Jardin du Roi, les naturalistes du début du dix-neuvième siècle semblent être plus conscients de l’impasse dans laquelle se trouve la cétologie sans le savoir vernaculaire marin. Ces considérations concernent les connaissances des marins sur les espèces en vie, mais aussi sur l’aide très pratique qu’ils peuvent apporter dans la collecte de spécimens. Les livres d’inventaires consultés aux galeries d’anatomie comparée n’étaient pas d’une grande aide pour déterminer la manière dont le Muséum s’était procuré ses premiers spécimens au cours du dix-huitième siècle, mais nous avons pu voir que le nombre des espèces présentes dans ces galeries ne fait que croître au cours du dix-neuvième siècle, impliquant

qu'une partie entière des galeries soit aujourd'hui dédiée uniquement aux mammifères marins. Une étude approfondie nous permettrait certainement de déterminer la manière dont ces nombreux ossements ont rejoint le Muséum, malheureusement le temps nous manque pour s'avancer dans de telles recherches au sein de ce mémoire. Néanmoins nous avons pu voir que Cuvier, responsable des galeries pendant une trentaine d'années depuis leur création en 1802, fait des appels aux savoirs des navigateurs et leur demande de s'impliquer dans le développement des connaissances en cétologie. En 1858, les comptes rendus de l'Académie des sciences publient, de manière exceptionnelle, l'intervention d'un scientifique étranger. Cette intervention, qui invite également à une meilleure collaboration entre les baleiniers et les naturalistes, est effectuée par un professeur danois qui se vante d'avoir rempli les couloirs de l'université de Copenhague d'une collection extraordinaire de cétacés. Le National History Museum d'Édimbourg contient également la preuve que l'université d'Édimbourg aurait fait appel aux baleiniers pour pouvoir étudier des ossements. Tous ces éléments nous indiquent que le savoir, l'expertise et l'aide matérielle des marins – et en particulier des baleiniers – seraient tous identifiés comme des éléments nécessaires au développement de la cétologie au dix-neuvième siècle, alors très en retard par rapport à d'autres branches de la zoologie.

## Conclusion

Trop souvent encore on se fait du naturaliste une idée assez fautive: on le voit, comme aux siècles passés, complètement isolé des bruits du monde, enfermé dans son cabinet sans autre compagnie que des crocodiles suspendus au plafond ou des animaux confits dans de l'eau-de-vie et, ses lunettes sur le nez, déchiffrant des grimoires incompréhensibles. Il n'est plus possible de s'abstraire ainsi; la vie des recherches est une vie active dans laquelle il faut payer de sa personne. C'est vers le commencement de ce siècle que l'on a compris que l'histoire de la nature devait s'étudier sur la nature, et que les bêtes empaillées dans les musées n'avaient plus que bien peu de secrets à confier aux hommes de science<sup>259</sup>.

Alphonse Milne-Edwards, 1882

Cet extrait d'un compte rendu d'expédition sous-marine fait au sein du *Bulletin de la Société de Géographie* dans le dernier quart du dix-neuvième siècle, dresse un portrait éloquent du naturaliste de cabinet, encloué entre ses quatre murs et déconnecté du monde naturel. Ce compte rendu des expéditions du *Travailleur* de 1880 et 1881, relate les dragages sous-marins effectués dans le Golfe de Gascogne, rendus possibles par les avancées technologiques des outils et techniques au cours des dernières décennies. À la lecture de celui-ci le message est clair: au siècle des expéditions océanographiques, on attend du naturaliste qu'il devienne un homme de terrain – ou en l'occurrence, un homme de mer.

Aujourd'hui encore, à l'heure où la technologie est omniprésente dans l'étude des espèces naturelles, il est impensable d'imaginer un cétologue ou biologiste marin absent des missions d'étude en mer. L'émouvant ouvrage du biologiste François Sarano, *Le retour de Moby Dick*<sup>260</sup>, préconise par ailleurs la présence du naturaliste sous la mer pour pouvoir étudier au mieux les comportements sociaux des mammifères marins – des cachalots dans ce cas précis – invisibles

---

<sup>259</sup> Alphonse Milne-Edwards, « Les explorations sous-marines du "travailleur", dans l'océan Atlantique et dans la Méditerranée », *Bulletin de la Société de géographie*, 1882.p.94

<sup>260</sup> François Sarano, *Le retour de Moby Dick, ou ce que les cachalots nous enseignent sur les océans et les hommes*, Paris, Actes Sud Nature, 2017.

depuis la surface. On observe donc au cours du dix-neuvième un déplacement – pas total mais notable - des « centres de contrôle » vers les lieux de vie des espèces animales étudiées, des études « sur la nature » plutôt que « d’après la nature ». Bien sûr, comme l’argumente Bruno J. Strasser<sup>261</sup>, la pratique de collection de spécimens – au même titre que le recueil de données (*data*) – constitue toujours une démarche scientifique importante, mais elle se veut complémentaire des méthodes de terrain que les chercheurs utilisent amplement. Peut-on observer ce décloisonnement chez Lacépède?

Nous le savons, Lacépède ne vit jamais de baleines de son vivant. Il semble suivre à la ligne les méthodes des naturalistes des lumières, décrites par Milne-Edwards dans ce bref extrait. Il pratique allègrement la composition d’ouvrages, citant les auteurs les plus connus de Pline l’Ancien aux très récentes études de Fourcroy; profite du réseau de voyageurs-naturalistes et de correspondants du Muséum d’Histoire Naturelle et de l’Institut National; et correspond avec ses illustres confrères européens au même titre que quelques naturalistes amateurs. Il côtoie également les « animaux confits dans de l’eau-de-vie » ou du moins quelques ossements et fanons de cétacés dont dispose le muséum.

Sur ce point, nos hypothèses formulées en introduction se sont avérées être fausses. Le travail de recherche effectué au sein de ce mémoire montre que ces ossements ne provenaient pas d’une collaboration entre le Muséum et des marins ou baleiniers, mais était simplement le fait d’échouages heureux et aléatoires sur les plages françaises, relayés par de fidèles correspondants. En d’autres termes, aucune démarche active de collecte de spécimens de mammifères marins ne semble avoir été entreprise par les naturalistes du Muséum à cette époque, laissant le hasard des échouages décider des spécimens qui seront étudiés par les zoologues. Pourtant, nombre des voyageurs-naturalistes partent avec des listes assez précises des spécimens à collecter et des instructions sur la manière de les conserver pour les rapporter en bon état. Mais alors, pourquoi la cétologie n’a-t-elle pas bénéficié de méthodes similaires; sachant que ces collectes commanditées étaient constantes depuis un siècle? Il semblerait que les naturalistes n’aient pas su profiter des pêcheries régulières pour enrichir leur Muséum d’espèces variées permettant des analyses comparatives<sup>262</sup>. Au lieu de cela, Lacépède écrit un livre qui – malgré le succès éditorial et scientifique que représente cette première œuvre majeure de cétologie – comporte des nomenclatures fausses ou hasardeuses, dont certaines ne reposent

---

<sup>261</sup> Strasser, *loc. cit.*

<sup>262</sup> Ces pêcheries instruisent néanmoins de manière diffuse différents récits de voyageurs.

que sur de simples témoignages. C'est en partant du constat que la cétologie est bien trop en retard par rapport aux autres branches de la zoologie, que les scientifiques du début du dix-neuvième siècle commencent à identifier les pêcheurs et baleiniers comme des acteurs nécessaires aux avancées de ce champ d'étude, tant pour leurs connaissances que pour leur aide pratique afin d'obtenir des spécimens.

Cependant, cela ne relève pas d'une pratique systématique puisque nous pouvons constater que quelques-uns des plus majestueux squelettes, encore visibles aux galeries d'anatomie comparée, ont été ramenés par le voyageur-naturaliste Antoine Delalande (1787 -1823) depuis les côtes d'Afrique du Sud (Baleine à bosse et Baleine franche australe) en 1818<sup>263</sup> et sont issus d'un échouage. Cela prouve seulement que leur aide n'est pas mobilisée pour la collecte de spécimens, mais alors, que pouvons-nous dire du savoir vernaculaire?

Un simple travail de lecture présenté au chapitre 2 de ce mémoire nous a permis de bel et bien retrouver leurs traces entre les lignes de l'*Histoire naturelle des cétacées*. En effet, en parcourant les ouvrages cités par le naturaliste au cours de son étude, nous avons pu voir que les baleiniers faisaient surface. Lacépède utilise les informations disponibles dans ces livres (beaucoup de relations de voyage), les répartit comme bon lui semble parmi les différentes catégories de son nouveau système de classification, tout en semblant les épurer de leur contexte circonstanciel. Ainsi, en remontant jusqu'à ces ouvrages, nous enlevons un filtre qui fait apparaître assez aisément les témoignages de ces marins. Similairement, un bon nombre des informations qui ne sont pas référencées - de par la manière dont elles sont traduites ou leur contenu - semblent être issues du même type de savoir vernaculaire. Dans quelques cas, Lacépède cite les marins comme étant ses sources mais il prend généralement le soin de leur attribuer un qualificatif gratifiant pour indiquer que cette personne en particulier est digne de confiance (du type "habile marin"); ou il ajoute une seconde source sûre pour confirmer ce témoignage. Cela vient-il d'un manque sincère de confiance de la part du naturaliste? Le lectorat ou la société scientifique de l'époque vivent-ils dans la croyance que ce type de savoir vernaculaire n'est pas crédible ou ne trouve pas sa place dans un livre d'histoire naturelle? Ou, devant la quantité assez importante d'informations que nous pouvons supposément attribuer à ces hommes de mer, le naturaliste se doit de brouiller les pistes pour dissimuler le manque flagrant de travaux de philosophes naturels dans ce domaine? En effet, à part les travaux de Hunter, Cuvier ou de Fourcroy qui apportent

---

<sup>263</sup> Voir Figure 23 et Figure 24

des éléments anatomiques et physiologiques très pointus, bon nombre des autres auteurs mentionnés sont des voyageurs, ou des naturalistes dont les ouvrages commencent à dater. Les pages des annales du Muséum regorgent d'études zoologiques, confirmant l'intérêt nouveau pour cette branche de l'histoire naturelle, mais les cétacés y sont décidément absents.

Une autre conclusion que nous pouvons tirer de ce travail de recherche est qu'il est pertinent d'étudier l'histoire naturelle des cétacés parallèlement aux développements de l'industrie de la chasse à la baleine, pour tenter de comprendre comment l'une se nourrit de l'autre. Nous avons pu voir que, de manière très visible, les espèces les plus documentées au sein de l'*HNC* sont celles qui intéressent le plus les pêcheries régulières du Nord, ainsi que les pêcheries du Sud alors en développement. Les journaux de bord de Colnett ou de Baudin – ainsi que le chapitre de Graham Burnett - nous apprennent que certains capitaines du moins lisent les histoires naturelles, nous laissant penser que les uns et les autres se lisent mutuellement. Nous pouvons alors imaginer un trajet circulaire de ce savoir difficilement perceptible, mais qui resterait encore à démontrer : il partirait des bateaux, trouverait les pages des journaux de bord, qui sont, par la suite, remis à leur arrivée à l'Amirauté. De là, ces journaux sont parfois composés, réagencés et publiés par différents éditeurs motivés par le succès des très exotiques récits de voyage au dix-septième siècle ou par les requêtes des différents ministères et gouvernements, désireux d'orienter le commerce vers certains marchés et régions du globe. Par la suite, nous pouvons imaginer que ces écrits trouvent l'attention des naturalistes du Muséum (si ceux-ci n'ont pas déjà reçu nombre de comptes rendus de ces voyages avant même leur retour) qui les utilisent pour cristalliser ce savoir sous leur illustre plume. L'ouvrage qui en résultera sera certainement publié en diverses éditions de différentes factures, dont certaines trouveront sans nul doute leur chemin sur les vaisseaux et seront utilisées comme clé d'identification et de capture des espèces. Un trajet circulaire durant lequel ce savoir se charge d'éléments souvent acquis au cours d'expériences faites en laboratoire, tout en s'épurant de tout un contexte circonstanciel volontairement éludé de la part du naturaliste. Les journaux de bord apparaissant comme les vecteurs les plus évidents – et les moins considérés - de la transmission du savoir vernaculaire marin vers le "centre de contrôle" parisien, il serait alors intéressant d'en étudier un large corpus, pour se détourner au mieux des pratiques "d'effacement" induites par le passage sous presse de ces données. Fort heureusement, les archives nationales françaises regorgent de ces journaux dont la majorité du contenu reste encore à découvrir...



**Baleine franche australe**  
Southern right whale  
***Eubalaena australis* (Desmoulins, 1822)**

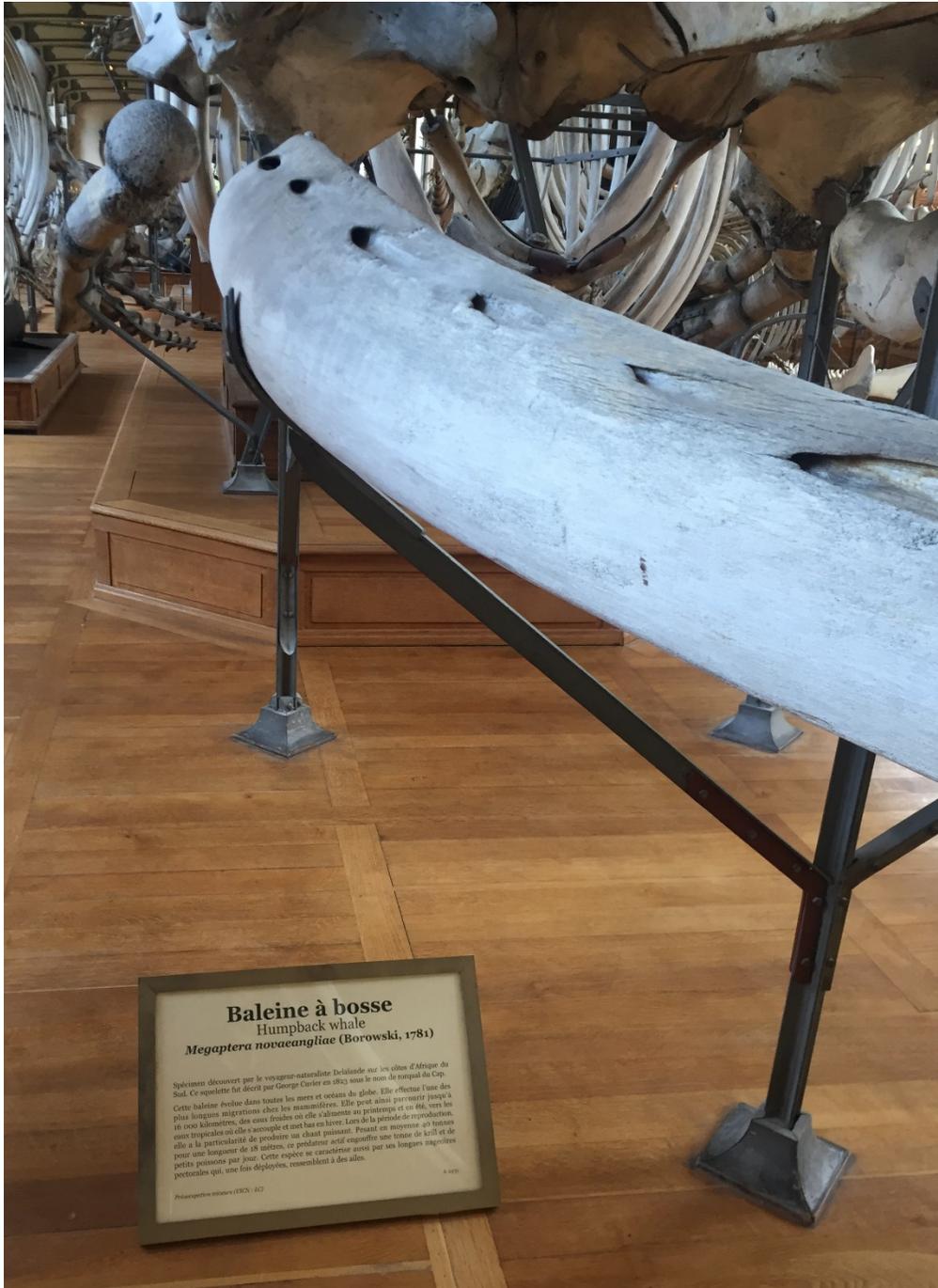
Échouée en 1818 sur une plage d'Afrique du Sud, cette baleine a été découverte par le voyageur-naturaliste Pierre Antoine Delalande. Les ossements furent reconstitués sous la direction de l'anatomiste George Cuvier en 1822. Louis Antoine Desmoulins, élève de Cuvier, utilisa ce spécimen pour la première description, faisant de cette pièce le type de l'espèce.

Cette baleine vit principalement en Antarctique mais elle se rencontre aussi au sud des océans Pacifique et Indien, et en Atlantique Nord. Pesant jusqu'à 50 tonnes, elle se nourrit de plancton et de petits poissons. Solitaire, elle migre en hiver lors de la période d'accouplement et retrouve ses congénères au sud de l'Argentine. Durant la reproduction, la compétition entre mâles est très importante et une femelle peut parfois s'accoupler simultanément avec plusieurs individus. Les mâles ont la particularité d'avoir les plus gros testicules du règne animal : ils pèsent en moyenne une tonne.

Préoccupation mineure (UICN : LC)

A 2929

Figure 23 : Description de la provenance du spécimen A.2929 de l'actuelle Galerie d'anatomie comparée de Paris (photographie prise le 16 Novembre 2017)



**Baleine à bosse**  
Humpback whale  
*Megaptera novaeangliae* (Borowski, 1781)

Spécimen découvert par le voyageur-naturaliste Delalande sur les côtes d'Amérique du Sud. Ce squelette fut décrit par George Cuvier en 1823 sous le nom de rorqual du Cap.

Cette baleine évolue dans toutes les mers et océans du globe. Elle effectue l'une des plus longues migrations chez les mammifères. Elle peut ainsi parcourir jusqu'à 16 000 kilomètres, des eaux froides où elle s'alimente au printemps et en été, vers les eaux tropicales où elle s'accouple et met bas en hiver. Lors de la période de reproduction, elle a la particularité de produire un chœur puissant. Pesant en moyenne 30 tonnes pour une longueur de 30 mètres, ce prédateur actif engloutit une tonne de krill et de petits poissons par jour. Cette espèce se caractérise aussi par ses longues nageoires pectorales qui, une fois déployées, ressemblent à des ailes.

Proscopium Wilsoni (1825) 127

Figure 24 : Description de la provenance du spécimen A.2931 de l'actuelle Galerie d'anatomie comparée de Paris (photographie prise le 16 Novembre 2017)



Figure 25 : Le *Cetaceum* de la Galerie d'anatomie comparée de Paris

## Bibliographie

- Annales Du Muséum National D'histoire Naturelle*. Paris: Les frères Levrault 1802.
- Annales Du Muséum National D'histoire Naturelle* Vol. 2, Paris: Les frères Levrault 1803.
- Annales Du Muséum National D'histoire Naturelle*. Vol. tome 3, Paris Les frères Levrault 1804.
- Adam White, Friedrich Martens, Isaac de La Peyrère Edward Pelham. *A Collection of Documents on Spitzbergen & Greenland: Comprising a Translation from F. Martens' Voyage to Spitzbergen, a Translation from Isaac De La Peyrère's Histoire Du Groenland, and God's Power and Providence in the Preservation of Eight Men in Greenland Nine Moneths and Twelve Dayes*. London: Hakluyt Society 1855.
- Bonnaterre, Pierre Joseph. *Encyclopédie Méthodique Ou Par Ordre De Matières: Tableau Encyclopédique Et Méthodique De Trois Règnes De La Nature, Ichthyologie*. chez Panckoucke, 1788.
- Bourguet, Marie-Noëlle. "La Collecte Du Monde: Voyage Et Histoire Naturelle (Fin Xviième Siècle - Début Xixème Siècle)." In *Le Muséum Au Premier Siècle De Son Histoire*, pp. 163-96: Muséum national d'Histoire naturelle Paris, 1997.
- Brown, Chandos Michael. "A Natural History of the Gloucester Sea Serpent: Knowledge, Power, and the Culture of Science in Antebellum America." *American Quarterly* 42, no. 3 (1990): 402-36.
- Burnett, D Graham. "Hydrographic Discipline among the Navigators: Charting an 'Empire of Commerce and Science.'" *the Nineteenth Century Pacific*. In *The Imperial Map: Cartography and the Mastery of Empire*, edited by James R. Ackerman: 185-260.
- . *Trying Leviathan*. Princeton University Press, 2010.
- Chaplin, Joyce E. "Knowing the Ocean: Benjamin Franklin and the Circulation of Atlantic Knowledge." In *Science and Empire*, edited by James Delbourgo & Nicholas Dew: Routledge 2008.
- Chaplin, Simon. "John Hunter and the Anatomy of a Museum." *History today* 55, no. 2 (2005): 19.
- . "Nature Dissected, or Dissection Naturalized? The Case of John Hunter's Museum." *museum and society* 6, no. 2 (2008): 135-51.
- Clarkson, Thomas. *An Essay on the Impolicy of the African Slave Trade. In Two Parts*. J. Phillips, 1788.
- Cohat, Yves. *Vie Et Mort Des Baleines*. Gaillimard, 1986.
- Colnett, James. *A Voyage to the South Atlantic and Round Cape Horn*. W. Bennett, London, 1798.
- Coudrey, Raoul Fougeray du. *Pléville-Le-Pelley: Mousse, Corsaire, Officier De Vaisseau, Amiral, Ministre De La Marine, 1726-1805*. Granville: A.Dior, 1905.
- Cuvier, Georges. *Leçons D'anatomie Comparée*. Paris: Imprimerie de Baudouin, 1799.
- Cuvier, George. "Sur La Détermination De Diverses Espèces De Baleines Vivantes." *Annales des Sciences Naturelles comprenant la physiologie animale et végétale, l'anatomie comparée des deux règnes, la zoologie, la botanique, la minéralogie et la géologie* (1824).
- de La Ville, Bernard Germain Etienne, and Étienne de Lacépède. *Histoire Naturelle Des Cétacées*. Vol. 37: Plassan, 1804.
- du Monceau, Henri Louis Duhamel. *Traité Général Des Pesches, Et Histoire Des Poissons: Qu'elles Fournissent, Tant Pour La Subsistance Des Hommes, Que Pour Plusieurs Autres Usages Qui Ont Rapport Aux Arts Et Au Commerce*. Chez Saillant & Nyon, 1769.
- Du Pasquier, Jean Thierry. *Les Baleiniers Français Au Xixe Siècle, 1814-1868*. Terre et mer, 1982.
- Fleurieu, Charles Pierre Claret de, and Charles-Pierre Claret. "Voyage Autour Du Monde, Pendant Les Années 1790, 1791, Et 1792, Par Etienne Marchand." *Imprimerie de la République pour Bossange* 1800 (1798).

- Garnier, Odile. "La Compilation Et L'usage Des Journaux De Bord Dans L'histoire Des Idées Et Des Sciences." In *Relations Savantes: Voyages Et Discours Scientifiques*, edited by Linon-Chipon Sophie & Daniela Vaj: Presses Paris Sorbonne, 2006.
- Golinski, Jan. "American Climate and the Civilization of Nature." In *Science and Empire in the Atlantic World*, 167-88: Routledge, 2008.
- Hahn, Roger. "Du Jardin Du Roi Au Muséum: Les Carrières De Fourcroy Et De Lacépède ". In *Le Muséum Au Premier Siècle De Son Histoire* edited by C. Cohen C. Blanckaert, P. Corsi, & J.-L. Fischer Paris: Le Muséum d'histoire naturelle 1997.
- Harrison, Carol E. "Projections of the Revolutionary Nation: French Expeditions in the Pacific, 1791–1803." *Osiris* 24, no. 1 (2009): 33-52.
- Holcomb, Janette. *Early Merchant Families of Sydney: Speculation and Risk Management on the Fringes of Empire*. Anthem Press, 2014.
- Hunter, John, and Joseph Banks. "Observations on the Structure and Oeconomy of Whales. By John Hunter, Esq. Frs; Communicated by Sir Joseph Banks, Bart. Prs." *Philosophical Transactions of the Royal Society of London* 77 (1787): 371-450.
- Jangoux, Michel, Sophie Linon-Chipon, and Daniela Vaj. "Nicolas Baudin Par Son Contemporain André-Pierre Ledru: Une Autre Perception Du Capitaine Naturaliste." *Relations savantes: voyages et discours scientifiques* (2006): 107-20.
- Kennedy, John C. *Encounters: An Anthropological History of Southeastern Labrador*. Vol. 77: McGill-Queen's Press-MQUP, 2015.
- Kersaint, Georges. "Antoine-François De Fourcroy (1755-1809), Sa Vie Et Son Œuvre." *Revue d'Histoire de la Pharmacie* (1967): 589-96.
- Laissus, Yves. "Les Voyageurs Naturalistes Du Jardin Du Roi Et Du Muséum D'histoire Naturelle: Essai De Portrait-Robot." *Revue d'histoire des sciences* (1981): 259-317.
- Lalancette, Mario. "Proulx, Jean-Pierre, La Pêche De La Baleine Dans L'atlantique Nord Jusqu'au Milieu Du Xixe Siècle. Parcs Canada, Études En Archéologie, Architecture Et Histoire, 1986. 119 P." *Revue d'histoire de l'Amérique française* 41, no. 3 (1988): 416-17.
- Martens, Frédéric. *Friedrich Martens, Vom Hamburg. Spitzbergische Oder Groenlandische Reise Beschreibung Gethan Im Jahr 1671*. G.Schultz, 1675.
- Milne-Edwards, Alphonse. "Les Explorations Sous-Marines Du "Travailleur", Dans L'océan Atlantique Et Dans La Méditerranée." *Bulletin de la Société de géographie* (1882): 93-130.
- Motsch, Andreas. "Relations of Travel: Itinerary of a Practice." *Renaissance and Reformation/Renaissance et Réforme* (2011): 207-36.
- Palsson, Eggert Olafsson and Bjarni. *Voyage En Islande, Fait Par Ordre De S.M. Danoise* Paris: les frères Levrault 1802.
- Regourd, François. "Capitale Savante, Capitale Coloniale: Sciences Et Savoirs Coloniaux À Paris Aux Xviiie Et Xviiiie Siècles." *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, no. 2 (2008): 121-51.
- Reste, Bernard De. *Histoire Des Pêches, Des Découvertes Et Des Établissements Des Hollandois Dans Les Mers Du Nord*. Vol. 2: chez la Ve. Nyon, 1801.
- Safier, Neil. *Measuring the New World: Enlightenment Science and South America*. University of Chicago Press, 2008.
- Sarano, François. *Le Retour De Moby Dick, Ou Ce Que Les Cachalots Nous Enseignent Sur Les Océans Et Les Hommes*. Paris: Actes Sud Nature, 2017.
- Sciences, Paris Académie des. *Comptes Rendus Hebdomadaires Des Séances De L'académie Des Sciences*. Vol. 46: Gauthier-Villars, 1858.
- Starbuck, Nicole. *Baudin, Napoleon and the Exploration of Australia*. Routledge, 2015.

- Strasser, Bruno J. "Collecting Nature: Practices, Styles, and Narratives." *Osiris* 27, no. 1 (2012): 303-40.
- Ubelaker, Douglas H, and Kristina M Zarenko. "Adipocere: What Is Known after over Two Centuries of Research." *Forensic science international* 208, no. 1-3 (2011): 167-72.
- Vose, Margaret L. "Identification of the Origins and Sources of Selected Scrimshaw Motifs in Eighteenth and Nineteenth Century Contemporary Culture." New York University, School of Education, Health, Nursing, and Arts Professions, 1992.
- Woodman, Neal, and James G Mead. "Rafinesque's Sicilian Whale, *Balena Gastrytis*." *Archives of natural history* 44, no. 2 (2017): 229-40.
- Zorgdrager, Cornelis G. C. G. *Zorgdragers Bloeyende Opkomst Der Aloude En Hedendaagsche Groenlandsche Visschery ... Met Eene Korte Historische Beschryving Der Noordere Gewesten, Voornamentlyk Groenlandt, Yslandt, Spitsbergen, Nova Zembla, Jan Mayen Eilandt, De Straat Davis... Met Byvoeging Van De Walvischvangst in Haare Hoedanigheden, Behandelingen, 'T Scheepsleeven En Gedrag Beschouwt. Door Abraham Moubach... .* Amsterdam J.Oosterwyck, 1720.